PUISSANCE DU CANADA.

LE GRAND OCCIDENT CANADIEN.

LE PLUS VASTE CHAMP QUI SOIT MAINTENANT OUVERT A LA COLONISATION.

INFORMATIONS POUR CEUX QUI VEULENT EMIGRER.

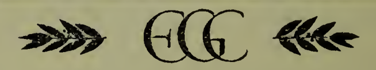
(SECONDE EDITION.)

Gagnon vol. 1. p. 392. no. 2834a

PUBLIE PAR LE DÉPARTEMENT DE L'AGRICULTURE.

OTTAWA.

1881.


ECG



MAP OF CANADA AND PART OF THE UNITED STATES.
Compiled from the latest Authorities by the Department of Agriculture
1880.
References.
Railways
Projected Railways
Boundaries of Canada
of the Provinces
Steamboat Lines
SCALE OF MILES
HUDSON'S BAY
ATLANTIC OCEAN
PACIFIC OCEAN
BRITISH COLUMBIA
Peace River
Saskatchewan Country
WINNIPEG
PORT WILLIAM
Boundary Line between Canada & the United States
ANTICOSTI
GULF OF ST LAWRENCE
ST PIERRE BANK
MONTANA
IDAHO
DAKOTA
WYOMING
WISCONSIN
IOWA
LAKE MICHIGAN
LAKE HURON
LAKE ONTARIO
PENNSYLVANIA
MASSACHUSETTS

Canada, Dept of Agriculture

PUISSANCE DU CANADA.

LE GRAND OCCIDENT CANADIEN.

LE PLUS VASTE CHAMP QUI SOIT MAINTENANT OUVERT A LA COLONISATION.

INFORMATIONS POUR CEUX QUI VEULENT EMIGRER.



PUBLIÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE L'AGRICULTURE.

OTTAWA.

1881.

LE GRAND OCCIDENT CANADIEN.

Le but de cette brochure est de démontrer aussi brièvement et aussi clairement que possible les avantages que possède le Nord-Ouest du Canada pour l'établissement de ceux qui émigrent, et surtout pour la classe des fermiers ou propriétaires possédant un capital suffisant pour leur permettre de faire face aux premiers besoins.

Cet opuscule est destiné spécialement à être distribué sur le continent européen.

On peut ajouter une foi absolue à tout ce qu'il contient ; car tout ce qui y est dit est appuyé sur les meilleures autorités, la plupart officielles.

Il y a treize ans, Sa Grandeur Mgr. Taché, dont le nom et les œuvres sont impérissables, écrivait dans son *Esquisse du Nord-Ouest* :

" La largeur de ce pays, de l'ouest à l'est, est, en chiffres ronds, de 1200 milles anglais, et sa longueur, du sud au nord, est de 1500 milles, donnant l'immense superficie de 1,800,000 milles carrés. Si l'on compare cette immensité de terrain à l'exiguité de celui qu'occupent quelques-unes des plus puissantes nations du monde, on est frappé du contraste, et l'on se demande tout naturellement si ces vastes solitudes doivent toujours rester dans l'état où la Providence les a tenues jusqu'à ce jour. Isolé dans ces déserts sans bornes, on se prend souvent à écouter si le bruit et l'agitation du monde d'outre-mer, si l'agitation plus fébrile, si l'ambition plus hardie de la grande république voisine, si la création de la Puissance du Canada ne produiront pas ici un écho puissant. Nos belles et grandes rivières, nos lacs immenses ne porteront-ils jamais que le léger canot d'écorce du sauvage ou la barge aux lourdes rames du commerçant de fourrures ? Les ressources agricoles de ce pays, ses richesses minérales, les trésors que renferment ses forêts ou ses eaux sont-ils destinés à n'être jamais connus ni appréciés à leur juste valeur"?

Lorsque le vénérable apôtre de la Rivière-Rouge demandait ce

qu'allait devenir un pays aussi vaste, aussi productif, l'avenir devait bientôt lui répondre. En effet, dès l'année suivante, le Canada décidait de s'annexer les territoires du Nord-Ouest dont nos hommes d'état avaient pu entrevoir les inépuisables ressources. Aujourd'hui, c'est-à-dire après dix années seulement, le grand occident canadien est connu partout ; et le bruit de cette découverte d'un monde ignoré trop longtemps, a eu de l'écho jusqu'au delà des mers. La mère-patrie, qui avait abandonné des possessions dont elle ne connaissait pas la valeur, au contrôle égoiste d'une compagnie de négociants, sait aujourd'hui les apprécier. Et un de ses premiers hommes d'état, l'illustre Disraéli, a prononcé un discours à ce sujet qui eut du retentissement.

Nos voisins qui ne semblaient pas même soupçonner l'étendue des richesses que nous possédions là-bas, se sont émus des révélations de la publicité. Ils ont compris qu'ils étaient menacés de la concurrence, sur les marchés étrangers, d'un rival qui deviendra puissant, et nous voyons déjà les principaux centres du commerce : New-York, Chicago, Milwaukee, Saint-Paul, s'inquiéter à bon droit de la révolution économique qui se prépare.

On estime qu'il se trouve dans les " solitudes sans bornes " dont parlait avec enthousiasme lord Beaconsfield, à peu près 200,000,000 d'acres (1) de terre arable. La culture d'une partie seulement de ce territoire nous permettrait donc de lutter avec les Etats-Unis pour le commerce des grains. Calculons, en effet, ce que rapporteraient, par exemple, 5,000,000 d'acres de blé, avec un rendement de 25 minots par acre, et cela nous donnera une idée de l'avenir de ce pays, au point de vue agricole.

Durant le cours de l'été dernier, plusieurs délégués des différents points du Royaume-Uni ont visité le Canada, et tous furent émerveillés des ressources immenses de son " Far-West."

M. de Lalonde, chargé par la société centrale d'agriculture de la Seine Inférieure, d'étudier les conditions agricoles du Canada, disait dernièrement en présence d'une assemblée d'élite :

" J'avoue que, comme agriculteur, le Far West a été un spectacle merveilleux pour moi. Quelle prodigieuse fertilité et quelle immense étendue !

" Je ne vous parlerai ni de Winnipeg qui avait 900 habitants il y

(1) L'acre canadien vaut environ un demi hectare de France.

a 14 ans et qui en possède maintenant 9,000, ni d'Emerson, la nouvelle ville frontière, qui vit en un an ses terres centupler de valeur; mais dans le désert que j'ai parcouru et que le chemin de fer sillonnera demain, que de richesses agricoles enfouies vont s'offrir aux colons, que de villes vont s'élever comme par enchantement sur ces rivières, aux bords de ces lacs encore sans noms ! Est-ce que mon imagination va trop loin ? Les Mennonites sont là pour me répondre et pour me dire ce que peuvent l'association et le travail.

" Venus de Russie, il y a quatre ans à peine, presque sans argent, ils ont maintenant de magnifiques récoltes, de gros villages, reliés par des ponts et des routes. Ils sont riches, tous ! Leurs terres ont plus que décuplé de valeur. Et quand vous leur demandez comment ils se trouvent à Manitoba, ils vous répondent tous par cette phrase bien rare : Nous sommes contents de notre sort et du gouvernement."

I

LA PROVINCE DU MANITOBA.

Déjà une partie de ces vastes territoires est organisée en Province sous le nom du Manitoba.

Cette Province étant presque à égale distance de l'Atlantique et du Pacifique, de l'Est à l'Ouest, de l'Océan Artique et du golfe du Mexique, du Nord au Sud, elle occupe le milieu du continent.

Elle est sous la même latitude que la Belgique et qu'une partie de la Prusse et de l'Autriche.

Le Manitoba et les territoires environnants, à l'Est des Montagnes Rocheuses, ressemblent sous beaucoup de rapports à l'Allemagne et à la Russie.

Le Manitoba est sur la ligne du chemin de fer qui relie l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique. Et cela non-seulement parce que c'est le chemin le plus court, mais aussi parce que c'est le seul endroit où il soit possible de franchir les Montagnes Rocheuses. Les hauteurs que l'on a à franchir dans ces endroits sont de moitié moins élevées que celles qui s'élevaient entre Chicago et San Francisco, qui ont été franchies par le *Union and Central Pacific Railway*.

Le chemin de fer du Pacifique Canadien, au lieu de passer comme les lignes rivales des Etats-Unis, au milieu du grand désert américain,

a l'avantage de traverser les contrées connues sous le nom de Zone Fertile, (*Fertile Belt.*)

De plus, Manitoba est le centre de la navigation intérieure dans l'Amérique du Nord.

Winnipeg, capitale de cette province, est bâtie sur une langue de terre au confluent de l'Assiniboine et de la Rivière-Rouge. La première est navigable sur une longueur de plus de six cent milles, (mille kilomètres.) La Rivière-Rouge qui prend sa source dans l'Etat du Minnésota, est déjà navigable sur un parcours de 440 milles, (734 kilomètres,) à partir de Moorehead avant d'atteindre le ville de Winnipeg ; de là, elle poursuit son cours jusqu'au lac Winnipeg, lequel est d'environ 300 milles, (500 kilomètres,) de long. Elle reçoit aussi les eaux de la Saskatchewan, rivière navigable depuis quelques milles de son embouchure jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses. Pour les besoins du moment, on a établi une ligne de *tramways* pour parcourir la courte distance qui sépare la partie navigable de cette grande rivière et le lac Winnipeg. Ce système de communication par voie d'eaux est un des caractères physiques les plus remarquables de l'intérieur du continent de l'Amérique du Nord. La longueur totale des rivières est d'environ dix mille milles, (16,600 kilomètres,) dont trois ou quatre mille milles sont navigables pour les bateaux à vapeur.

Lors de sa visite au Manitoba, en 1877, l'ex-gouverneur-général, Lord Dufferin, dans un discours prononcé à Winnipeg, s'exprima ainsi sur les conditions de ce pays que nous venons de mentionner brièvement.

" Si l'on considère sa position géographique et ce qui la distingue " des autres pays, la province du Manitoba peut être regardée comme " la clef de voûte de cette arche puissante composée des provinces du " Canada et s'étendant de l'Atlantique au Pacifique. (App.) C'est " ici que le Canada surgissant de ses forêts, découvrit pour la première " fois ces immenses prairies et ce Nord-Ouest inexploré et apprit, par " une révélation inattendue, que ses territoires historiques du Canada, " ses côtes maritimes du Nouveau-Brunswick, du St. Laurent, ses " champs de blé et ses pâturages à eux seuls plus étendus qu'une demi- " douzaine de Royaumes d'Europe, n'étaient que les *vestibules* de ce " vaste pays dont on avait pas eu d'idée jusqu'alors et dont les dimen-

" sions incommensurables confondent les calculs des ingénieurs et des
" explorateurs.

" A dater de ce jour, ne considérant son passé que comme le prélude
" de ses futures destinées, elle prit un nouvel essor, puisa ses inspirations
" à une source plus élevée et cessa de se considérer comme un endroit
" propre seulement à l'établissement des colons le long d'une rivière ;
" mais elle s'aperçut qu'elle constituait à elle seule la moitié d'un con-
" tinent, et grâce à l'étendue de ses possessions, à la richesse de ses res-
" sources et à la vigueur de ses forces matérielles, elle se sentit l'égale
" de toute autre nation du globe. (App. prolongés.")

En parlant ainsi, Lord Dufferin n'exagèra rien. Au contraire, il s'est abstenu de donner libre cours aux pensées qui se pressaient en foule dans son esprit.

II

CLIMAT.

Le climat du Manitoba est décidément chaud en été et froid en hiver. La température moyenne, en été, est de 67o76' Fahrenheit, ce qui est à peu près la même que dans l'Etat de New-York. En hiver, le thermomètre descend à 30 et même 40 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro. Malgré ce froid excessif, les colons sont unanimes à reconnaître que ces hivers accompagnés d'une atmosphère claire et sèche sont moins désagréables que les hivers moins rigoureux, mais humides, des pays situés à l'Est du continent. Les inconvénients de l'hiver de ce pays consistent en certaines tempêtes de vents et de neige auxquelles les indigènes donnent le nom de "blizzards," et qui se produisent assez rarement.

Beaucoup de colons, partis d'autres points du Canada, préfèrent de beaucoup le climat de cette province et le trouvent plus agréable.

Le climat, sans aucun doute, est un des plus solubres du globe.

La pulmonie, la consomption et les autres maladies des poumons n'y sont pas natives. Les fièvres de toutes sortes sont presque inconnues. Les exceptions qu'on a eues à signaler provenaient de certaines défectuosités dans le système sanitaire de la ville de Winnipeg ; d'ailleurs on y a remédié depuis quelque temps.

L'épaisseur moyenne de la neige dans les prairies ne dépasse pas

dix-huit pouces ; les chevaux du pays sont souvent laissés en liberté tout l'hiver. Avec leur pieds ils enlèvent la neige qui recouvre l'herbe et trouvent facilement leur nourriture. On cite même des cas où les bêtes à cornes ont été laissées en pâturage tout l'hiver.

La neige disparaît et le labour commence du premier à la fin d'avril, dix à quinze jours plus à bonne heure que dans la région de l'Ottawa. La débacle sur la Rivière-Rouge se fait de dix à quinze jours plustôt que sur la rivière Ottawa. Les longues et chaudes journées d'été amènent si rapidement toute la végétation à maturité que les moissons se font au mois d'août. Les jours sont chauds et les nuits fraîches. Les mois d'été sont : une partie de mai, juin, juillet, août et une partie de septembre. L'automne commence vers le 20 de septembre et dure jusqu'au mois de novembre, époque où les froids réguliers commencent et l'hiver proprement dit se continue jusqu'à la fin de mars.

En un mot le climat est plutôt ce qu'on pourrait appeler continental et sec au lieu d'être humide comme dans les pays cotiers et nous donne une idée de ce qu'en Europe on appelle le "ciel d'Italie," avec, cependant assez de pluie au printemps et à l'été, pour les besoins de la végétation. Le Manitoba est exposé aux gelées du printemps, mais cet inconvénient lui est commun avec la plus grande partie de l'Amérique du Nord, comprenant toutes les autres provinces du Canada et le Nord des Etats-Unis. D'ailleurs de telles gelées se font sentir même dans les pays anciens de l'Europe. En France elles ont parfois causé de graves dommages aux vignes.

Du reste ces gelées du printemps n'ont pas encore nui aux récoltes de froment dans le Manitoba.

III

DES PRODUCTIONS.

On peut dire que le Manitoba est surtout propice à la culture du blé. Blodgett, l'écrivain américain bien connu, dit que "le bassin du "Winnipeg produit proportionnellement plus de blé que toute autre "partie du continent américain, et peut-être du monde entier." Le climat et le sol dont il sera parlé spécialement ci-après, sont tous deux extraordinairement favorables à la culture de cette céréale importante. Ce blé pèse ordinairement de 62 à 66 livres par boisseau. La moyenne du rendement est de 25 boisseaux par acre, mais les rendements plus

considérables sont très communs. On cite un grand nombre de cas où plus de 40 boisseaux ont été récoltés sur un seul acre. Le blé du Manitoba est plus pesant que celui des autres parties du continent ; il obtient aussi un meilleur prix sur le marché en raison de sa nature dure et cassante qui le rend plus propre aux nouveaux procédés de monture.

L'avoine, l'orge et en général toutes les céréales viennent en abondance et sont de la meilleure qualité. Certaines espèces de blé-d'inde et de maïs parviennent à maturité, mais le pays n'est pas très-favorable à cette espèce de grain. A la dernière Exposition Inter-Provinciale à Ottawa, on a pu cependant admirer de magnifiques échantillons de maïs récoltés au Manitoba.

Les patates et autres plantes de ce genre viennent en grande abondance. La patate surtout y atteint des dimensions presqu'incroyables et elle ne se recommande pas moins par ses qualités que par sa grosseur.

Tous les légumes viennent bien ; et les tomates et les melons mûrissent en plein air. Et ceci peut être noté comme un fait climatérique important, car tout en faisant voir la chaleur des étés de ce pays, il montre en même temps sa supériorité, au point de vue de l'horticulture, sur le climat de l'Angleterre où ces fruits ne parviennent pas à maturité sans le secours de serres.

Le houblon croît à l'état sauvage en grande abondance.

Le pays se trouve dans des conditions extrêmement favorables à la culture du lin, et cette plante, avec les manufactures qu'elle nécessite, deviendra prochainement une industrie importante pour le Nord-Ouest. Les Mennonites ont déjà commencé à la cultiver en grande quantité et ils en exportent la graine sur une grande échelle.

On y trouve en abondance toute sorte de petits fruits, tels que groseilles, fraises, framboises, etc. Jusqu'à présent la pomme y est très-peu cultivée et l'épreuve n'est pas suffisante pour déterminer d'une manière définitive si le pays est favorable à la culture de ce fruit. On la cultive cependant avec avantage dans le Minnésota où mûrit aussi le raison, et tout porte à croire que le climat du Manitoba est aussi propice que celui de cet Etat.

Les arbres croissent le long des rivières et des cours d'eau. Ils pousseraient rapidement dans les prairies sans les incendies qui y passent périodiquement. Les principales espèces de bois sont : le chêne, le

frêne, le tilleul, le peuplier, l'orme et l'épinette. Il y a assez de bois pour les besoins actuels de la province et à mesure que la population augmentera on pourra facilement faire venir du charbon de terre (qu'on a déjà commencé à miner à la rivière Souris), soit par eau ou par chemin de fer, des districts situés à l'Ouest du territoire. On peut aussi se servir de la houille. A l'exemple des populations des steppes de la Russie et de la Lombardie, les Mennonites se servent de paille pressée comme combustible. Les arbres croissent très-rapidement, et dans les endroits colonisés les jeunes sont protégés contre les feux des prairies.

Il est très-facile d'élever des animaux dans les prairies et ils deviennent parfaitement gras à l'aide seul du pâturage. Ce climat sec est favorable à l'élevage des moutons et jusqu'à présent on ne connaît aucune espèce de maladie parmi cette classe d'animaux. On dit de plus que la chair des animaux des prairies est préférable à celle des animaux élevés dans des étables, dans l'Est ou dans la mère-patrie.

Un cultivateur des Cantons de l'Est, établi près de Morris, à environ mi-chemin entre Winnipeg et le Etats-Unis, qui écrivait à la date du 1er Juillet dernier, décrit ainsi l'aspect des pâturages : " J'aimerais " que vous puissiez voir nos prairies comme elles sont actuellement. Il " y a des plantes à têtes rouges semblables à celles de notre pays qui " croissent dans les endroits humides, à une grande hauteur et qui sont " d'une très-belle qualité. Cela ferait un foin de première classe, mais " les endroits où elles croissent sont trop humides pour en permettre la " récolte.

" Au point de vue du foin, cependant, le plus beau coup-d'œil nous " est offert par les champs où se trouvent un mélange de pois sauvages " ou vesces et d'herbes sauvages. Ces plantes ont de 2 à 3 pieds de " haut, et elles sont si serrées et si égales que je crois qu'une balle qui " tomberait dans un endroit quelconque du champ ne toucherait pas le " sol. Les pois sont d'un vert foncé et l'herbe d'un vert tendre. Des " milliers d'acres de terre couverts de cette végétation offrent un spec- " tacle unique et dont les prairies du Nord-Ouest possèdent seul le se- " cret. Dans les endroits secs l'herbe est courte. Il y a beaucoup de " vesces et d'arbustes rouges ressemblant au trèfle et entremêlés ici et là " d'herbe sauvage, de lin et autres plantes. C'est la meilleure époque " de l'année pour juger du plus ou moins d'humidité des terrains. Le

" foin, sous ce rapport, nous fournit le meilleur indice. Si le sommet " de ces plantes est rouge vous êtes en présence d'un terrain maréca- " geux, si vous voyez du jonc, la terre est encore plus humide ; si l'her- " be est haute, avec une teinte blanche où pâle, l'eau est si profonde " qu'on fera bien de ne pas y entrer."

Les herbes cultivées telles que le trèfle, le mil, etc., viennent très-bien, mais on les cultive très-peu, vu la grande abondance du foin naturel.

Le gibier de toute sorte est en abondance, surtout le gibier à plume. Les poules de prairie, les canards et les oies s'y voient en quantités innombrables.

Les lacs et les rivières fournissent abondamment des poissons de plusieurs espèces. Le poisson blanc, surtout, est un produit de grande valeur au Nord-Ouest. Le *cat-fish* devient très-gros et est très-estimé comme aliment.

IV

LE SOL.

La richesse de cette terre noire et profonde du Manitoba, est ce qui attire principalement l'attention des agriculteurs. Elle semble être formée d'un terrain argileux ou d'alluvion reposant sur un fond d'argile compacte que certains écrivains appellent lacustre.

La profondeur de cette couche de terre noire varie entre un et quatre pieds. Dans des excavations pratiquées sur le bord de certaines rivières on a même trouvé qu'elle atteignait douze à quatorze pieds. Des analyses chimiques de ce terrain ont été faites en Allemagne et en Ecosse et ces procédés scientifiques ont établi (ce qui a été universellement reconnu,) que le sol du Manitoba est un des plus riches du monde et le plus propice à la culture du blé. Les analyses qui ont eu lieu à Berlin et à Edimbourg, ont démontré que la terre était principalement riche en nitrogène et en chaux. On se sert d'aucun engrais et pendant plusieurs années consécutives on a récolté du blé sur le même terrain sans qu'il se produisit aucun signe d'épuisement. Il est réservé à l'avenir de décider si plus tard il faudra fumer les terres, mais cette précaution est certainement inutile, pour les premières années de l'ensemencement des prairies.

Cette grande richesse incontestable du sol des prairies s'explique

par le fait que les déchets des oiseaux et des animaux, les cendres provenant des incendies et la décomposition des végétaux se sont accumulés sur ces terrains depuis les âges les plus reculés et ont été recueillis par un sol à la base argileuse. C'est cette grande richesse accumulée dans le sein de la terre qui doit surtout attirer les cultivateurs qui, en Europe, sont obligés de recourir à des procédés ruineux pour faire produire quelque chose à des terrains épuisés.

Un cultivateur intelligent de la province de Québec décrit ainsi ses impressions concernant le sol du Manitoba :

" Quant à la qualité du sol il est inutile d'aller ailleurs pour trou-
" ver mieux. Il est difficile de donner une définition exacte de ce sol.
" Il est noir et ressemble plutôt à de l'argile qu'à autre chose. S'il est
" travaillé convenablement il devient mou et pulvérisé, mais si le labour
" a lieu pendant que le terrain est humide il demeure dur et rempli de
" mottes. Lorsque les mares se dessèchent elles forment une croûte qui
" ressemble à du caoutchouc. Si une voiture passe dans ces endroits
" avant que la croûte ne soit assez dure pour la supporter, elle laisse
" une ornière semblable à celle qu'on remarque sur les terrains gelés. Il
" est difficile de dire la profondeur du sol arable. La surface est un
" mélange d'argile et de végétaux décomposés. L'argile devient de plus
" en plus pure à mesure qu'on s'éloigne de la surface."

Un inconvénient sérieux et qui est peut-être le seul qui soit digne d'attirer l'attention, c'est l'apparition de temps à autre des sauterelles dans ce pays. Sur cette question, l'hon. John Sutherland, sénateur du Manitoba au gouvernement fédéral, qui est né à Winnipeg et qui a été cultivateur toute sa vie, dit dans sa déposition devant un comité du parlement, en 1876 : " Je crois que le développement de la colonisation
" empêchera les ravages des sauterelles. J'ai de bonnes raisons pour
" croire que nous en serons exempts cette année, car il n'y avait pas de
" dépôts d'œufs dans la province en 1875 et selon toutes les probabili-
" tés nous en sommes délivrés pour plusieurs années à venir. Il est à
" ma connaissance personnelle que la province du Manitoba n'avait pas
" été visitée par le terrible fléau, depuis quarante ans, lors de l'inva-
" sion de 1867, mais depuis ce temps nous les avons eu presque régu-
" lièrement tous les deux ou trois ans." Il n'y a pas eu de sauterelles

au Manitoba pendant le temps compris entre cette déposition et la date de ce livre (1881).

V

MOYENS DE COMMUNICATIONS ET MARCHÉS.

Dans le premier chapitre de cette brochure, on a donné en termes généraux la description du système de communications par eau de la partie mitoyenne du continent, dont le Manitoba occupe le centre ; ainsi que la position de cette province sur la ligne du chemin de fer du Pacifique Canadien. Par une série de travaux, qui ne sont pas très-considérables, si on les compare à l'étendue des résultats à obtenir, les cours d'eau du Manitoba peuvent être ralliés à notre système de navigation des lacs et du St. Laurent, qui caractérise, d'une manière si distincte, le continent américain.

La partie du chemin de fer du Pacifique Canadien qui doit réunir les eaux du lac Supérieur et la province du Manitoba, est déjà entre les mains des entrepreneurs. La construction de cette section du chemin présente beaucoup de difficultés aux ingénieurs, mais elle sera terminée en 1882.

Le reste de cette gigantesque entreprise du Pacifique Canadien va se compléter rapidement et sera terminée dans trois ans jusqu'aux montagnes rocheuses. Un puissant syndicat, composé d'hommes haut placés dans le monde financier, vient de se charger de construire ce colossal chemin de fer à travers tout le Nord-Ouest jusqu'à l'Océan Pacifique.

La colonisation prendra par là un nouvel essor non-seulement dans Manitoba ; mais dans les vastes régions situées à l'Ouest, où de nouvelles Provinces vont surgir comme par enchantement. Le gouvernement Canadien fait tout en son pouvoir pour créer un flot d'immigration pouvant marcher de front avec les progrès de la voie ferrée. C'est dans ce but qu'il convie les immigrants de tous pays, sans distinction de race ni de croyance, à venir s'implanter sur son sol.

En attendant que le Pacifique Canadien, proprement dit, relie Manitoba à l'Est du Canada, cette Province est en communication avec notre réseau de chemins de fer canadiens *via* les Etats-Unis, et aussi avec les chemins de fer américains. Un convoi peut partir soit d'Halifax, de New-York, de Boston, de Portland, sur les côtes de l'Atlanti-

que, soit de Québec, sur le St. Laurent, et être expédié directement à Winnipeg, sans aucun transbordement ou changement de chars.

La Rivière-Rouge est navigable depuis Moorehead et Fargo, endroits où elle est traversée par le chemin de fer *Northern Pacific*, jusqu'à Winnipeg.

De nombreux bateaux à vapeur sillonnent ses eaux. La navigation se continue jusqu'au lac Winnipeg ; de là jusqu'à l'embouchure de la grande rivière Saskatchewan, où elle est interrompue ; on y supplée à l'aide d'une ligne de *tramway*. De ce dernier endroit la navigation se dirigeant vers l'Ouest se continue à travers le continent jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses.

Jusqu'à ces derniers temps le blé n'était pas beaucoup cultivé au Manitoba, parce qu'on y manquait de marchés, mais grâce à ces moyens de transports, il a été expédié à Montréal pour environ une piastre de fret par 200 livres (ciuq francs par 100 kilos.) On calcule de plus, que lorsque le chemin de fer maintenant en voie de construction à la baie du Tonnerre sera terminé, le blé pourra être transporté de Winnipeg à un port Européen moyennant cette même somme d'une piastre par deux cents livres, (cinq francs par cent kilos.)

Il est reconnu que les cultivateurs peuvent récolter du froment dans le Manitoba et le vendre à Winnipeg pour 55 centins le minot (1.) On pourra donc probablement voir ce froment vendu sur les quais d'Europe pour 85 ou 100 centins le minot.

On ne peut mettre en doute que les cultivateurs du Manitoba ne puissent vendre avantageusement leur blé pour 55 centins le minot, et les chiffres quant au taux du fret, sont basés sur les prix actuels. Les travaux qui se font sur le chemin de fer du Pacifique Canadien et l'accroissement rapide de la population du Nord-Ouest, auront pour effet d'augmenter la production du blé. Ces nouveaux débouchés ouverts à l'écoulement des produits ont aussi donné lieu à plusieurs entreprises dans l'élevage des bestiaux, tant dans la province du Manitoba que dans les territoires situés à l'Ouest. On a remarqué que la chair des bestiaux et moutons élevés sur ces territoires est supérieure à toute autre. Une grande partie du bétail expédié aux ports de mer par Chicago, qui

(1) Dix-neuf centins représentent à peu près la valeur du franc. Le minot de froment pèse 30 kilos.

est le plus grand marché d'animaux d'Amérique, et qui est ensuite transporté en Angleterre, vient en premier lieu de ce pays plus éloigné de Chicago que le Manitoba. Il est indéniable qu'il sera facile d'exporter en Angleterre, par voie du St. Laurent, les animaux engraissés dans les prairies du Manitoba.

VI

DES AVANTAGES OFFERTS AUX ÉMIGRANTS.

Un habitant d'Europe qui part pour l'Ouest du Canada laisse un pays vieux et encombré pour un pays entièrement nouveau, sortant à peine de l'état sauvage et très-peu peuplé.

L'émigrant doit en conséquence être décidé à mener la vie dure et pénible d'un pionnier. Si toutefois cette vie est pénible, elle est loin d'être malsaine. Sa condition est aussi adoucie par le fait qu'il travaille à son propre établissement, qu'il est le seul propriétaire de son domaine qui contient peut-être le sol le plus riche et le plus généreux du monde. Ceux qui ne sont pas prêts à se soumettre à tout ce qu'il y a d'accidenté et de pénible dans la vie d'un pionnier feront mieux de ne pas aller s'établir sur les terres incultes du *Far West*; mais ceux qui ont assez de patience et qui sont bien décidés à se soumettre à toutes les exigences d'un pays nouveau, et possèdent des moyens suffisants pour leur permettre de vivre pendant un an, peuvent compter sur un succès plus complet et plus sûr que dans tout autre carrière. Un colon qui se trouve dans ces conditions et qui est complètement établi, peut être certain que jusqu'à la fin de ses jours il vivra dans l'abondance et l'indépendance.

Manitoba et le *Far West*, contrairement aux anciens pays que les émigrants du vieux monde laisseraient derrière eux, sont en général des pays sans arbres. On y rencontre, cependant, des forêts de peu d'étendue et de très-beaux bois le long des rivières. Les arbres que l'on plante et que l'on protège contre les feux des prairies croissent avec une grande rapidité. On dit même qu'un colon possédant cent acres de terre peut avoir de très-beaux arbres en moins de temps qu'il ne lui en faudrait pour défricher la même étendue de terre. C'est un fait constant que dans l'Illinois et autres Etats de l'Ouest, des colons établis depuis quelques années sur des prairies de ce genre, ont maintenant une réserve de bois assez considérable sur leur propriété.

Le colon qui viendra s'établir au Manitoba trouvera, en général, un climat clair et sec, plus chaud en été et plus froid en hiver que celui de son ancienne mère-patrie. Somme toute, le climat est beaucoup plus agréable que celui de l'Angleterre et, comme nous l'avons déjà dit, un des plus solubres du monde.

Avec de légers changements provenant des circonstances, la culture que le colon aura à faire est la même, en ce sens qu'il récoltera les mêmes grains et les mêmes plantes et élèvera les mêmes animaux, sans être obligé d'avoir recours à ces méthodes compliquées et à ces engrais dispendieux auxquels on a recours pour obtenir un rendement satisfaisant des terrains épuisés des vieux pays.

Le colon retrouvera aussi au Manitoba sa langue, sa religion et tous les moyens de faire instruire ses enfants, depuis l'école commune jusqu'au collége.

VII

SYSTÈME D'ARPENTAGE ET CONSEILS PRATIQUES POUR PRENDRE POSSESSION DES TERRES.

Le système d'arpentage ou de division des terres au Manitoba est le plus simple du monde et le plus facilement compris. Chaque canton a juste six milles carrés et est divisé en sections de un mille carré ou 640 acres chacune. Ces sections sont subdivisées en demi-section de 320 acres ; en quart de section de 160 acres ; et en dimi-quart de section de 80 acres chacune.

Ce sont là les termes légaux et les définitions statuaires de la division et de la subdivision des terres dans le Manitoba et le territoire du Nord-Ouest, dans la Puissance du Canada.

Les cantons partent d'une ligne uniforme qui est la frontière internationale, s'étendant de l'Est à l'Onest ; et d'une autre ligne commençant à une courte distance de l'endroit où la Rivière-Rouge entre dans la province ; cette ligne porte le nom de Principal méridien et se dirige vers le nord. Les rangs des cantons qui sont marqués sur la carte géographique en caractères romains, se dirigent de l'Est à l'Ouest en partant de la ligne méridienne, et les numéros des cantons marqués en chiffres ordinaires vont vers le nord en partant de la frontière.

A l'aide de cette méthode simple mais savante, tout canton, sec-

tion ou subdivision de section peut être décrit à l'instant et sans crainte d'erreur. Le contrat pour la vente et le transport d'une propriété peut aussi être fait en aussi peu de mots que pour tout autre contrat de vente. Ces contrats possèdent une exactitude et une plénitude de définition qu'il est impossible d'atteindre avec cette multitude de mots et de formules écrits sur parchemin et qui sont encore en usage en Europe pour la vente des propriétés.

Au premier abord, l'énumération de ce système paraîtra quelque peu étrange à l'émigrant, mais à mesure qu'il lui deviendra plus familier il lui plaira devantage, grâce à sa simplicité et son exactitude.

Les divisions sont marquées sur les prairies mêmes avec des monuments en fer ou en pierre ou sur des poteaux placés aux coins des divisions et subdivisions. Dès qu'un colon est familiarisé avec se système il voit à l'instant la position et l'étendue de sa propriété et de celles des autres.

Un colon peut obtenir gratuitement un octroi de 160 acres de terre à la seule condition d'une résidence continue de trois années ; il peut de plus acheter à de très-bonnes conditions les terrains environnants.

On peut s'établir dans le Manitoba avec un très-petit capital. Il faut néanmoins posséder assez pour construire une maison en billots bruts, suivant la coutume du pays, pour acheter une paire de bœufs et une charrue, les graines pour les semences et des provisions pour un an ou jusqu'à la prochaine récolte. Avec de la patience et de l'énergie dans les commencements, un colon en débutant ainsi peut en peu de temps acquérir une position aisée et indépendante.

D'un autre côté un colon peut venir dans le Manitoba avec de grands càpitaux pour les placer dans de grandes opérations agricoles, soit la récolte du grain ou l'élevage de bestiaux qui ne peuvent manquer d'être très-profitables.

Avec une somme de 2,000 à 3,000 frs., un cultivateur peut se procurer une installation confortable bien que sur une petite échelle.

Avec quelques changements provenant des circonstances, cette somme serait divisée comme suit :

Une paire de bœufs....................	600	francs.
Un chariot..............................	400	"
Une charrue et une herse..........	125	"
Des traits, haches, pelles &c.......	150	"
Poêle, lits, &c., &c.....................	300	"
Maison et étable.......................	750	"
Provisions...............................	675	"
	3000	francs.

Sans doute qu'un capital de 5000 francs permettrait au colon de partir sur une plus grande échelle et de se donner plus de confort ; mais aussi, beaucoup ont commencé avec moins et sont aujourd'hui très à leur aise.

Par exemple le charriot de la Rivière-Rouge ne coûte que 50 francs et un seul bœuf sur une petite ferme peu faire tout l'ouvrage après que le premier labour a été fait sur la prairie.

Les plus pauvres familles parmi les Mennonites allemands, qui sont venus du sud de la Russie s'établir au Manitoba, ont commencé avec beaucoup moins de 3000 francs ; ils sont aujourd'hui dans une condition très-prospère et récoltent d'abondantes moissons de grains sans compter le lin qu'ils cultivent en abondance et dont ils exportent la graine. Ils sont aussi bien pourvus d'animaux dont ils font un commerce très-lucratif sur les marchés de Winnipeg. La seule question est de savoir si des familles sauraient se priver comme l'ont fait ces économes pionniers, et si elles consentiraient à endurer ce que les Mennonites ont enduré avant d'obtenir le succès qu'ils ont aujourd'hui.

L'équipement d'une famille pauvre de Mennonites composée de cinq personnes, consistait en une paire de bœufs, une vache, une charrue, un charriot et un poële pour cuire les aliments ; le tout coûtait 1350 francs ; les provisions de bouche pour une famille pendant un an coûtaient 465 francs ; ces provisions consistaient exclusivement en farine, en lard et en haricots. Ils ne dépensèrent pas un sou sur les maisons dans lesquelles ils vécurent d'abord, ces maisons étaient faites de branchages placés obliquement sur des poteaux et recouverts de terre. Ce fait est rapporté ici seulement pour montrer avec quels petits commencements une famille peut parvenir à l'aisance ; car les maisons cons-

truites en billots bruts coûtent si peu de choses qu'il est probable qu'aucun colon ne voudra se loger comme les Mennonites. Tout homme est prêt à combattre avec énergie pour son indépendance, mais dans cette circonstance, ses travaux, ses peines sont adoucis par la conscience qu'il a que chaque pas qu'il fait est un acheminement vers ce but. Disons aussi que pendant plusieurs années à venir il y aura des chemins de fer en construction, où les plus pauvres colons pourront travailler une partie du temps, et recevoir des gages élevés, ce qui leur permettra de surmonter les premières difficultés qui accompagnent l'établissement des colons.

Il y a un autre conseil d'une très-grande importance que nous devons donner aux émigrants, c'est d'être bien attentifs à adopter les méthodes dont la sagesse et les avantages ont été démontrés par l'expérience, et non pas de perdre leur temps à vouloir implanter dans un jeune pays les coutumes et les usages de leur patrie. Par exemple, pour ce qui regarde le labour des prairies, la méthode suivie dans le Manitoba est bien différente de celle des autres pays. Les prairies sont couvertes d'un gazon très-dur qu'il faut détruire pour rendre le terrain propre à la culture. L'expérience a prouvé que la meilleure manière est de ne labourer qu'à une profondeur de deux pouces et de retourner un sillon de 12 à 14 pouces de large.

Tout labour fait avant la mi-juin doit être semé en avoine, en lin ou en pommes de terre. Le colon pourra ainsi s'assurer d'une récolte et préparer en même temps sa terre pour les récoltes suivantes. En conséquence l'immigrant doit, autant que possible, arriver au printemps pour opérer ce labour en temps opportun. Après la mi-juin l'immigrant devra renoncer à la récolte de l'année, mais pourra employer le reste de la saison à faire ses constructions, préparer ses instruments et ses plans d'opération pour la campagne suivante. De fait, les mois de juillet, et septembre sont très-propres pour arriver au pays, faire le choix des terres et adopter les démarches nécessaires à une installation.

Cet automne, on a récolté 40 ou 50 minots d'avoine sur une terre labourée au printemps de la même année. Un colon pourra parfaitement récolter quelque chose sur une terre labourée en mai ou pendant un autre mois. Lorsque le gazon est bien détruit, la terre devient mol-

le et friable. Les gelées d'hiver semblent avoir pour effet de pulvériser la terre et de suppléer grandement aux travaux de l'homme.

Il est arrivé quelque fois que des colons des vieux pays, habitués au labour profond, ont essayé ce système au Manitoba, au mépris des conseils de leurs devanciers. Ces hommes ont appris à devenir plus sages, par les désappointements cruels qu'ils ont éprouvés. Cela leur a servi de leçon, mais elle coûte si cher qu'il vaut mieux s'en dispenser.

Avant que les prairies n'aient été labourées, le gazon est très-dur et très-difficile à briser, mais les années suivantes le labour devient très-facile, vu la friabilité du sol et on emploie alors avec avantage les charrues à plusieurs socs.

En conséquence des difficultés que présente le premier labour, il est plus avantageux au colon de se servir de bœufs que de chevaux, surtout si l'on considère que les chevaux soumis à un ouvrage fatiguant sont exposés à devenir malades, s'ils ne sont pas habitués à la nourriture et au climat du pays. Un correspondant, engagé depuis longtemps dans de grandes opérations agricoles, donne ainsi le résultat de ses expériences: " J'ai examiné la somme d'ouvrage faite par les charrues " de différentes grandeurs et voici le résultat que j'ai obtenu après des " examens nombreux et attentifs. Premièrement, la charrue de douze " pouces trace un sillon de 11½ pouces environ, dix sillons mesurant de " 9 pieds 6 pouces à 9 pieds 8 pouces. La charrue de 14 pouces, creu- " se un sillon de 13 pouces en moyenne, et la charrue de 16 pouces, un " sillon d'environ 15 pouces. Comme nos sillons ont exactement deux " milles de longueur, d'après mes calculs, trois charrues de 12 pouces, " laboureront 5 acres 147 perches, ou chaque charrue, 2 acres moins 4½ " perches par jour. Six chevaux ou deux charrues de 14 pouces, la- " boureront 4 acres et 52 perches par jour. Deux charrues de 16 pou- " ces, avec trois chevaux chacune, feraient 5 acres par jour, laissant en " faveur de la charrue de douze pouces, une différence de ⅝ d'acre. " Les trois charrues de 12 pouces exigent un homme de plus, mais son " salaire est plus que compensé par les ⅝ d'acre labouré." On doit remarquer cependant que des chevaux nouvellement importés dans le Manitoba, ne sont pas en état de résister pendant deux mois à un travail aussi fatiguant que celui dont parle le correspondant dans la lettre que nous venons de citer. C'est pour cette raison qu'il est plus avan-

tageux de se servir de bœufs qui ne sont pas exposés aux mêmes inconvénients. Le même correspondant ajoute qu'une paire de bœufs peut labourer un acre et demi par jour, et cela tous les jours tout en ne nécessitant que très-peu de dépense pour leur nourriture. Les gages d'un homme pour les conduire sont d'environ trente piastres, ou 150 francs, par mois sans pension.

VIII

DE LA MANIÈRE DE SE RENDRE AU MANITOBA.

Les explications que nous avons à donner sur cette question sont très-simples. L'émigrant devra se mettre en relation avec l'agent d'une ligne de vapeurs quelconque, Suivant ses moyens il retiendra un passage de chambre, de seconde classe ou d'entrepont, sur un de ces magnifiques vapeurs qui viennent maintenant sur le fleuve St. Laurent. En suivant cette route il traversera l'Océan à son endroit le plus étroit et, cinq ou six jours après avoir laissé les côtes d'Irlande, il entrera dans les eaux tranquilles du grand fleuve St. Laurent et jouira du magnifique spectacle que nous offrent ses rivages, faisant la traversée complète jusqu'à Québec en huit jours sur les navires les plus rapides et en dix ou douze jours sur les autres.

Pour les prix de passage et les jours de départ des bateaux il n'a qu'à consulter les annonces. Avec ces informations il sera en état de se rendre au Manitoba avec le moins de dépense possible et avec toute la rapidité et le confort qu'on peut se procurer.

En arrivant à Québec il peut faire tout le trajet en chemin de fer, en passant par Chicago et St. Paul, dans les Etats-Unis ; s'il le préfère, il peut prendre passage sur un chemin de fer qui le conduira aux ports de Sarnia ou de Collingwood où il a le choix de deux lignes de vapeurs qui vont jusqu'à Duluth, à la tête du lac Supérieur. Là un agent canadien, M. Grahame, lui donnera toute l'assistance nécessaire dans le déchargement et l'expédition de ses bagages et lui donnera aussi toutes les informations qui pourront lui être utiles. De Duluth au Manitoba tout le trajet se fait par chemin de fer.

Pour l'année 1881, un passage de seconde classe pour les émigrants, depuis Québec jusqu'à Winnipeg, *viâ* Duluth est de $25.50 et par chemin de fer *viâ* Chicago et St. Paul $31.50. Les enfants au-

dessous de 13 ans passent pour moitié prix et chaque adulte a droit à 150 livres de bagage.

Dans le cas où plusieurs familles partent ensemble, elles peuvent louer un char pour mettre leurs effets, en outre des 150 livres auxquelles elles ont droit. Ce procédé est moins dispendieux et est employé par un grand nombre d'émigrants canadiens.

Nous ne recommanderons pas aux colons qui partent pour Manitoba de s'embarrasser d'effets lourds et incommodes, car ils peuvent s'en procurer là pour le même prix que leur coûterait le fret. Règle générale, les émigrants ne devraient apporter avec eux ni meubles, ni instruments aratoires. Ces derniers objets peuvent être achetés avec avantage à Emerson ou à Winnipeg, et ils sont préférables en ce sens, qu'ils sont plus adaptés au pays ; mais il est à propos de se munir abondamment de linge de corps et de lit ainsi que de différents articles de ménage qui peuvent être facilement empaquetés. Les hommes de métier doivent apporter avec eux les outils nécessaires à leur état ; mais cela est dispendieux, surtout si ces outils sont lourds.

A Winnipeg les émigrants sont reçus par M. Hespeler agent du gouvernement, qui se met à leur disposition et leur donne toutes les informations pour se rendre sur leur terre.

Si au lieu de se rendre à Winnipeg ils se rendent à Emerson, ils trouveront un grand hangar pour leurs effets, à la gare du chemin de fer. A Dufferin il y a des logements provisoires, et M. Tétu, agent du gouvernement, leur rendra les mêmes services.

IX

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

POLITIQUE.

L'émigrant, avant de partir, ne se préoccupe pas seulement des avantages matériels que pourrait lui offrir le pays où il ira se fixer. Il aime à se renseigner aussi sur les institutions politiques et religieuses de la société au milieu de laquelle il devra vivre.

C'est pour satisfaire à ce désir légitime que nous allons donner, au point de vue dont il s'agit, des renseignements précis sur la situation à Manitoba. Les institutions dont cette province est dotée serviront plus

ou moins de modèles pour l'organisation des autres provinces du *Grand Occident Canadien.*

Les institutions politiques de Manitoba sont à peu près les mêmes que celles des autres provinces ; on y jouit du gouvernement responsable dans toute sa plénitude. Il y a vingt-quatre circonscriptions électorales qui élisent autant de membres à l'Assemblée Législative, et l'exécutif se compose d'un lieutenant-gouverneur, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un procureur général, d'un commissaire des travaux publics et d'un ministre de l'agriculture, qui remplit d'ordinaire les fonctions de président du Conseil.

La constitution consacre l'usage de la langue française dans la législature et devant les tribunaux, qui sont présidés par trois magistrats dont l'un, l'honorable M. Joseph Dubuc, est un canadien-français.

Enfin, Manitoba envoie quatre députés au parlement fédéral, outre deux sénateurs.

RELIGION.

Les missionnaires de l'Evangile avaient déjà parcouru depuis longtemps les plaines et les forêts de l'ouest, lorsque le pays fut annexé au Canada, en 1870. Il n'est donc pas étonnant que l'organisation paroissiale soit à peu près complète à Manitoba, et que l'œuvre des missions soit également bien conduite. Sa Grandeur Mgr. Taché ne néglige rien dans l'intérêt spirituel de ceux que la Providence a confiés à sa garde vigilente, et il a su grouper autour de lui de fervents disciples qui s'inspirent du dévouement tout apostolique de leur vénérable pasteur. Les familles de toutes dénominations, pourront pratiquer leur religion en toute liberté et instruire leurs enfants dans les saines notions du christianisme. Le gouvernement canadien accorde protection égale à tous les croyants, sans distinction de secte, et ni les impies, ni les fanatiques n'ont de place sous son drapeau.

ÉDUCATION.

Le système scolaire est calqué sur celui de la province de Québec, c'est-à-dire que les catholiques ont le contrôle absolu, la direction complète de leur enseignement, et que les protestants possèdent les mêmes droits, les mêmes priviléges. Il y a un conseil général qui s'occupe des intérêts généraux de l'éducation, sans avoir le droit, cependant, de rien

changer dans les principes bien définis de la loi, ni de modifier les règlements des deux conseils particuliers—catholique et protestant—dont l se compose. En un mot, les chrétiens sont protégés dans ce qu'ils ont de plus cher—l'éducation de leurs enfants d'après la morale et les préceptes de l'Eglise. Toutes les écoles sont subventionnées par le gouvernement et l'on se hâte d'en établir partout où se trouve un groupe assez nombreux pour les maintenir ; car les parents ont à payer, dans ce but, une légère taxe annuelle. Deux surintendants sont chargés de veiller au fonctionnement du système, qui est, du reste, fort bien organisé.

A Saint Boniface, il existe, comme nous l'avons déjà dit, un excellent collége classique, fondé il y a plusieurs années déjà et affilié à 'université de Manitoba, ainsi qu'un pensionnat pour les jeunes filles. Il y a aussi des couvents à Winnipeg et à Saint Norbert.

Au point de vue de l'éducation, les chrétiens de Manitoba sont donc plus favorisés que ceux des Etats-Unis, où l'Etat ne reconnait et ne subventionne que les écoles communes.

SYSTÈME POSTAL.

Le système postal vient d'être réorganisé dans tout le Nord-Ouest, où l'on compte maintenant près de 130 bureaux de poste.

SERVICE MILITAIRE.

Le service militaire est si peu important qu'il n'ajoute aucun fardeau à la population. Un système volontaire pourvoit seul à la sécurité du pays.

ÉLEVAGE DES ANIMAUX.

Tous ceux qui ont pu admirer les immenses prairies qui se déroulent à perte de vue dans les territoires de l'Ouest, s'accordent à dire que c'est le pays où l'élevage des animaux peut se faire avec le plus de succès et le moins de frais. De bonne heure, au printemps, les troupeaux quittent l'étable pour se répandre dans la plaine où croissent, en grande variété, les hautes et grasses herbes. (Il en a été exposé, à Ottawa, près de 20 échantillons.) Et durant la belle saison, c'est-à-dire du 15 de juillet au 15 de septembre, le cultivateur coupe le foin dont il a besoin pour l'hiver, sans avoir rien à débourser.

A l'automne, les animaux sont dans la meilleure condition possible, et la saine température de la froide saison favorise aussi leur développement.

Jusqu'ici, l'on a trop négligé ce genre d'industrie, qui assure un bénéfice considérable. Des milliers d'animaux—chevaux, bestiaux, (1) moutons, cochons—sont expédiés chaque année des Etats voisins de la république, et il faut que le commerce soit bien lucratif pour qu'il y ait profit à envoyer de nombreux troupeaux, du Montana par exemple. Un Canadien-Français, M. J. Demers, qui habite ce territoire américain, en a amené plus de 1,500 à Manitoba, et il y trouvait son compte.

A ce propos, les directeurs de la Société d'agriculture provinciale disaient dans l'un de leurs rapports :

" Il serait fort à désirer que l'on s'occupât davantage de l'élève des bêtes à cornes, cochons, moutons, vu que les besoins des nouveaux colons, les parties d'explorateurs, d'arpenteurs et autres, au service du gouvernement, la police du Nord-Ouest, devront rendre le marché local très-profitable durant plusieurs années."

" Les prairies, dit Mgr. Taché, ont de quoi nourrir un nombre infini de bestiaux, non-seulement à cause de leur étendue, mais aussi par la nature même et la richesse de leurs produits, qui valent les meilleurs près de trèfle.

" Les animaux de boucherie s'engraissent dans les prairies naturelles sans aucun secours, et quand l'animal est dans les conditions de santé, il atteint assez rapidement un état qui le rend digne des meilleurs marchés."

Le vicomte Milton et le Dr. W. Cheadle, qui ont traversé les Montagnes Rocheuses, disent aussi dans leur ouvrage, publié en 1866 :

" Nous avons lâché nos chevaux, au début de l'hiver, à la Belle Prairie. (2) Bien qu'ils eussent été fort maigres quand la neige avait commencé à tomber, ils étaient devenus de vraies boules de graisse. La pâture est si nourrissante, que même en hiver, où ils ont à chercher leur nourriture sous la neige, les animaux engraissent rapidement,

(1) Le bœuf domestique a été importé en 1825, et le mouton—qui n'a jamais été attaqué par aucune maladie—en 1833.

(2) Belle prairie est situé près de la rivière aux Coquilles, à l'ouest.

pourvu qu'ils trouvent des bois où s'abriter contre les rigueurs de la température.

" Les vaches laitières et les bœufs de trait, près de la Rivière-Rouge, sont dans une condition presque aussi belle que celle du bétail nourri dans les étables et amené à l'exposition de Baker Street."

Le gouvernement afferme des terres à foin de 40 acres, ainsi que des pâturages, pour faciliter, sans doute, l'élève des animaux—exploitation qui deviendra bientôt, une des plus importantes.

Qui a foin, a pain, dit le proverbe. Ce n'est pas seulement du pain, mais aussi de la viande, du lait, de la laine et du travail.

Le rendement du foin est de 3, 4 et 5 tonnes l'acre.

BOIS.

Il est indéniable que le bois est relativement rare au Nord-Ouest. Mais cet inconvénient—compensé par milles autre avantages—tout malheureux qu'il puisse être, ne saurait devenir un obstacle à la colonisation. Jusqu'ici l'on n'en a que peu souffert, et le chemin du Pacifique—avec ses embranchements—devra rapprocher bientôt Manitoba de la grande région boisée qui se développe à l'est. On sait, en effet, que les vallées de la rivière la Pluie, de la rivière Winnipeg, et le territoire compris entre le lac des Bois et la Rivière-Rouge, en renferment d'immenses quantités de différentes espèces. D'autre part, les Rivières Rouge, Assiniboine, la Seine, au Rat et autres sont également bordées de deux lisières de bois, et ça et là dans la prairie se dressent aussi de jolis bosquets.

A l'ouest, de grands cours d'eau traversent la forêt dont Mgr. Taché estime la superficie totale à environ 480,000 milles carrés de même qu'il évalue à 60,000 milles carrés l'étendue des prairies, et au même chiffre, ou à peu près, le prolongement du vaste désert américain au-delà de notre frontière, c'est-à-dire du 49ème parallèle.

Les principales essences de bois que l'on trouve à Manitoba, à Keewatin et à l'ouest, sont l'érable, la plaine, le pin rouge et blanc, le cèdre, le chêne, l'orme, le frêne, l'épinette, le bouleau, le tremble, le liard, le tilleul, le sapin, le cyprès, &c.

Le bois de construction est importé, en grande partie des Etats voisins ; on l'expédie en radeaux, par la voie de la Rivière-Rouge, et il

est scié dans la province. Il y a de grandes scieries à Winnipeg et ailleurs.

Il paraît que le gouvernement américain à ordonné l'exploration de treize townships, couverts de pins, sur les tributaires du lac à la Pluie. On en profitera donc.

Une certaine quantité de bois de chauffage vient de la même source, outre ce que fournit le pays.

CHARBON.

Il est constaté depuis longtemps que le Nord-Ouest recèle de riches mines de houille, dont l'analyse a établi la valeur et la supériorité. Nous n'avons pas besoin de disserter sur le rôle que joue aujourd'hui le charbon dans le domaine de l'industrie.

" Les terrains houillers que traversent les différentes branches de la Saskatchewan sont une grande source de richesse, dit Mgr. Taché, et favoriseront la colonisation de cette vallée, où la nature a multiplié des sites d'une beauté qui défie ce qu'il y a de plus remarquable au monde en ce genre." Plus loin il ajoute : " Les mines de charbon que renferme le district de la Saskatchewan lui assurent une importance incontestable. L'immense dépôt houiller se montre à découvert aux falaises du grand fleuve."

Le vicomte Milton et son ami, le Dr. Cheadle, en parlent ainsi :

" Les bords de la rivière Pembina laissent voir la section d'un magnifique gisement de charbon, ayant quinze à vingt pieds de profondeur...... On a encore trouvé le charbon, au nord, sur les rivières MacLeod, Athabasca, Fumeuse, de la Paix, et Mackenzie ; vers le sud, sur la Saskatchewan et les rivières de la Bataille et du Cerf. A Edmonton, dans la falaise qui domine le bord de la rivière on en voit un gisement qui est employé pour la forge. Ainsi, on a observé des couches de houille en plusieurs endroits, dispersées dans un espace de plus de dix degrés de latitude, mais presque invariablement sous le même méridien. En tirant une ligne depuis la rivière Mackenzie jusqu'au confluent de la rivière du Cerf, dans la Saskatchewan méridionale, on aurait trouvé exactement celle qui détermine la position des gisements de charbon, observés jusqu'ici. Ils ont une étendue considérable et formeront sans doute, un jour, un des principaux éléments de la richesse

de ce district de la Saskatchewan, que la nature a si extraordinairement favorisé."

Il est indubitable, dit le professeur Macoun, que dans la région à l'ouest d'Edmonton, laquelle est bornée au nord par la rivière Athabasca et au sud par la rivière du Daim-Rouge, il existe un terrain houiller d'au moins 25,000 milles carrés; et dans cette vaste étendue l'on peut espérer que l'on trouvera des veines exploitables à des profondeurs qui excèderont rarement 300 pieds, et souvent, comme dans le cas des veines épaisses plus haut décrites, très-favorablement situées pour l'exploitation au moyen de galeries pratiquées à la surface.

Les rapports géologiques confirment ces renseignements. Il y a quelques mois, l'on a fait grand bruit de la découverte de riches dépôts de houille près de la rivière Souris, l'un des tributaires de l'Assiniboine et dont la source se trouve près de la frontière, à plus de 300 milles à l'ouest de la rivière Rouge. Bien plus, une compagnie devait s'organiser de suite pour exploiter la mine et en transporter les produits à Winnipeg.

TOURBE.

Les dépots tourbeux abondent au Nord-Ouest, et l'on sait que la tourbe, à défaut de bois ou de charbon, fournit un excellent combustible.

LA CULTURE DES ARBRES FORESTIERS.

Pour encourager la culture des arbres forestiers, le gouvernement accorde au colon, en sus de son *homestead* le privilège de s'inscrire pour un autre quart de section dont il aura la pleine propriété au bout de six ans, et après y avoir fait des plantations d'arbres sur une étendue de 32 acres, durant les quatre premières années.

Lorsqu'il n'y a pas de bois sur une ferme, l'on peut, en s'adressant au bureau des terres, obtenir un lot boisé, de pas plus de 20 acres, dans le voisinage, à raison de $1.00 l'acre.

Voilà qui achève de renseigner l'émigrant, d'une manière à peu près complète, croyons-nous, sur les questions les plus importantes pour lui.

Rien de ce qui précède n'est écrit dans le but de vanter le *Nord-Ouest* au détriment des autres parties de la Confédération Canadienne. Les provinces de l'Est offrent, elles aussi, des avantages particuliers aux

immigrants ; et ces derniers une fois débarqués à Québec, pourront s'adresser en toute liberté aux employés de l'administration pour se renseigner gratuitement sur n'importe quel point de ces vastes contrées.

Nous terminons ce travail en citant quelques extraits du rapport de certains agriculteurs du Royaume-Uni qui firent récemment une visite officielle à travers le *Grand Occident Canadien.*

APPENDICE.

RAPPORT DE M. GEORGE COWAN, DÉLÉGUÉ DE WIGTOWNSHIRE.

L'assemblée du 19 décembre, tenue dans le nouvel hôtel-de-ville, Stranrear, dans le but d'entendre M. George Cowan, le populaire et joyeux fermier de Mains de Park, Glenluce, faire son rapport sur le Canada, est une des plus nombreuses qui aient eu lieu dans le Wigtownshire. M. Cowan, dont l'opinion en matière d'agriculture est toujours entendue avec respect, était sans doute éminemment qualifié, vu son expérience, pour remplir la tâche importante que ses collègues lui avaient confiée, et on verra par le rapport habile et détaillé qu'il a fait à l'assemblée que la confiance qu'on avait reposée en lui n'était rien moins que mal placée. Il était venu des fermiers de toutes les parties du Wigtownshire pour le saluer à son retour et entendre son récit. L'hôtel-de-ville, pourtant si vaste, était trop étroit pour contenir la foule qui s'y pressait. Dès avant deux heures la salle était absolument comble, et ceux qui arrivèrent plus tard durent se contenter d'écouter à la porte. La galerie était aussi remplie jusqu'à l'emcombrement, et à la fin les retardataires ne purent trouver place et durent s'en retourner. A deux heures, M. Cowan parut sur l'estrade et reçut le plus chaleureux accueil de l'auditoire.

Sur motion de M. Ralston, M. A. H. McLean (Anchneel) fut appelé au fauteuil.

Le président s'exprima en ces termes : Messieurs, en assumant la présidence dans cette importante circonstance, je vous remercie sincèrement pour l'honneur que vous m'avez fait. Vous n'allez pas supposer cependant, que j'ai personnellement quelque intention d'émigrer ou que je suis fatigué du séjour de mon pays natal. Je suis trop vieux pour me transplanter—(Ecoutez, écoutez) ;—mais je sais que la question qui fait l'objet de notre réunion intéresse vivement un grand nombre de nos jeunes gens, qui sont curieux de savoir quelles sont les perspectives que leur offre le Nouveau-Monde (Appl). Le premier devoir qui m'incombe est de vous demander de souhaiter cordialement la bienvenue à notre ami M. Cowan (vifs applaudissements), que nous sommes

tous heureux de voir de retour au milieu de nous ; nous nous réjouissons de le retrouver en aussi bonne, sinon en meilleure santé, suivant quelques-uns, qu'avant d'entreprendre un fatiguant voyage au-delà de l'Atlantique, (Appl.) Il va vous faire un compte-rendu de son expédition et vous dire ce qu'il pense du grand territoire qu'il a parcouru comme pays d'émigration. Je n'ai aucun doute que l'intéressant et instructif rapport qu'il a à soumettre confirmera amplement la sagesse du choix que vous avez fait en nommant M. Cowan comme délégué de ce district (Appl.) et justifiera la confiance que vous avez reposée en son honnêteté, son impartialité et son intelligence pour observer ce qui allait passer sous ses yeux. (Appl.) Sans faire plus de remarque, je prierai M. Cowan de vouloir bien prendre la parole. (Applaudissements prolongés.)

M. Cowan reçut une ovation en se levant pour adresser la parole à l'assemblée. Le calme s'étant rétabli, il s'exprima en ces termes :

M. le président et messieurs : C'est un véritable plaisir pour moi de me retrouver au milieu de vous. Il me semble qu'il n'y a pas longtemps que vous me faisiez, dans cette salle même, l'honneur de me nommer votre délégué pour visiter le Canada et faire rapport sur les ressources de ce grand pays comme région agricole. Je vous promis alors, messieurs, de faire de mon mieux pour vous rapporter des renseignements authentiques sur son état et les avantages qu'il offre comme champ d'émigration pour la population agricole de ce pays ; ce sera à vous maintenant de décider si j'ai ou je n'ai pas rempli ma promesse

....

....

Peu de jours après ma nomination comme votre délégué, messieurs, je m'embarquai à Liverpool sur un des paquebots-poste de la ligne Allan pour Québec, où j'arrivai après une heureuse traversée le 28 septembre dernier. Nous prîmes le chemin de fer pour Montréal et Ottawa, en arrivant. Aussitôt dans la capitale, j'allai sans délai me présenter à l'honorable M. J. H. Pope, le ministre de l'agriculture qui me reçut très-poliment et me dit que j'aurais toutes les facilités possibles pour visiter les parties du pays que je désirais voir. M. Pope, qui m'a fait l'effet d'un homme très-capable, très-habile, parfaitement entendu aux affaires, et particulièrement bien renseigné sur tout ce qui

concerne l'agriculture, paraissait désirer vivement que la population agricole de l'Angleterre et de toute la Grande-Bretagne pût connaître les ressources du Canada. Ayant exprimé le désir de visiter la province du Manitoba et le territoire du Nord-Ouest, on me remit immédiatement des passes pour aller d'Ottawa à Winnipeg par les différents chemins de fer.

La distance entre les deux villes est d'environ 1,700 milles, *viâ* Chicago et Saint Paul, et le voyage, jour et nuit, dure plus de 90 heures, ou près de quatre jours. J'eus l'avantage d'avoir pour compagnons de route M. Logan, le maire de Winnipeg, et l'honorable M. Gault, député de Montréal, qui furent tous deux très-aimables pour moi et me donnèrent des informations précieuses. Nous traversâmes plusieurs des grands Etats de l'Ouest, dont les paysages sont magnifiques par endroits. Nous fûmes témoins, dans le Minnésota, d'un des plus grands feux de prairies qu'on eût vus depuis nombre d'années dans cet Etat ; cet incendie coûta malheureusement la vie à plusieurs colons, sans compter la perte considérable de propriété qu'il causa. J'espère qu'on me pardonnera de parler de ce sujet, qui est quelque peu étranger à celui que j'ai à traiter. C'était la première fois que je contemplais un spectacle de ce genre, et je fus vivement impressionné par son caractère grandiose, surtout à la tombée de la nuit, où le train se trouva à un moment presque environné par les flammes, qui s'élevaient par instants à une grande hauteur, chassées par un vent violent et parcourant plusieurs milles à l'heure. Nous arrivâmes pendant la nuit à un endroit où la voie était brûlée ; un peu plus loin, ce fut un pont couvert entièrement consumé, et qu'il fallut reconstruire, ce qui nous retarda douze heures.

Enfin, cependant, nous arrivâmes sains et saufs à Winnipeg. Aussitôt débarqué, le maire me conduisit en voiture à la ville, où il me présenta à l'honorable M. Norquay, le premier ministre du Manitoba, et à plusieurs autres citoyens importants. M. Norquay m'apprit que l'exposition provinciale de bestiaux, grains et racines, s'ouvrait le lendemain au Portage la Prairie. Il se proposait de partir le soir même pour s'y rendre, et il m'invita à l'accompagner. J'acceptai son invitation avec plaisir, et je fis en sa compagnie mon premier essai de voyage à travers la prairie. Je trouvai en M. Norquay un compagnon agréa-

ble, et j'obtins de lui une foule de renseignements sur le passé et l'état présent de la province, et ses perspectives pour l'avenir.

Nous partîmes après la chûte du jour, de sorte que je ne pus rien voir pendant cette première partie du voyage. Le chemin était en bon état, et comme nous avions de bons chevaux, nous arrivâmes au lieu de notre destination pour ce jour-là à onze heures du soir, ayant fait vingt-cinq milles en trois heures, et bien que nous eussions perdu notre route une couple de fois par suite de l'obscurité de la nuit. Nous reprîmes notre voyage le lendemain matin, à travers un pays très-fertile. Les fermes, qui toutes paraissaient confortables, offraient un spectacle agréable ; nous les apercevions disséminées de chaque côté de la route, et entourées de vastes cours pleines de foin, qui indiquaient l'abondance de la récolte.

A notre arrivée au Portage, nous trouvâmes l'Exposition ouverte ; elle devait durer une couple de jours. Nous commençâmes aussitôt notre inspection, et j'eus lieu de me féliciter d'être arrivé à temps pour voir cette exhibition. Je fus charmé des échantillons de graines et de racines, qui étaient tous de première qualité, et les pommes de terre, choux et oignons de dimensions telles que je n'en avais pas encore vus. Les navets et le *mangou* étaient aussi excellents, de même que le blé et l'orge, dont je me procurai plusieurs échantillons que j'ai emportés ici avec moi. Je visitai aussi l'exposition féminine d'objets de fantaisie et autres ouvrages, qui offraient beaucoup d'intérêt et étaient très achalandés par les visiteurs des deux sexes. J'eus l'occasion d'être présenté, dans le cours de la journée, à un grand nombre de cultivateurs importants de la province, qui m'ont paru comme corps très instruits. Tous ont une foi absolue dans le brillant avenir de leur nouvelle patrie, sur laquelle ils m'ont donné avec empressement tous les renseignements que je leur demandais. Je mentionnerai en particulier M. Kennett Mackenzie, M. P. P., l'un des cultivateurs les plus riches, les plus entreprenants et les plus prospères de la province et du Nord-Ouest, où sa réputation comme tel est répandue. Ce monsieur eut la bonté de m'offrir l'hospitalité de sa demeure à Burnside, environ neuf milles du Portage. Je me rendis à son invitation et je passai une couple de jours chez lui.

Je suis redevable à M. Mackenzie de beaucoup de renseignements sur le mode d'exploitation des terres, etc., dans les nouveaux districts, le rapport des différentes récoltes et les espèces de bestiaux élevés dans les différentes parties de la province. Je pus corroborer plus tard l'exactitude de ses avancés par le témoignage d'autres personnes aussi dignes de foi. Comme M. Mackenzie est un homme important dans le Nord-Ouest, je crois devoir vous donner un aperçu rapide de sa carrière jusqu'ici prospère comme colon.

M. Mackenzie est originaire d'Ecosse. Il s'établit de bonne heure dans le canton de Guelph, province d'Ontario, où il résida pendant un quart de siècle. Il devint un agriculteur émérite, spécialement comme éleveur. Ses entreprises en agriculture réussirent et il acquit de grandes étendues de terres. Il aurait selon toute probabilité terminé paisiblement ses jours dans la province d'Ontario, si le souci de l'avenir de sa jeune et nombreuse famille, composée de garçons, ne l'eût déterminé, il y a onze ans, à se rendre au grand Nord-Ouest pour constater si ce pays était aussi fertile qu'on le disait. A cette époque, le voyage de Winnipeg (qui n'était qu'une petite localité de quelques centaines d'habitants seulement) était beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui, et M. Mackenzie dût acheter à Saint Paul, Etat du Minnésota, une paire de chevaux et une charrette de la Rivière-Rouge, pour continuer de là sa route et parcourir le trajet de près de 500 milles qu'il lui restait à faire pour atteindre sa nouvelle province. Il y demeura environ une année. Au bout de ce terme, il resta si bien convaincu de la richesse du sol, de ses avantages, de sa fécondité comme producteur à très bon marché, et du bel avenir réservé à cette région, qu'il se décida définitivement à retourner à Ontario, à y vendre sa terre et à émigrer avec toute sa famille au nouveau pays de son adoption ; et il m'a assuré (ce que je n'eus pas de peine à croire) qu'il n'avait pas eu à regretter sa détermination. Il n'y avait alors,—c'était en 1868—qu'un nombre très restreint, relativement, de colons au Manitoba, et M. Mackenzie avait le choix sur les terres qui l'environnaient. Si j'en juge par ce que j'ai vu de ses différentes propriétés, il a assurément déployé beaucoup de perspicacité dans les choix qu'il a faits et qui sont tous excellents.

Les terres sont bien asséchées et très fertiles, abondamment boi-

sées, et, ce qui n'a pas moins d'importance que tout le reste, attenantes à des cours d'eau. M. Mackenzie est aujourd'hui possesseur d'environ 18,000 acres d'excellente terre dans les différentes parties de la province et du territoire. Il demeure sur la ferme de Burnside, qui contient 2,400 acres, et les autres terres sont cultivées par ses fils. J'eus le plaisir de lier connaissance avec quatre d'entre eux ; ce sont des jeunes gens aussi entreprenants et courageux que capables.

M. Mackenzie me fit voir sa ferme dans tous ses détails, ainsi que ses animaux et me donna toutes les informations que je pouvais désirer. Je fus émerveillé de la prodigieuse fertilité du sol, dont la couche inférieure est formée par une marne noire épaisse d'environ 18 pouces, reposant sur un lit d'argile friable de 5 ou 6 pieds ; au-dessous de cette deuxième couche, on trouve une mince couche de sable placé lui-même sur un fond d'argile dure. La terre, qui est suffisamment sèche, est traversée par un beau ruisseau. Il est vrai que cet avantage d'une eau courante n'est pas donné à tout le monde, mais M. Mackenzie m'a assuré qu'on peut toujours se procurer de l'eau en abondance, dans toute cette partie du pays, en creusant des puits, à 16 ou 17 pieds.

Je parcourus un vaste champ de 180 acres sur lequel on venait de faire une forte récolte de blé et d'orge. C'était la neuvième sans interruption, depuis neuf années consécutives, et cela sans l'emploi d'aucun engrais. Au reste, il m'a paru que ce sol n'en aurait pas besoin de longtemps encore, et qu'à tout évènement il serait facile en quelque temps que ce fût, de réparer ses forces au moyen d'une couche d'un pouce ou deux de terre fraiche. Dans une partie du champ, où le fumier de quelques animaux de réserve qu'on y avait hivernés l'hiver précédent, avait été laissé sur place, la moisson avait été si riche que les tiges avaient succombé sous le poids des épis trop lourds. C'était un spectacle qui aurait réjoui n'importe quel cultivateur, que celui des nombreuses meules de grain dispersées dans la campagne, lorsque l'étendue de terre en culture était relativement si restreinte.

M. Mackenzie, lorsqu'il attaque du sol vierge au commencement de l'été, ne fait d'abord qu'effleurer à la surface ; puis il retourne le sillon après la récolte, labourant alors à une profondeur d'environ 3 pouces et donnant au sillon une largeur de 12 ou 16. En aucun endroit de ses terres il n'a encore dépassé la profondeur de 4 pouces. Il

considère la fécondité du sol comme virtuellement inépuisable, étant d'opinion que l'argile friable du sous-sol n'aurait qu'à être soumise pendant quelque temps à l'action de l'air pour devenir aussi fertile que la couche supérieure actuelle.

Quant au rapport de sa terre, il a eu la complaisance de m'en communiquer l'état moyen pour les récoltes de 1877 et 1878, en même temps que son estimation pour l'année courante. Voici ces chiffres :— récolte de blé, 1877, moyenne 41 boisseaux, 1878, 36 boisseaux ; il compte cette année sur près de 40 boisseaux par acre. L'espèce de blé qu'il sème se nomme Fife ; c'est un grain fort dur, à noyau solide, de couleur rougeâtre. Sa pesanteur moyenne est de 60 à 62 lbs., mais elle a déjà atteint 64 lbs, par boisseau. Il calcule que l'avoine donnera, cette année, de 75 à 80 boisseaux par acre ; poids, 34 à 36 lbs. L'année dernière, il a récolté 88 boisseaux d'une semaille de deux boisseaux sur un espace d'un acre ; il a récolté de l'avoine à patates de 42 lbs. et au-dessus, mais il considère que le rapport extraordinaire du blé noir de Tartarie le paie mieux. Il croit que son orge, cette année, rapportera de 40 à 45 boisseaux de 50 à 52 lbs, chacun ; l'espèce semée est à 6 rangs. Il divise ses semailles de la manière suivante :—par acre, blé, 1½ à 2 boisseaux ;—avoine, 2 boisseaux ; orge, 2 boisseaux. Le blé se sème du 15 avril au 12 mai, l'avoine jusqu'au 20 mai, et l'orge du 24 mai au 8 ou 10 juin. La moisson se fait généralement en août.

Le blé du Manitoba est très-estimé par les meuniers des Etats-Unis pour ses qualités supérieures, et il obtient les plus haut prix sur les marchés américains. M. Mackenzie, à l'époque de ma visite, s'attendait à obtenir de 2s. 9d. à 3s. par boisseau pour son blé, livré au Portage ; pour son avoine, de 1s. 6d. à 1s. 8d ; pour son orge, de 1s. 10d. à 2s. L'orge, actuellement, n'est guère employée que pour nourrir les chevaux. Le prix de transport du blé par vapeur jusqu'à Winnipeg est aujourd'hui de 3½d.; il est de 1s. 1½d. de là à Montréal formant en tout 1s. 5d. Mais dans peu de temps, lorsque le chemin de fer canadien du Pacifique sera rendu dans ce district, le coût du transport à Montréal, par voie de la baie du Tonnerre, ne dépassera pas un chelin par boisseau tous frais compris.

M. Mackenzie fait aussi une excellente récolte de racines, ses navets de Suède donnent en moyenne de 30 à 35 tonnes, et les pommes de

terre, sans aucun soin, n'étant pas même redressées, parfois de 300 à 400 boisseaux de 60 lbs. et se vendent de 1 à 2 chelins le boisseau. Les oignons, là où on les cultive, produisent aussi abondamment, jusqu'à 300 boisseaux par acre, et ils se vendent de 3 à 4 chelins par boisseau, selon les saisons de l'année. Le *mangou* donne aussi d'excellentes récoltes, mais je n'en ai pas vu sur le champ. Le beurre de cette région est de bonne qualité, mais on n'a encore fait que très-peu de fromage, et celui que j'ai vu était très-médiocre ; de sorte que ceux de nos excellents manufacturiers de fromage qui doivent se rendre bientôt dans l'extrême ouest auront toute chance de se distinguer et de figurer avantageusement sur les listes de prix aux expositions provinciales et locales. M. Mackenzie dit que les bêtes à cornes et moutons se multipliaient bien, qu'ils supportent très bien les plus grands changements de température, et qu'il n'a encore été signalé aucune maladie du bétail dans la province. Quant à la main-d'œuvre, il n'a jamais eu de difficulté jusqu'ici à la trouver et il ne s'attend pas à en avoir, du moins avant quelques années ; en effet, un bon nombre des nouveaux arrivants dans la province, trouvent avantageux, pour acquérir l'expérience nécessaire, de s'engager pendant la première année. En attendant, on peut avoir des ouvriers agricoles pour £40 par année, avec la pension, ou pour la saison d'été à environ £5 par mois : les Sauvages s'engagent pour 2 chelins par jour. M. Mackenzie loue une partie de ses terres aux conditions suivantes : il fournit aux fermiers la moitié du grain de semence et reçoit en retour le tiers du grain récolté, sans loyer pour la terre ni charges d'aucune sorte pour le pâturage ou le pré.

Le pays à l'entour du Portage, que je puis considérer comme la plus belle des parties de la province que j'aie vues, est bien établi. La terre, cependant, s'y vend de 30s. à 50s. l'acre, parfois même avec bâtiments et clôtures. La construction d'une bonne maison en bois coûte de £50 à £60, moins les frais de transport du bois.

Après une couple de jours passés à Burnside, je partis avec une paire de chevaux et une voiture légère pour Prairie-City et Rapid-City sur la Petite Saskatchewan, environ 180 milles à l'ouest de Winnipeg. Je voyageais en compagnie d'un respectable cultivateur, natif de la province même, connaissant parfaitement le pays que nous avions à parcourir, et qui me servait de guide. Grâce à M. Norquay, qui avait

fait tous les arrangements nécessaires, nous étions abondamment pourvus de provisions ainsi que d'une tente pour camper, et comme le temps fut très-beau jusqu'à notre retour au Portage-la-Prairie, je pus jouir à mon aise de cette vie de campement, absolument nouvelle pour moi. J'eus la chance d'avoir pour compagnons pendant la plus grande partie du trajet, le lieutenant-colonel Higginbotham, ex-député de Guelph, qui possède une grande étendue de terre dans le canton de Palestine, et M. Coulthard, aussi natif d'Ontario. La société de ces messieurs fut des plus agréables pour moi, et je me rappellerai longtemps et avec plaisir les heureux jours que j'ai passés avec eux dans la prairie et nos joyeuses soirées de campement. Le colonel était pourvu d'armes et de munitions, et nous pûmes ainsi nous procurer toute espèce de gibier, que nous fûmes heureux d'ajouter à notre menu de voyage.

A partir de Burnside, le sol, sur un long parcours, était semblable à celui que j'ai déjà décrit. Puis il devint plus marécageux, avec quelques espaces secs où il prenait le caractère d'un sable fin, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à quelques milles de Gladstone, la capitale du canton de Palestine, où la terre redevint plus douce. Gladstone, qui n'est encore qu'une petite ville, est bâti sur la rive en pente de la rivière à la Vase Blanche, et ses environs sont bien boisés en peupliers et en saules blancs, mais pauvres en bois pouvant servir à la construction.

A une couple de milles au-delà de Gladstone, nous pénétrions dans le territoire du Nord-Ouest. Le sol, pendant quelque temps, était une marne sablonneuse, puis nous fûmes plusieurs milles à travers du pays marécageux, sans habitations et de fait inhabitable à moins d'être asséché. En sortant de ce long marais nous traversâmes un bois de peuplier ou *plantation*, d'où nous sortîmes pour entrer dans la Belle-Plaine, qui est bornée à l'ouest par la *Rivière de la Vase Blanche*, devenue à cet endroit un beau cours d'eau, clair et rapide. La Belle-Plaine est formée par un soulèvement plat et uni du sol, dominant la prairie environnante, long de plusieurs milles, et variant en largeur d'un quart de mille à un demi-mille. La vue embrasse de cette hauteur un pays considérable ; c'est un spectacle magnifique.

Nous passâmes quelque temps ici, sur une des fermes de M. Mackenzie, exploitée par M. Adam Mackenzie, le plus jeune des fils. Cette ferme comprend 1,700 acres, dont 300 seulement sont en culture. A

l'une des extrémités, il y a un pré superbe, que les eaux de la rivière baignent au printemps et qui ainsi fertilisé donne ensuite une abondante récolte de foin. Le sol est sec sur toute l'étendue de la terre et le plus riche probablement que j'aie vu. La moisson avait été très-forte la saison précédente, et on croyait que la prochaine égalerait celle de la ferme de Burnside, dont il a déjà été parlé. Je dois remarquer ici que ces chiffres ne doivent pas être pris comme la moyenne des rapports pour tout le pays. Ils sont plutôt supérieure de beaucoup, et sont dûs à la gestion meilleure et à la qualité supérieure du sol. M. Adam est, comme son père, passionné pour l'industrie de l'élevage, et il a sur sa terre un nombreux troupeau d'animaux de bonne race, qu'il m'a fait plaisir de voir. Sur les observations que je lui faisais relativement à l'éloignement du marché, il me dit qu'il n'avait actuellement aucune peine à écouler ses bestiaux ou ses récoltes, qu'il vendait à bon prix aux nouveaux colons de passage ; et lorsque ceux-ci auront cessé de venir et que le pays sera établi, le nouveau chemin de fer en voie de construction aura ouvert aux producteurs de la province les marchés du monde entier. M. Mackenzie possède une autre grande terre à pâturages, pourvue d'une eau excellente, à environ douze milles au nord de la Belle-Plaine, dont 800 acres lui rapportent assez de foin pour hiverner comme il faut 2,000 bêtes à cornes.

Continuant notre voyage, nous vîmes, en laissant la Belle-Plaine, une faible étendue de terre de bonne qualité, qui se changea en sol sablonneux et léger en reprenant le niveau de la prairie, mais qui s'améliora considérablement lorsque nous atteignîmes la Prairie Onduleuse et les Montagnes du Dauphin. Cette région est arrosée par la rivière de Stony-Creek et un grand nombre de petits étangs ou lacs, et elle m'a paru tout-à-fait propre pour une exploitation mixte. Le pays n'est encore que peu établi, et c'est à peine si l'on aperçoit une habitation par jour dans le voyage. Nous passâmes par l'extrémité sud-ouest des Montagnes du Dauphin, où nous vîmes des peupliers assez élevés dans les endroits que les feux de prairie n'avaient pas déboisés.

En arrivant à Prairie-City, je fus quelque peu surpris des proportions de la localité, qui cependant ne ferait pas un *clachan* passable en Ecosse, et est loin d'avoir des habitants par masses. Le site est bien choisi, sur les rives de la petite Saskatchewan. La place est environnée par une hauteur et peut devenir quelque jour une ville d'importance.

Les environs abondent en gibier, poules de prairie, bécassines, pluviers, etc. Les étangs regorgent de canards sauvages, et le chasseur avide de grands coups peut à l'occasion trouver à sa portée des ours et des loups. Les fraises sauvages, les framboises, les groseilles, et les gadelles poussent en abondance dans tout le district. Le sol, dans le voisinage immédiat de la petite Saskatchewan, est léger, sablonneux et graveleux, et peu propre à la culture, mais à un mille de la rive, sur le côté est, il devient onduleux et beaucoup plus pesant, la surface étant formée d'une couche assez épaisse de marne noire. Cette région est, en beaucoup d'endroits, couverte de broussailles et semée de petits lacs, dont quelques-uns m'ont rappelé par leur forme et leurs dimensions l'étang de Castle-Kennedy, bien que la plupart soient beaucoup plus grands. L'eau, dans un grand nombre de ces lacs, est tellement mêlée d'alcali qu'elle ne peut servir ni comme boisson ni pour la cuisson des aliments ; dans d'autres, elle est excellente au commencement de la saison et se gâte ensuite. J'ai su cependant qu'on trouvait généralement de la bonne eau en creusant à cinq ou six pieds dans la terre. J'ai déjà dit que je considérais ce district comme très-propre à l'exploitation mixte, et même comme le plus propre à l'élevage de toutes les parties du Nord-Ouest que j'aie vues, bien qu'en somme le sol ne soit pas aussi riche, à mon avis, que celui du voisinage du Portage, de Poplar Point à Burnside. Le chiendent pousse dans le pays, et souvent il pénètre dans le corps des moutons et les fait mourir, mais il n'offre ce danger qu'à certaines époques de l'année, et il disparaît à mesure que la terre est ouverte à la culture.

J'ai visité, sur la route de Prairie-City à Rapid-City, plusieurs fermes nouvellement établies. Sur l'une de ces fermes, distante d'environ dix milles de Rapid-City, j'examinai le sol dans un champ où plusieurs couples de chevaux étaient au travail, et je constatai que c'était une marne noire jusqu'à la profondeur d'environ douze pouces, sur un fond d'argile. La moisson de l'année me parut abondante, mais le grain ayant été sémé tard était de qualité inférieure. On m'informa que cette terre n'avait été prise qu'à la saison précédente ; l'occupant actuel avait obtenu 100 acres comme *homestead* pour $2, avec droit de préemption sur un autre lot de 160 acres pour lequel il avait à payer environ 4s. l'acre pendant les trois premières années.

En approchant de Rapid-City, je vis de ces fermes nouvelles en plus grand nombre. Sur l'une, où les semailles avaient été tardives, partie de la récolte était encore sur pied. Elle était également forte, pour le fétu, mais en examinant le grain je fus encore désappointé par la qualité, qui aurait été déclarée mauvaise chez nous. On m'a donné à comprendre, cependant, que cela arrivait fréquemment pour les premières récoltes, surtout lorsque les semailles s'étaient faites trop tard. Un des cultivateurs dont je traversais les terres était à battre son grain à l'ancienne façon, avec un fléau, et sur la terre voisine, dans un champ où se voyaient de beaux morceaux d'avoine aux couleurs très-riches, une paire de bœufs labouraient ardûment le sol pour la saison suivante.

En atteignant les hauteurs, au bout de la vallée de la Saskatchewan, nous fûmes à mêmes, en jetant nos regards en arrière, de contempler un très-beau paysage ; tandis qu'à l'ouest, du côté opposé à Rapid-City, on ne voyait qu'une prairie immense, s'étendant à perte de vue, toute noircie par le passage d'un récent incendie ; les habitations qui avaient pu échapper au feu offrant le plus triste aspect au milieu de cette plaine assombrie. Je sus plus tard que cet incendie avait balayé une étendue de 30 milles de long sur 10 ou 12 de large, détruisant les bâtiments de ferme et les meules de foin et causant des pertes considérables.

Rapid-City me parut quelque peu plus grande que sa rivale du haut du fleuve. Elle compte déjà quelque vingt habitations, toutes occupées, et plusieurs autres étaient en voie de construction. La place contenait aussi plusieurs magasins excellents, et tout portait la marque d'une population entreprenante et active et d'une localité destinée à acquérir de l'importance quelque jour, lorsque le pays possédera un chemin de fer, ainsi que j'ai lieu de croire maintenant que cela arrivera. En effet, c'est une véritable merveille de voir comme les grandes villes surgissent dans les pays nouveaux : tel que Winnipeg, par exemple, la capitale du Manitoba, qui n'avait que 400 habitants, il y a sept ou huit ans, et qui en a aujourd'hui 8,000 ou 10,000, avec de belles villas dans toutes les directions et des magasins aussi considérables que ceux que l'on voit dans les villes les plus grandes et les plus anciennes de la Confédération canadienne. J'avais une lettre d'introduction pour Rapid-City, adressée au Dr. McIntosh qui a récemment établi une scierie dans

cette localité et y fait avec succès des affaires considérables. Il est obligé, cependant, de faire descendre ses billots par la Saskatchewan, d'une distance de près de trois cents milles. Ayant constaté que je ne pouvais trouver le temps d'aller plus loin à l'ouest, je demandai et j'obtins du Dr. les informations suivantes sur les terres de cette région.

Entre la ville et l'Assiniboine, qui passe à 25 milles de là, dans le sud, le sol se compose d'une belle marne reposant sur une couche d'argile à fond de gravois. Il est parfaitement sec ; on y trouve cependant de l'eau en abondance, mais peu de bois, Du côté de l'ouest, jusqu'à la rivière du Chêne, 18 milles de distance, même sol, avec plus de bois de construction, quelques chênes ;—cette section se peuple rapidement. A l'établissement du Lac Plat, 40 milles de distance, sol entièrement de même nature aussi, de même qu'à Fort-Ellis, aux Buttes de Tondre, plus loin encore ; et enfin à Edmonton, 850 milles de distance, le sol est onduleux et de première qualité.

A Rapid-City, je fus très-agréablement surpris de rencontrer M. Lockhart, récemment venu de Liverpool. Ce monsieur est parent des MM. Lockhart, de Kirkcolm,il a reçu son éducation à Glenluce, et connaît bien tous les lieux et tous les vieux habitants du district. Il a acquis une grande étendue de terre le long de la Saskatchewan et a pleine confiance dans le succès.

En partant de Rapid-City, nous prîmes pour revenir, la route du sud, ce qui me permit de voir une région toute nouvelle. Ce fut d'abord une prairie ondoyante, au sol solide et bon. Puis nous entrâmes dans la prairie plate, dans la grande plaine, où l'on peut à peine découvrir un arbre ou une habitation à l'horizon.

A 25 milles, ou environ, de Rapid-City, j'arrivai à une autre des fermes de M. Mackenzie. Je fus cordialement reçu par ses deux fils, qui y résidaient en ce moment et y faisaient leurs travaux avec trois paires de chevaux, une paire de bœufs et une autre de mules. Cette ferme comprend 4,000 acres de terre, et a été ouverte à la culture l'année dernière. La récolte, cette année, a été bonne, si l'on considère que les semailles n'ont commencé que le 26 mai, c'est-à-dire beaucoup trop tard pour que le blé eût le temps de mûrir comme il faut. J'examinai l'avoine et l'orge, que je trouvai belles. 50 acres avaient été défoncés l'an dernier, et on s'attendait à en avoir 220 d'ouverts en tout

cette année. Leur second labour est de trois à quatre pouces en profondeur et de 12 à 16 en largeur. L'ouvrage en somme m'a paru grossier et ne satisferait pas entièrement nos laboureurs lauréats des Rhins ; mais un sol fertile produit toujours des récoltes abondantes, et en conséquence on s'occupe plus de la quantité d'ouvrage fait que de la qualité du labour, etc. Les MM. Mackenzie me dirent que chacune de leurs paires d'animaux de labour remuait alors deux acres de terre par jour. La surface du sol, sur cette ferme, à une épaisseur moyenne de douze pouces ; c'est une marne sablonneuse sur fond d'argile. On m'a fait entendre que l'eau ne manquait pas ; cependant il n'y a aucune espèce d'arbres sur toute cette étendue.

Après avoir laissé les MM. Mackenzie, nous continuâmes notre route à travers la Grande Plaine, et nous arrivâmes après une longue course aux Côtes de Sable, près de la frontière est du territoire. Cette immense plaine est très-unie, et, ainsi que je l'ai déjà dit, totalement dépourvue de bois. C'est un inconvénient qui se fera vivement sentir pendant quelque temps dans cette section comme dans beaucoup d'autres parties du Nord-Ouest, jusqu'à ce que le pays soit plus établi ; les nouveaux colons planteront alors sans doute une partie de leurs terres. En examinant le sol, dans différents endroits de la Grande Plaine, je vis qu'ils se composait uniformément d'une marne sablonneuse, très-épaisse sur quelques points, et assez mince sur d'autres, et qui devenait graveleuse partout où il y avait quelque semblant de crète. L'herbe de la prairie était aussi beaucoup plus fine et courte que celle que j'avais vue sur la route du nord, et dans les autres parties du nord-ouest du Manitoba. La plaine est arrosée par la Boggy-Creek, cours d'eau limpide, et par plusieurs petits lacs. La terre est partout très-sèche et n'a pas besoin de drainage ; mais elle ne pourrait produire les récoltes qui se voient dans d'autres parties du pays que j'ai visitées, sans recourir aux engrais. Les côtes de Sable, que nous passâmes après avoir laissé la Grande Plaine, ont plusieurs milles de large et s'étendent jusqu'à l'Assiniboine, une distance d'au moins vingt milles. C'est en grande partie un pays absolument stérile, sans végétation aucune par endroits. Quelques chênes et peupliers rabougris se voient par ci par là, et aussi des pins qui contribuent à embellir le paysage. Le district est suffisamment arrosé par la Crique des pins, dont les rives peuvent

offrir sur certains points de bons sites pour des moulins à moudre ou des scieries, qui sont trop rares dans la plupart des sections du Nord-Ouest que j'ai parcourues.

En sortant des côtes de Sable, nous entrâmes dans une plaine de pauvre apparence, dont le sol me sembla bon cependant. Il devenait plus profond et plus riche en s'abaissant un peu plus loin. Le pays conserve ce caractère jusqu'à ce que nous touchions de nouveau la ligne principale, à quelques milles de Burnside, mon point de départ, à l'exception de quelques points où il devenait un peu marécageux. Ce district est encore peu peuplé, mais la plus grande partie est prise le long de la ligne et sera bientôt livrée à la culture.

Comme je l'ai déjà dit, ma courte visite au territoire du Nord-Ouest a été très-agréable. La course quotidienne à travers la prairie commençant le matin et finissant au coucher du soleil, l'air doux et modérément chaud de l'été des Sauvages, délicieux et vivifiant, toute cette vie qui portait à la gaieté, firent que, quoique désireux de terminer mon voyage le plus tôt possible, je ne pus m'empêcher d'éprouver une sorte de regret en le voyant près de finir. Mais je me consolai pleinement, et je me réjouis même d'être de retour, en voyant le temps changer la veille de notre arrivée à Burnside et en apprenant que le pays que nous venions de traverser était ravagé par une forte tempête de tonnerre et de pluie qui eut bientôt converti la route, si belle, en une fondrière presque impraticable, qui me fit songer à ce que ce pouvait bien être pendant la saison des pluies; car il a été fait bien peu de progrès, si toutefois il y en a eu, dans la construction des chemins au Manitoba et au Nord-Ouest. C'est là incontestablement un des grands obstacles qui arrêtent les nouveaux colons, et il sera assez difficile de le faire disparaître vu qu'il n'y a que très-peu de gravois dans les quelques cents milles de pays que j'ai vus.

Nous cherchâmes un refuge pendant la tempête à la ferme de M. Cook, où nous fûmes très-cordialement reçus. Notre hôte m'apprit qu'il avait pris sa terre dix-huit mois auparavant. Il me dit qu'il aimait beaucoup le pays, et que bien qu'il n'eût aucune notion d'agriculture avant de s'établir au Manitoba, il réussissait très-bien cependant, la terre ne requérant pas de soins particuliers, et il n'avait aucun doute quant au succès à venir.

Nous atteignîmes Burnside de bonne heure dans l'après-midi du lendemain, et nous repartîmes peu après pour le Portage, où j'eus l'avantage de rencontrer M. Walker, procureur général de la province du Manitoba, qui se rendait à Winnipeg, et qui eut la bonté de m'offrir une place dans sa voiture. Nous croisâmes sur notre route un grand nombre de charriots couverts et de charrettes de la Rivière-Rouge, portant des émigrants qui se rendaient, avec leurs bagages et effets dans l'extrême-ouest. Je fus véritablement étonné, pendant toute la durée de mon voyage depuis Rapid-City, de rencontrer chaque jour, de longues files de ces charriots et charrettes allant vers l'ouest et transportant des émigrants nouvellement arrivés des *vieux pays*, ainsi qu'on appelle généralement l'Angleterre en Canada.

A Winnipeg je rejoignis plusieurs des délégués qui m'avaient précédé en Canada, et qui venaient de rentrer à la ville après avoir visité différentes parties de la province. Ils étaient tous charmés de ce qu'ils avaient vu, et M. Biggar, le délégué de l'intendance de Kirkcudbright, fils de M. Biggar de Chapelton, et bien connu dans ce pays, eut la bonté de me communiquer les notes suivantes sur le district qu'il avait traversé. (Ici M. Cowan lut la description faite par M. Biggar du district de Pembina et de la grande ferme Dalrymple, dans Dacotah.) MM. Logan, de Berwikshire, et Peat, de Cumberland, furent aussi assez bons pour me donner toutes les informations qne je pouvais désirer.

Pendant notre court séjour à Winnipeg nous fûmes traités avec la plus grande courtoisie par tous ceux avec qui nous nous trouvâmes en rapport, et nous eûmes l'honneur d'être invités à prendre part à un banquet donné par l'un des partis politiques de la province à MM. Mackenzie, Bowell et Aikins, membres du gouvernement fédéral, qui visitaient en ce moment le Manitoba. Ce banquet eut un plein succès. D'éloquents discours furent prononcés, et nos santés furent proposées et bues avec empressement.

Toutefois, le temps que nous passâmes dans la capitale ne fut pas entièrement pris par les banquets. MM. Gerrie, Ashdown et Ross nous conduisirent dans les environs et nous firent visiter plusieurs fermes. Le premier de ces messieurs, est à la fois marchand, propriétaire de terres, et cultivateur sur une grande échelle. Il possède actuellement environ 43,000 acres de terre dans la province. Sur ce chiffre,

cependant, 4,000 seulement, à quelques milles de la ville, sont en culture. Il eut la bonté de nous conduire en voiture à cet endroit ; il nous fit parcourir la ferme en tous sens et nous donna tous les renseignements possibles sur son exploitation, sur le coût des travaux, etc. Le sol est une bonne marne épaisse reposant sur un fond d'argile ; la terre, naturellement sèche, est suffisamment arrosée par une crique qui la traverse. Le propriétaire y récolte du blé, surtout de l'espèce Fife, et de l'avoine noire de Tartarie. Il estime le rapport du blé pour cette année, à 30 boisseaux au moins par acre, et il lui est offert 3s. du boisseau, rendu à Winnipeg. Il n'a pas eu de difficulté jusqu'ici à se procurer la main-d'œuvre ; il a payé pour un bon ouvrier jusqu'à £48 par année avec la pension. Les frais d'exploitation, par acre, se répartissent comme suit:—Le premier labour du sol coûte 12s. et le second, en automne, 8s., il peut les faire à l'entreprise pour ces prix ; semer, herser, récolter, battre, 20s., ce qui ajouté aux frais des premiers travaux, soit 20s. par acre, forme en tout £3 par acre, de sorte que, ainsi qu'on peut le voir en prenant la peine de calculer la valeur de la première récolte obtenue sur la terre d'après les indications précédentes pour la partie mise en culture, le propriétaire a été pleinement payé de ses déboursés, capital et intérêts, pendant la première année. M. Gerrie, qui est le type de l'Ecossais intelligent, habile, industrieux, me dit qu'il avait toujours quelque partie de ses immenses propriétés dont il pourrait se défaire, qu'au commencement de l'été il avait vendu 240 acres, non loin de sa propre ferme, pour £1 l'acre, et que l'on pouvait trouver de bonnes terres pour ce prix assez près de Winnipeg, tandis qu'on trouvait des terres basses et marécageuses, quoique susceptibles de drainage, pour 8s. l'acre. En retournant à la ville, nous traversâmes un canton très-marécageux, où l'on récolte du foin en grande quantité pendant la saison sèche.

Avant de partir de Winnipeg, le maire (M. Logan) et M. Ross nous firent encore faire une agréable promenade aux sources sur la crête de Gravois, à la montagne des Oiseaux, environ 11 milles de la ville. Nous eûmes, du sommet du côteau, une vue magnifique du pays environnant, que des feux de prairie ravagaient en ce moment dans différentes parties. L'air était si limpide que nous pouvions apercevoir distinctement une partie de Winnipeg dans le lointain.

En longeant la Rivière-Rouge pour nous rendre aux sources, nous trouvâmes l'établissement bien connu de Kildonan, un des plus anciens de la province, dont la fondation remonte à 1812, et où une colonie d'Ecossais amenés par le comte de Selkirk vint se fixer. Le sol, dans cette région, le long de la Rivière-Rouge, est une argile marneuse, très-épaisse et très-fertile. Nous visitâmes rapidement la ferme de M. M'Beth, et nous traversâmes un champ que le propriétaire nous dit avoir été semé sans interruption depuis 24 ans, à l'exception de trois années où la province avait été visitée par les sauterelles et pendant lesquelles on laissa reposer la terre. La récolte de l'année, naturellement, était faite depuis longtemps à l'époque de mon passage, mais on pouvait voir par la force et les dimensions des chaumes qu'elle avait été bonne ; et on me dit que la moyenne avait été d'au moins 28 ou 30 boisseaux de blé par acre. Ce champ n'avait jamais reçu d'engrais. Le propriétaire ne considérait pas qu'il dût avoir besoin de stimulant, bien qu'il se proposât d'y mettre un peu d'engrais prochainement pour faire un essai. Je vis près de là de gros monceaux de fumier, dont quelques-uns, me dit-on, étaient accumulés depuis 50 ans. Souvent, pour se débarrasser du fumier, les cultivateurs le transportent pendant l'hiver sur la glace de la Rivière-Rouge, pour qu'il soit enlevé par les eaux du printemps. Avant de partir, je pris sur la ferme de M. M'Beth un petit morceau de la terre qui avait été si longtemps en culture. J'ai emporté cet échantillon avec moi jusqu'en Angleterre, et si quelqu'une des personnes présentes désire le voir, je serai heureux, aussitôt que j'aurai fini ma conférence, de le lui montrer, ainsi que quelques autres échantillons de grain, etc., que j'ai aussi apportés de l'extrême-ouest. Je dois les échantillons de grains à M. Harrisson, qui exploite présentement une vaste ferme à une distance relativement rapprochée de Winnipeg. Comme sa santé est mauvaise, il se propose de vendre sa ferme, sur laquelle il m'a donné des renseignements détaillés.

En revenant de la province du Manitoba à celle d'Ontario nous avons été grandement redevables aux gérants des différents chemins de fer américains par où nous passâmes pour leur politesse et l'obligeance avec laquelle ils nous ont traités, nous donnant même des passes gratuites sur leurs lignes. Elles sont celles du "Michigan Central," du "Chicago, Milwaukee et Saint Paul," du "Saint Paul, Minnéapolis et

Minnésota." Ces lignes sont très-bien administrées,—du moins pour ce qui concerne l'état des chemins et des voitures ;—elles traversent un pays très-pittoresque par endroits.

En rentrant dans la province d'Ontario, nous visitâmes d'abord la ville de Stratford, dans le voisinage immédiat de laquelle se trouvent plusieurs grandes fromageries. J'avais l'avantage d'être muni d'une lettre d'introduction pour M. Ballantyne. M. P. P., résident de Stratford, qui me reçut de la manière la plus affable. M. Ballantyne, homme d'affaires d'une haute intelligence et d'une grande énergie, est un enthousiaste de l'industrie du fromage, et il a fait plus que qui que ce soit peut-être en Canada pour perfectionner l'organisation des fromageries et le mode de fabrication. Il possède lui-même deux ou trois fromageries et il achète beaucoup de fromage dans la province. Nous pûmes visiter la fromagerie de Black-Creek, située dans un pays charmant, bien arrosé, couvert de gras pâturages, et parfaitement choisi pour l'industrie des laitages, à environ huit milles de Stratford. Cette fromagerie, qui reçoit le lait de près de mille vaches, est une des premières qui aient été établies au Canada. Elle date de 1864, et appartient à M. Ballantyne, bien qu'elle soit administrée d'après le système des associés coopérateurs, le propriétaire se faisant payer par les cultivateurs tant par gallon pour préparer le lait et faire le fromage. M. Ballantyne m'expliqua en détail tous les procédés de la fabrication, qu'il connait à fond. La saison commence le 1er mai, en Canada, et finit le 1er novembre ; la période la plus active est vers le mois de juin, où les vaches donnent le plus de lait. 26,000 lbs. de lait avaient été envoyées à la fromagerie pendant le mois de juin précédent, et la production du fromage avait été de 2,600 à 2,700 lbs. M. Ballantyne me dit qu'il avait trouvé très-difficile de faire de bon fromage pendant les premiers mois de l'année, entre la fin de l'hivernement et le commencement des pâturages ; les mêmes difficultés se rencontraient aussi, m'a-t-il dit, pendant une certaine partie des mois de juillet et août, à l'époque des grandes chaleurs. Il est parvenu, cependant, à surmonter en grande partie ces obstacles, et à faire un excellent fromage pendant la saison chaude, en dépit de l'eau qui est alors mauvaise, et des défauts du lait qui est quelquefois teint avant de sortir du pis de la vache. Et j'ai goûté, en effet, plusieurs pièces de fromage préparées dans cette manu-

facture avec du lait impur ou teint et qui ne paraissaient avoir aucun défaut ni à l'odorat ni au goût. Pour obtenir ce résultat, on enlève le petit lait le plus vite que possible, au risque même de perdre du caillot, on maintient celui-ci à une bonne température, on le laisse exposé à l'air plus longtemps que de coutume, et l'on emploie moins de sel que pour le lait parfaitement sain. M. Ballantyne se propose de donner un exposé complet de sa méthode, à la convention qui doit se tenir à Chicago en février prochain, et comme il s'est engagé à m'envoyer des exemplaires de sa conférence pour en distribuer parmi ceux de mes amis et voisins qui sont intéressés dans cette grande industrie, je n'entrerai pas dans plus de détails sur son administration, et je me bornerai seulement à ajouter encore que j'ai été quelque peu émerveillé de trouver, dans ce vaste établissement de Black-Creek, si bien aéré et si bien organisé, tous les fromages invariablement de première qualité, et égaux, sinon supérieurs aux meilleurs produits des Rhins de Galloway. Ils étaient le plus souvent incolores, pesaient en moyenne environ 60 lbs., et étaient tous de même forme et de même qualité. Le fromage était vendu jusqu'aux rangs du 1er d'août, lors de ma visite. On l'avait expédié au marché de Londres (Angleterre), où les produits de Black-Creek obtiennent toujours les plus hauts prix. En réponse à quelques questions que je lui fis, M. Ballantyne m'assura que les perspectives du commerce de fromage pour l'avenir étaient encore plus brillantes qu'elles n'avaient été pendant les deux années précédentes, que les hauts prix se maintiendraient infailliblement pendant le reste de la saison et plus tard même, un grand nombre de fromageries des Etats-Unis et du Canada, qui avaient subi de fortes pertes par suite des bas prix des deux dernières années, ayant été fermées. Un grand nombre des vaches qui alimentaient ces fromageries avaient en conséquence été engraissées et vendues, et beaucoup de cultivateurs s'occupaient maintenant d'élever et d'engraisser des bestiaux pour le marché anglais, ce qui dans son opinion devait causer en Amérique une diminution dans la production du fromage, pour l'année prochaine, de 25 pour cent.

Nous visitâmes ensuite une autre grande fromagerie à Strathaven, et nous pûmes la voir en détail. Celle-ci appartient à une compagnie à fonds social, elle avait été établie l'été dernier même et était pourvue

par conséquent de toutes les améliorations les plus récentes. Elle est située comme l'autre dans un pays de pâturages, et à portée d'une station de chemin de fer. Il y avait au moment de notre visite un assortiment de près de 1,000 meules de fromage, toutes vendues d'avance à 12½ cents ou pas moins de 6d. la livre. Ce prix, en tenant compte des frais de transport en Angleterre, des commissions, etc., était alors désavantageux pour l'acheteur, qui ne pouvait revendre à moins de 65s. ou 66s. le quintal pour réaliser quelque bénéfice. Cette manufacture était conduite exactement d'après la même méthode que celle que nous avions vue à Black-Creek.

De Stratford, nous allâmes à Toronto (M. Logan, délégué du Berwickshire, voyageait avec moi depuis Chicago,) où nous fûmes rejoints par MM. Maxwell, Biggar, et Peat. Je puis dire en passant que Toronto est une belle ville, qui grandit rapidement, et qui compte déjà près de 80,000 habitants. Nous y passâmes une couple de jours, pendant lesquels nous fûmes les hôtes de plusieurs des principaux citoyens; nous avions été présentés à ces messieurs en arrivant, et nous reçûmes d'eux des renseignements qui nous furent d'une grande utilité pendant le reste de notre tournée dans Ontario.

A Toronto, notre petite troupe de délégués se divisa encore, MM. Logan et Peat prenant chacun de leur côté, et M. Biggar, M. Maxwell et moi continuant ensemble. J'eus ainsi la bonne fortune de pouvoir jouir de la société de ces deux messieurs, dont je pus apprécier les qualités aimables et utiles pendant le reste de mon voyage en Canada.

En laissant Toronto, nous prîmes le chemin de fer pour Guelph, où nous fûmes reçus par le capitaine McCrae, originaire de l'intendance de Kirkcudbright, qui eut la bonté de se charger de nous, et qui nous conduisit lui-même dans sa voiture à un grand nombre de fermes du voisinage, pendant le temps que nous fûmes dans ce district. Nous visitâmes, entre autres, la ferme modèle, à quelques milles de la ville, et les fermes de MM. McCrae, sr., Stone et Hobson.

A la ferme modèle, nous fûmes présentés aux professeurs, et nous prîmes le dîner avec eux et avec les élèves (au nombre de 81). Nous fûmes vivement frappés des nombreux avantages qu'offre cette institution si bien administrée aux jeunes agriculteurs qui vont y étudier et suivre les cours doctrinaires et pratiques. Cet établissement est de sti-

né à faire beaucoup de bien et à devenir en grande faveur parmi les cultivateurs canadiens, pour l'avantage desquels il a été établi. Le prix de la pension et du logement est très-modéré, chaque étudiant ne payant en moyenne que £10 ou £12 par année. Des cours sont donnés tous les jours par des professeurs compétents, et à la suite de ces cours les élèves assistent sur les lieux aux opérations de la ferme. L'habitation, qui est vaste et confortable, ainsi que les bureaux, est construite sur une élévation au centre de la ferme, qui embrasse 550 acres de terre de toutes qualités, depuis la plus riche jusqu'à la plus pauvre. La plus grande partie, cependant, se compose d'une marne argileuse, reposant sur un fond de sable et de gravier. La ferme est bien arrosée et clôturée. M. Brown, l'habile directeur, nous fit conduire en voiture dans toutes les parties, et nous vîmes partout les signes évidents d'une administration diligente et expérimentée. La récolte de grains de l'année avait été excellente, et les navets que l'on était à emmagasiner au moment de notre visite, étaient de première qualité, et avaient produit une moyenne d'environ 22 tonnes par acre anglais. On nous montra plusieurs troupeaux de moutons, Cotsworlds, Oxford, Donns, et Leicesters, parmi lesquels nous trouvâmes d'excellents spécimens des diverses races. Les bêtes à cornes étaient aussi particulièrement belles, et il y avait parmi les taureaux plusieurs animaux de grande race.

Nous visitâmes ensuite la ferme de M. Hobson. Ce monsieur, comme la plupart des agriculteurs canadiens, a le plaisir de cultiver sa propre terre, qui comprend 300 acres, dont 240 en culture et le reste en bois, et qui augmente de valeur constamment. M. Hobson, qui est un excellent juge du bétail de toutes sortes, nous fit voir son troupeau de courtes cornes, qui contient de très beaux animaux, et dont tous les membres sont de bonne race. Il nous dit que les frais d'exploitation de sa ferme se montaient en tout à deux piastres par acre chaque année.

Nous vîmes aussi de bonnes bêtes à courtes cornes à la ferme de M. F. W. Stone, que nous ne pûmes rencontrer, à notre grand regret. M. Stone, nous a-t-on dit, a rendu de grands services à son district par l'amélioration de ses races de bêtes à cornes. Chez M. McCrae, qui ferait un excellent type de l'éleveur de Galloways, nous vîmes le troupeau de bestiaux Galloway probablement le plus considérable du

Canada ; et ce troupeau joignait la qualité à la quantité. M. McCrae possède une bonne terre, dont l'administration est parfaite.

En somme, nous avons été charmés de ce que nous vîmes, en fait d'exploitation agricole, dans le district et le voisinage de Guelph. Le sol est en général une forte marne argileuse ; la terre est bien cultivée ; les fermes sont conduites avec beaucoup d'ordre et de talent ; les constructions sont bonnes, et toute la classe agricole dans cette région parait à l'aise et prospère.

Nous dûmes à l'obligeance du capitaine McCrae de pouvoir, au moment de partir de Guelph, visiter deux fermes qui étaient en vente à ce moment. Elles étaient à moins de huit milles de Guelph, et de trois milles et demi de la station du chemin de fer. Je ferai remarquer ici que nous avons vu ou entendu parler, durant notre séjour au Canada, de beaucoup de fermes qui étaient en vente ; mais comme il est impossible de les mentionner toutes dans ce rapport, je me suis borné à décrire les premières vues, parce-que j'ai cru que cela pouvait intéresser une assemblée. Cependant je me ferai un plaisir de donner tous les renseignements que je puis posséder à quiconque pense à émigrer au Canada et désire plus de détails sur les fermes à vendre.

Mais, pour revenir à mon sujet, Mannerbank, la première ferme que je visitai et dont j'ai déjà indiqué le site, contenait 255 acres, dont 200 avait été mis en culture et dont le reste était en bois. Le sol était une marne argileuse très épaisse, reposant sur la crète d'un côteau de gravier qui traverse la terre. Les champs étaient beaux, bien enclos et bien arrosés. L'habitation était une solide maison en pierre, contenant quatorze chambres, et les bâtiments de ferme, en bois, étaient en bon état. Cette terre est louée présentement à un fermier entreprenant, dont le bail, de £120, expire l'année prochaine. On en demande 14,000 piastres, ou environ £3,200, c'est-à-dire £12 10s. de l'acre.

La ferme voisine, appartenant au même propriétaire, est aussi en vente ; elle contient 250 acres, dont 150 en culture, 85 en pré, et 15 en bois. Le sol est de même nature que sur l'autre, et également bien arrosé ; la maison, cependant, n'est pas aussi belle, mais les bâtiments de ferme, auxquels sont attachées de bonnes étables à porcs et à moutons, sont meilleurs. Cette ferme est aussi offerte en vente pour

14,000 piastres. Elle est également louée présentement à un fermier. Toutes les deux sont bien administrées et aisées à cultiver. Les taxes à payer se montent présentement, pour chacune, à £2 10s. par année, et sont principalement pour des fins municipales ou d'éducation. Les fermiers ont, en sus, comme partout ailleurs dans Ontario, à fournir chaque année pour un certain nombre de journées, un ouvrier et une paire de chevaux, ou l'équivalent en argent, pour l'entretien des chemins.

Nous vîmes encore, à une très-faible distance de Guelph, une autre ferme en vente. Elle était en culture, bien organisée et bien tenue; le prix demandé était un peu plus élevé que pour les deux autres, à cause de sa proximité de la ville et de la station du chemin de fer. Nous jugeâmes que ces terres vaudraient, ici, au moins 30s. l'acre.

Comme notre temps était limité, nous ne pûmes visiter le nord du pays, de Guelph au lac Huron—une distance de 90 milles,—mais on nous dit que la terre y était égale sinon supérieure à celle que nous avions vue, et que toute cette région était excellente au point de vue agricole.

De Guelph nous nous rendîmes à Galt, où nous visitâmes une grande ferme de 550 acres, appartenant à un de mes homonymes. Nous ne pûmes voir M. Cowan, qui était absent, mais ses fils nous reçurent avec beaucoup d'obligeance et nous firent voir ses grands troupeaux de bêtes à courtes-cornes, qui étaient de belle race, ainsi que ses moutons Leicester. A Galt, je fis une visite à M. John Adair, qui a des parents dans ce district, et qui est propriétaire d'une grande ferme de 130 acres, à une couple de milles de la ville. Il eut la bonté de me fournir des renseignements sur son exploitation et sur le rapport de sa récolte de l'année. Voici ces informations : la première année, il sème des pommes de terre et des navets, et la troisième de l'orge ou de l'avoine, bien que celle-ci soit, m'a-t-il dit, peu cultivée dans le district. La récolte, cette année, a été en moyenne comme suit : blé, 20 boisseaux de 61 lbs. ; orge, 30 boisseaux de 48 lbs. ; et avoine environ 40 boisseaux par acre. Le sol, dans le voisinage immédiat de Galt, est clair, sablonneux, et graveleux, bien inférieur, suivant moi, à celui des environs de Guelph ; cependant, on me donna à entendre qu'il était bien meilleur à quelque distance en arrière. M. Adair me dit aussi qu'on

trouvait des terres à louer en quantité à $2\frac{1}{2}$ ou 3 piastres, ou 10s. ou 12s. l'acre et à acheter à environ 60 piastres, ou £12 l'acre.

De Galt, nous allâmes à Brantford, et nous fîmes tout de suite le trajet, quatre milles, en voiture pour nous rendre à la célèbre ferme de Bow-Park, où nous reçûmes l'accueil le plus cordial de MM. Clay et Hope, les gérants, pour lesquels nous avions des lettres d'introduction de l'honorable George Brown, qui est bien connu, non-seulement dans la Grande-Bretagne, mais aussi aux Etats-Unis, pour les services qu'il a rendus au Canada en formant un troupeau de bêtes à courtes-cornes et pur sang qui est devenu fameux. M. Hope, à qui j'avais été présenté quelques années auparavant, ici même, par mon ami, M. McWilliam, de Craighmore, a un grand mérite dans l'administration de la ferme, et surtout du département du bétail, et il considère comme un des meilleurs juges de bêtes à courtes-cornes, et de nos propres bêtes favorites, les Clydesdale, qui soient en Amérique. M. Clay, jr., bien connu dans toute l'Ecosse, est aussi un connaisseur passionné de ces deux classes de bétail. Ces deux messieurs nous accompagnèrent dans l'examen que nous fîmes du bétail de Bow-Park, et se donnèrent la peine de nous expliquer les mérites de chacune des classes et des têtes remarquables de bétail qui nous étaient indiquées. Plusieurs de ces animaux (le troupeau comprenait en tout 340 têtes) avaient coûté jusqu'à 2,500 guinées. Nous eûmes aussi l'avantage de voir le fameux taureau Grand-Duc, qu'on fit sortir pour nous le montrer, ainsi qu'une ou deux vaches fameuses, bien connues dans le monde des éleveurs de bêtes à conrtes-cornes ; leur progéniture, qui est distribuée sur tout le continent américain, ne pourra manquer d'améliorer promptement les races locales. Bow-Park, magnifiquement situé sur une presqu'île formée par la Grande-Rivière, comprend près de 1,000 acres, la plus grande partie d'une terre en marne argileuse plus ou moins mélangée de sable. On n'y observe aucun système particulier de rotation pour la culture. Environ 50 acres son semés en *mangou* et en navets chaque année, 200 en blé-d'inde que l'on récolte vert pour les animaux, 150 acres en riz, outre des étendues considérables en blé et en orge. Environ 30 hommes sont employés constamment. Le département du bétail nous a paru parfaitement bien conduit, et le département extérieur nous a semblé aussi administré avec soin et économie.

Nous nous rendîmes en voiture de Bow-Park à Paris, en passant par Brantford. Sur la route, nous visitâmes la grande ferme de l'honorable M. Christie, qui contient environ 540 acres de très-belle terre. Le sol est une marne claire et sablonneuse, qui pourrait produire d'abondantes récoltes de toute sorte, avec une bonne administration et de l'engrais. La ferme est bien arrosée, les champs sont tous traversés par la voie publique, qui coupe la terre par le milieu, et sont très-longs, mesurant jusqu'à 60 acres. Sur l'un des plus grands, il y avait la plus belle herbe que nous ayions vue dans Ontario, et même nulle part, bien que nous ayions vu de meilleure terre en beaucoup d'endroits. Nous considérons cette ferme comme l'une des plus belles que nous ayions vues dans toute la province. Nous eûmes encore ici la malchance de ne pas trouver M. Christie chez lui, mais son fils nous fit voir la ferme avec beaucoup de complaisance. Pour nous rendre de chez M. Christie à Paris, une distance de quelques milles, nous passâmes à travers les plaines de Paris. Cette partie est très-belle et bien arrosée.

A Paris nous prîmes le train pour Woodstock, où nous fûmes reçus par M. Dunlop, un originaire d'Ayrshire. M. Dunlop nous amena à sa résidence, qui est a six milles de la ville. La terre était très-bonne sur ce parcours. M. Dunlop ne cultive qu'une faible partie de sa terre, et loue le reste à un fermier à raison de 12s. par acre. De chez M. Dunlop, nous allâmes visiter une ou deux fermes du voisinage. Ces fermes étaient bien tenues, les propriétaires très-intelligents, et paraissant heureux et prospères.

La première neige de la saison tomba pendant notre visite dans les environs de Woodstock, et bien qu'elle ne fut aucunement abondante, elle suffit cependant pour nous empêcher de mettre à exécution notre projet de visiter les autres parties de la province que nous aurions désiré voir. Dans l'espace de quelques jours, cependant, je visitai le grand district fruitier de Grimsby et Sainte Catherine. Cette dernière localité avoisine les chûtes de Niagara, que je n'ai pas besoin de vous dire que je visitai aussi, et dont le spectacle, n'eussé-je vu rien autre chose dans mon voyage en Amérique, m'eût amplement rémunéré de mes fatigues.

A Grimsby j'eus le plaisir de retrouver deux vieux amis dans la personne de MM. Hewetson, que beaucoup de personnes de ce comté

connaissent très-bien et qui sont les propres frères du fermier actuel de Batterson, près de Weston-Stewart. Ces messieurs, avec qui je passai deux jours des plus agréablement, sont depuis longtemps résidents du Canada. Ils ont très-bien réussi dans leur nouvelle patrie, et bien qu'ils aient gardé un tendre souvenir du pays de leur enfance, ils aiment mieux vivre où ils sont que de revenir. Et je pourrais dire ici que j'ai reconnu la même disposition chez toutes les classes, ce qui parle assez éloquemment en faveur de l'attraction que le Canada exerce sur ses habitants.

Le pays, autour de Grimsby, est très-beau. C'est une sorte de côteau a pente douce qui est bordé d'un côté par des collines élevées, convertes de bois, et de l'autre par le lac Ontario où il vient finir. Presque toute cette région est consacrée à la culture des pêches, des pommes, du raisin, et toute sorte d'autres fruits. Elle est abritée contre les vents froids, et le sol, une marne sablonneuse d'une couleur rouge assez commune dans cette partie du pays, a de deux à trois pieds; au-dessous on trouve une couche de sable reposant elle-même sur de la pierre à sablon, qui est rouge. Ce sol, ainsi que le climat, font des environs de Grimsby un district des mieux adaptés à la culture des fruits, qui s'y répand chaque année davantage, et qui est très-avantageuse. J'intéresserais peut-être médiocrement la majorité de l'assistance en faisant la description d'un ou deux des grands vergers que j'ai vus; néanmoins, comme la culture des fruits est devenue une industrie très-répandue dans la Confédération, il n'est que juste que j'en fasse mention, quelque brièvement que ce soit, dans mon rapport.

M. Hewetson me conduisit d'abord à la résidence de M. Wolverton, qui est propriétaire d'un grand verger de 18 acres, à une couple de milles de Grimsby. Le pays que nous traversâmes pour nous y rendre était trés-beau. M. Wolverton a environ 5 acres plantés de pommiers, qui sont au nombre de 70 par acre, et 5 acres de pêchers, au nombre de 140 à 150 par acre. Ces derniers avaient près de dix ans, et venaient de produire, comme récolte de l'année, 1,500 boisseaux de leurs fruits savoureux, qui se vendaient deux piastres, ou plus de 8s. le boisseau, ce qui constituait pour le propriétaire un magnifique revenu de £120 par acre. M. Hewetson a aussi un verger de pêchers tout jeunes, mais très-beaux et qui commenceront à rapporter l'an prochain.

Nous visitâmes ensuite M. Kitchem, dont le verger mesure 60 acres. Nous sûmes de ce monsieur qu'il contenait 3,000 pommiers, 500 pêchers, poiriers et pruniers, et 1,000 plants de vignes. Il a vendu l'an dernier 2,000 barils de pommes à 2 piastres le baril, et la moyenne de son revenu annuel, en fruits et en vins, se monte à 8,000 piastres, ou entre £1,600 et £1,700. Nous vîmes aussi la ferme de M. Pettit, qui comprend 150 acres d'excellente terre. M. Pettit consacre aussi une partie de sa terre à la culture des fruits, mais la plus grande partie est en pré ou bien semée de graine.

J'ai vu ici un troupeau de Durham de bonne race (de la progéniture de Prince). Quelques-uns des animaux, particulièrement ceux d'un an, promettaient beaucoup, et M. Pettit avait refusé un beau prix pour un jeune taureau de forme élégante et de bonne couleur. M. Pettit sème beaucoup de blé-d'inde, et sa dernière récolte avait été abondante. Il me dit que la moyenne du rapport du blé-d'inde dans cette région était de 40 boisseaux de 60 lbs., et valait 60 cents ou 2s. 6d. le boisseau. Comme je n'ai pas encore parlé de cette espèce de céréales, je dirai ici que le blé-d'inde est généralement semé par rangs à trois pieds l'un de l'autre, avec un quart de boisseau de grain de semence par acre, entre le milieu de mai et le 10 juin. Lorsqu'on veut le couper vert, on ne le sème pas avant le 1er juillet, et il rapporte alors jusqu'à cinq tonnes d'excellent grain pour les animaux. En hiver, on le moud, et on le mêle avec du son et de la farine d'avoine ou autre farine du même genre.

Ainsi que je l'ai déjà dit, il nous fut impossible de visiter aucun des autres districts importants d'Ontario, et je dois à mon ami M. James Hewetson les renseignements suivants sur les comtés de Huron et de Bruce, dans la partie nord-ouest de la province. Comme M. Hewetson a passé plusieurs années dans cette partie, où il a cultivé sur une grande échelle pendant quelque temps, on peut se fier à ses données.

Dans le comté de Bruce, le sol est une marne argileuse sur un fond d'argile et de gravier. La couche supérieure a en moyenne deux pieds d'épaisseur. La terre exige peu de drainage, le sol est onduleux et bien disposé. M. Hewetson considère ce district comme un des meilleurs du Canada pour le blé, et la terre est bien disposée pour les récoltes au vert.

On avait fait cette année de bonnes récoltes en blé, avoine et pois. Le rapport du blé d'automne avait été en moyenne de 30 boisseaux par acre dans le district. On élève beaucoup de bêtes à cornes et de moutons; ces derniers surtout réussissent remarquablement bien, et rapportent très bien lorsqu'on y fait attention. Le comté date de 25 ans et est en général bien établi. Il a plusieurs ports importants sur le lac Huron, et le chemin de fer Grand-Occidental le traverse par le milieu. L'étendue moyenne des terres est de 1000 acres. Elles se vendent de £7 à £10 l'acre. On peut acheter de bonnes terres marneuses comme celle de Baldoon pour £6 l'acre sans les maisons cependant. Le comté de Huron ressemble assez à celui de Bruce, et les terres y sont excellentes. Le voisinage de Clinton est un magnifique district agricole, supérieur, d'après M. Hewetson, à celui de Guelph, que j'avais vu, avec un climat meilleur. On y trouve de bons ouvriers de ferme pour £30 ou £32 par année avec la nourriture, et les taxes se montent à £5 ou £6 par 100 acres. Quant au coût des bêtes à cornes, chevaux, etc., on pouvait les acheter aux prix suivants : les vaches, £6 à £10 ; les bêtes à cornes de deux ans, de £5 à £7 ; les moutons, de 15s. à £2 ; et les chevaux, de £16 à £40, la somme variant, naturellement, avec la qualité.

Quant aux profits que donne l'industrie agricole dans Ontario, les chiffres varient beaucoup, allant de cinq à dix pour cent sur le capital investi. Mon opinion est qu'il est facile de réaliser cette dernière somme pour qui serait bien au fait de son métier de cultivateur et bon connaisseur de bestiaux.

Notre tournée dans Ontario étant terminée, nous décidâmes, mes amis et moi, de passer quelques jours aux Etats-Unis.

A Boston, nous vîmes un beau lot de bestiaux qu'on se préparait à expédier à Liverpool. Nous examinâmes leur installation à bord du steamer, et naturellement nous ne la trouvâmes pas excellente. On nous a dit que les animaux étaient généralement malades pendant le premier et second jour de la traversée, mais qu'ils se trouvaient bien dès qu'il faisait beau, et qu'ils profitaient même en mer dans quelques cas.

De Boston, nous allâmes à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, où nous passâmes une couple de jours, dans la ville ou les environs. Nous

regrettâmes beaucoup d'avoir si peu de temps à passer dans les provinces maritimes. Durant notre court séjour, nous ne pûmes visiter que très-peu de localités.

A Saint-Jean, nous fûmes présentés à M. Livingstone, l'agent du gouvernement canadien, qui nous accueillit avec beaucoup de bienveillance et nous donna une foule d'informations précieuses. Les environs de la ville nous ont paru bien cultivés. Le sol est marneux avec un mélange de sable granitique. A 100 milles environ de Saint-Jean, en arrière de Frédéricton, vers Woodstock, les terres sont excellentes ; des chemins de fer traversent le district, et la rivière Saint Jean, qui le parcourt, est navigable sur une grande étendue pour des vapeurs plats d'un fort tonnage. On peut acheter ici des terres déboisées pour £8 à £12, tandis que des terres de même qualité, mais non défrichées, se vendent 6s. à 10s. l'acre. A Sackville, autre section que nous visitâmes, et qui confine à la Nouvelle-Ecosse, nous vîmes des terres très-fertiles. Sur le marais de Sackville, qui a 10 milles de long sur 4 de large, le sol est une bonne marne, sur fond d'argile bleue. On fait chaque année d'abondantes récoltes de foin sur ce marais ou près, et nous vîmes lors de notre visite des milliers et des milliers de meules,—dont beaucoup contenaient jusqu'à 80 bottes—encore sur le champ, bien qu'une quantité considérable fut déjà à l'abri dans des granges en bois. En examinant le foin, nous nous aperçumes qu'il était grossier et dur lorsqu'il provenait des près naturels. Le foin semé était beaucoup plus fin et de meilleur qualité.

Ici, nous dûmes beaucoup à M. Wood, à M. Black, M. P., et autres citoyens influents de la ville, pour leur bienveillance et leur courtoisie. A la ferme de M. Wood, que nous inspectâmes, nous vîmes un troupeau de 60 bêtes à cornes, dont quelques-unes étaient d'assez bonne race. Un groupe de 22 de ces animaux, attachés à part, allaient être envoyés au marché anglais, et quelques autres avaient déjà été vendus et expédiés le jour même. M. Wood en avait obtenu 4½ cents, soit 2½d. par lb., vivants. Deux de ceux-ci, au-dessous de trois ans, pesaient 2,970 lbs., et auraient valu par conséquent £12 15s. chacun ici, ce qui avec le prix du transport, qui est de £6 par tête, fait environ £14 pour chaque à Liverpool. La terre de M. Wood partie élevée et partie marécageuse, est très-bien disposée pour l'élevage des bestiaux.

Il récolte du foin dans les endroits marécageux, à une moyenne de trois tonnes à trois tonnes et demie par acre, et les endroits élevés produisent des grains excellents. Les navets, cependant, ne paraissent pas avoir rapporté beaucoup cette année. Le prix des terres, dans le voisinage de Sackville, est comme suit:—terres marécageuses, de £10 à £24, et terres sèches, de £6 à £8 par acre.

Pendant notre rapide passage par la province, nous traversâmes la vallée d'Annapolis, qui a une longueur considérable et est large de plusieurs milles dans quelques parties. Il y a d'excellents marais le long de la rivière d'Annapolis. Ces marais sont abrités par de hautes collines et ils produisent un foin excellent à environ trois tonnes par acre en moyenne. Nous passâmes par le marais de Grand-Pré, dans le voisinage de Wolfeville.

Le marais de Grand-Pré n'est pas aussi considérable que celui de Sackville, mais il est très-fertile; on l'appelle le jardin de la Nouvelle-Ecosse. Ces riches terres de marais sont les meilleures des deux provinces et se vendent très-cher. Elles sont entourées d'énormes digues, et lorsque l'on croit nécessaire d'engraisser le sol, épuisé probablement par des récoltes successives, les écluses sont ouvertes ot on laisse la mer inonder les près, où elle laisse un dépôt d'alluvion d'un ou plusieurs pouces.

Nous arrêtâmes peu de temps à Halifax, où nous eûmes beaucoup à nous louer des égards que nous reçûmes de M. Rogers, inspecteur des pêcheries aux provinces maritimes, ainsi que de M. Clay, agent du gouvernement. Ces messieurs nous fournirent toutes les informations que nous désirions.

La province de la Nouvelle-Ecosse embrasse une superficie d'environ 11,000,000 d'acres, dont deux millions sont couverts d'eau, quatre sont en terre rocheuse, et le reste propre à la culture. On n'a encore ensemencé qu'une faible partie cependant. Dans le sud-ouest de la province, qui est près du *Gulf Stream*, le climat est plus humide et plus chaud que dans les autres districts, et les moutons peuvent rester dans les champs tout l'hiver. Nous vîmes d'excellentes terres dans le voisinage de Windsor; on y faisait de bonnes récoltes en blé, orge, blé-d'inde et autres grains en général. Le pays était assez boisé, et il n'y a que

peu de terres complètement déboisées. On pouvait acheter de la terre partiellement déboisée pour 30s. à 50s. l'acre.

La Nouvelle-Ecosse est très-riche en fer et en charbon, et plusieurs de ses mines sont présentement exploitées avec profit. Cette province possède le grand avantage d'avoir des ports de mer qui restent ouverts pendant tout l'hiver, et se trouve ainsi, comme sa voisine du Nouveau-Brunswick, dans une meilleure position que les provinces du nord du Canada pour cultiver avec succès l'industrie de l'élevage des bestiaux, qu'elle peut expédier plus aisément en Angleterre. L'hiver ressemble à celui des autres provinces, mais la végétation est très-rapide dès que le printemps arrive. On commence à labourer en avril. Les semailles se font généralement en mai, et la moisson en août. Dans quelques districts on s'est mis à cultiver les fruits en grand pour l'exportation, et les pommes en particulier ont une saveur excellente.

La pêche est actuellement l'industrie la plus importante des provinces maritimes, et il continuera probablement d'en être ainsi jusqu'à ce que les ressources de l'intérieur se soient mieux développées. On nous a dit que le poisson rapportait à la Nouvelle-Ecosse seule pas moins de 6,000,000 de piastres par année.

En laissant les provinces maritimes, nous allâmes directement aux cantons de l'Est de Québec. C'est un trajet de 700 milles par le chemin de fer, de Halifax. En arrivant à Compton, nous nous mîmes en route immédiatement pour Hillhurst, résidence de l'honorable M. Cochrane, bien connu pour ses succès dans l'élevage des bêtes à courtes-cornes, etc. Nous fûmes des mieux reçus par M. Cochrane, qui nous fit voir son riche troupeau composé exclusivement d'animaux de race supérieure, dont queques-uns d'une grande valeur sont bien connues des experts. Je vis aussi un bon nombre de bestiaux qui devaient être expédiés en Angleterre. Ceux-ci étaient nourris abondamment au foin et aux racines récoltées, mêlées à du grain moulu et promettaient d'être en excellent état au printemps ou ils sont ordinairement vendus. L'an dernier, M. Cochrane a vendu son bétail engraissé (96 têtes) à un commerçant anglais $5\frac{1}{2}$ cents ou environ $2\frac{3}{4}$ d. la livre. Ces animaux étaient restés sur la ferme pendant 11 mois et avaient coûté 50 piastres, soit environ £1 par mois. Nous vîmes aussi ses brebis, ses jeunes porcs et ses béliers. C'était pour la plupart des Cotswolds de bonne qualité.

A l'époque de notre visite, le 20 novembre, les brebis étaient encore dans le pâturage, mais on était au moment de les rentrer à l'étable. M. Cochrane m'a dit qu'il vendait ses béliers jusqu'à $25 ou £5 par tête. Nous ne jugeâmes pas aussi avantageusement ses chevaux de trait, mais ses chevaux de selle étaient excellents, et une de ses juments était supérieure à tout ce que nous avions vu en Canada. Les porcs, de race Berkshire, étaient aussi excellents. En réalité tout l'établissement, le service et l'organisation étaient parfaits, et la ferme ne le cédait pas aux meilleures d'ici. Elle comprenait 1,000 acres, était bien clôturée et bien proportionnée. L'eau est abondante et le sol propre à la culture des grains, blancs ou verts, et les navets ont rapporté en moyenne cette année 23 tonnes par acre.

Après avoir pris congé de M. Cochrane, nous allâmes à Sherbrooke, ville nouvelle, de 13,000 à 15,000 habitants, magnifiquement située sur la rivière Saint François. Nous eûmes la chance de rencontrer M. Lindsay, fermier considérable de ce district, qu'il nous fit visiter en voiture jusqu'à une certaine distance, et qui nous donna tous les renseignements que nous pouvions désirer. Nous vîmes aussi M. Pope, fils de l'honorable M. Pope, ministre de l'agriculture. M. Pope jr., cultive près de Sherbrooke, et il élève des bestiaux en bon nombre. Il nous dit qu'il mettait souvent ses animaux en hivernement chez ses voisins, payant environ 5 piastres ou £1 par tête. Ils sont nourris exclusivement au foin, qui se vendait alors 6 piastres ou 25s. par tonne. M. Lindsay fait aussi un commerce considérable de foin et de bestiaux. Le printemps dernier il a vendu ses moutons 4 cents ou 2d. la livre vivants, pour l'exportation en Angleterre. Je suis redevable à M. Lindsay des renseignements suivants sur les Cantons de l'Est.

Les terres varient en étendue de 100 à 500 ou 600 acres, et on peut en acheter à présent pour £3 à £5 l'acre. On peut avoir, pour ce dernier prix, les meilleures terres cultivées, avec d'excellents bâtiments; pour les terres sauvages ou boisées, on paie de 2s. 6. à 12s. 6d. l'acre, selon la position. La moyenne du rapport des récoltes pour l'année avait été comme suit :—blé, 24 boisseaux ; orge, 45 boisseaux ; avoine, 50 boisseaux ; pois, 26 boisseaux ; pommes de terre, 272 boisseaux, et 800 à 1,000 boisseaux de navets. Le blé se vendait au-dessus de 5s. ; l'orge, 2s. 8d. à 48 lbs. par boisseau, et l'avoine 32 lbs. 18d. Les va-

ches à lait étaient évaluées de £4 à £6 ; des bouvillons excellents pour l'exportation de 2d. à 2¼d. la livre, vivants ; les moutons vivants, 2d. par lb., et les agneaux de 3 à 5 mois, 9s. à 12s. 6d. par tête ; le beurre de 11d. à 1s., et le fromage, 6d. la lb. ; le porc, de 3¼ à 3½d. ; les dindons, 5d., et les volailles 4d. la lb.

Ici, messieurs, se termine mon rapport. Il me reste maintenant à vous résumer en peu de mots l'opinion que je me suis faite de cette grande confédération canadienne comme champ ouvert à l'énergie et à l'esprit d'entreprise des agriculteurs de notre pays. En ce faisant, je dois encore vous rappeler que par suite de la brièveté de ma visite au Canada, à une saison la plus favorable probablement quant à la température, quelques-uns de mes tableaux pourront être trop flattés et sujets à critique. Ce que je puis vous assurer au moins, c'est qu'ils seront donnés de bonne foi, que je n'ai personnellement aucun intérêt à servir, attendu que je ne possède et ne possèderai peut être jamais un seul acre de terre dans ce pays, que durant ma visite à travers les différentes provinces personne n'a essayé de m'influencer, ni des officiers du gouvernement, ni aucun autre intéressé, et que, tout en me procurant les facilités désirables pour voir ce que je voulais voir, on me laissait entièrement libre de suivre mon propre programme. Je comprends néanmoins que je prends une grande responsabilité en exprimant mes vues non-seulement sur l'état présent, mais encore sur l'avenir du grand pays que je viens de visiter, et je me propose de me tenir sur mes gardes en parlant, de peur qu'on ne m'accuse d'être trop enthousiaste, et que quelques-unes des personnes présentes, ou de celles qui pourraient lire ce rapport, et qui se décideront ensuite à laisser le foyer confortable de leur pays natal pour tenter fortune de l'autre côté de l'Atlantique, ne trouvant pas tout ce qu'elles espéraient trouver, ne me blâment en conséquence ; car il y a sans doute beaucoup de gens qui ne réussiront pas plus là-bas qu'ici, et j'aimerais mieux qu'on considère plutôt mon rapport, les informations que je me suis efforcé de donner autant que possible sur les différents districts visités, la nature du sol, ses avantages au point de vue de la culture ou de l'élevage, les prix de la terre, les frais d'exploitation, etc., plutôt que mes propres opinions.

En procédant par ordre, viennent d'abord le Manitoba et le Nord-Ouest, où je passai les premières semaines de me visite au Canada.

Cette immense étendue de pays, qui semble n'avoir pas de limites, n'est connue du monde extérieur, je pourrais dire, que depuis la dernière décade, et il y a lieu de s'étonner que la fertilité de son sol et sa richesse comme pays à blé soient restées si longtemps ignorées lorsqu'il était en la possession de la compagnie de la baie d'Hudson depuis plus de deux cents ans. Actuellement cette vaste région, que l'on croit capable de nourrir une population de plus de 80,000,000 d'âmes, est relativement parlant, presque inhabitée: bien que cependant l'immigration des anciennes provinces de la Confédération, et celle des Etats-Unis et d'ici même, augmentent tous les ans ; et maintenant que le pays est en voie de s'ouvrir jusqu'aux montagnes Rocheuses par la construction du chemin de fer Canadien du Pacifique, qui de là se rendra jusqu'à l'océan Pacifique par la Colombie-Britannique, et aussi par d'autres voies ferrées, il ne saurait y avoir de doute que le flot de l'émigration vers l'Ouest va continuer d'augmenter graduellement chaque année, et qu'avant peu le Nord-Ouest aura une population considérable. J'ai été vivement frappé pendant ma courte visite (je n'ai pu parcourir qu'un peu plus de 500 milles dans la prairie, et il faut se rappeler que mes remarques ne s'appliquent strictement qu'à ce que j'ai vu) de la fertilité du sol, dans certaines parties, le plus riche que j'ai jamais vu, et je n'ai aucun doute qu'il continuera pendant nombre d'années à produire d'excellentes récoltes de grain sans requérir aucun engrais et à très peu de frais ; et je dirais à tous ceux qui ont la force et la santé, qui en même temps possèdent quelques moyens et des habitudes de tempérance et de travail, qu'à Manitoba ou dans le Nord-Ouest ils peuvent en très peu de temps acquérir l'aisance, et beaucoup même, en quelques années la fortune. Par exemple, le gouvernement canadien offre présentement 160 acres de terre gratis à quiconque s'engage à s'établir sur un lot, et 160 acres de plus à un prix qui ne se monte pas à la rente d'un an pour une terre médiocre en ce pays. De taxes, en même temps, il n'y en a presque pas, et quoique les églises et les écoles soient encore à construire, ce n'est qu'une question de temps, car tous les colons avec qui je me suis trouvé en rapport comprennent aussi bien que nous les avantages de l'éducation. Les divergences d'opinion en matières religieuses n'ont encore causé aucun trouble ; j'ai pu voir des épiscopaliens, des méthodistes et des presbytériens vivant ensemble dans une parfaite

harmonie. Le territoire du Nord-Ouest—je dois mentionner ce fait—se recommande d'une manière particulière aux amis de la tempérance, car la vente des liqueurs est strictement interdite dans ses vastes limites, et de fortes amendes sont imposées à ceux en la possession de qui on en trouve et qui ne sont pas munis d'un permis du gouverneur. Sans doute, le séjour de ce pays comme celui de tous les pays nouveaux, offre beaucoup de désavantages et de difficultés, et ceux qui s'y rendent doivent se préparer, si je puis m'exprimer ainsi, à souffrir pendant plusieurs années. Le climat est excessif, l'été étant très chaud et l'hiver très rigoureux : on m'a dit que le thermomètre marquait parfois jusqu'à 70 degrés de froid. La neige, cependant, n'est pas aussi abondante que dans d'autres parties de la Confédération, son épaisseur dépasse rarement dix-huit pouces ou deux pieds. Quoi qu'il en soit, des personnes qui avaient passé plusieurs années dans le Nord-Ouest m'ont assuré que la pureté de l'air aidant, avec un peu d'attention elles n'avaient jamais souffert des grands froids. En été, on m'a fait comprendre que, comme dans tous les climats brûlants, les maringouins, les mouches de sable et autres fléaux rendaient la vie insupportable pour les nouveaux colons : mais les vrais pionniers de la civilisation attachent peu d'importance à ces inconvénients. La rareté du bois dans ces vastes prairies est aussi une chose dont il faut tenir compte. C'est un désavantage dont beaucoup de colons souffriront pendant quelque temps, mais qu'on aura vaincu avant peu d'années, lorsque le pays sera mieux établi et plus cultivé, ce qui préviendra les ravages des feux de prairies, que rien n'arrête présentement, et qui sont la cause que le bois ne pousse que sur le bord des rivières et des cours d'eau. Les routes aussi, comme je l'ai déjà dit, sont encore dans un état absolument primitif, elles deviennent plus mauvaises encore dans la saison des pluies, et c'est un des ennuis dont souffre le nouveau colon. Cependant elles sont assez praticables aujourd'hui même, pour le charroyage, pendant les trois-quarts de l'année. Et aussitôt que les chemins de fer seront construits, ils détourneront des routes ordinaires la plus large part du trafic. Il est probable aussi qu'on trouvera les *tramways* utiles pour la prairie, et il est certain qu'on les demandera avant peu ; les routes actuelles même pourraient être considérablement améliorées par un em-

ploi judicieux des branchages et un bon système d'égouttement. Pour ce qui est de l'eau, je crains que ce ne soit là un des grands inconvénients pour beaucoup de colons. Je me suis informé tout particulièrement de ce qui en était à cet égard dans tous les districts que j'ai visités, mais d'après ce que j'ai vu je suis porté à croire que, bien qu'il y eût en été plus ou moins de difficulté dans certains endroits à obtenir de l'eau pure en quantité suffisante, on en avait toujours trouvé jusqu'ici en creusant des puits plus ou moins profonds. Je me suis aussi renseigné au sujet des ravages des sauterelles, mais quoiqu'il fût admis que la province avait occasionnellement souffert de ce fléau, les colons ne s'attendent pas à souffrir autant plus tard, lorsque le pays sera en état de culture.

Je vous ai maintenant fait le tableau du bien et du mal, et je me contenterai d'ajouter une seule remarque, c'est que dans mon opinion, un magnifique avenir est réservé à Manitoba et au Nord-Ouest canadien. Leurs prairies sans fin seront bientôt en culture, et lorsqu'elles seront traversées par le chemin de fer et qu'elles seront en communication directe avec ce pays par la baie d'Hudson, elles deviendront le grenier du monde et seront en état de subvenir aux principaux besoins d'une foule d'êtres humains à des prix qui seront une bénédiction pour nos milliers d'affamés, mais qui porteront un rude coup aux producteurs de grains de ce pays.

Quant à la partie de la Confédération que je visitai ensuite, la province d'Ontario, j'ai été aussi charmé de ses ressources agricoles. Le sol, dans presque tous les endroits où j'ai été, était excellent. Plusieurs districts étaient aussi bien cultivés peut être que notre propre pays, mais il n'en était pas ainsi en règle générale ; il m'a paru qu'on n'observait aucun mode régulier de rotation, et si l'on comprenait la valeur de l'engrais comme moyen d'obtenir de bonnes récoltes, on ne paraissait pas s'en prévaloir. Il m'a semblé aussi qu'on s'était trop occupé jusqu'à présent de la culture des céréales et pas assez de l'élevage du bétail. Cependant les cultivateurs semblent s'occuper davantage maintenant de cette dernière industrie, et je ne doute pas que lorsqu'on fera de l'agriculture d'une manière systématique, comme dans ce pays, les agriculteurs d'Ontario obtiendront de grands succès. J'ai donné dans mon rapport des details complets sur les prix de la terre, du bé-

tail, sur les frais d'exploitation, de sorte que je n'ai pas besoin de parler de ces sujets. Mais je puis dire à ceux qui pensent à émigrer à Ontario qu'à l'exception du climat, qui cependant, à ce que l'on m'a dit, n'est pas aussi excessif, en froid ou en chaud, que dans le Nord-Ouest, ils n'auront à rencontrer dans les districts que j'ai visités aucune des difficultés qu'ils rencontreraient au Manitoba. Bien plus, j'ai trouvé que cette province ressemblait beaucoup à notre pays, avec ses grandes villes et ses gros villages grandissants et par l'apparence générale des campagnes. Elle possède des facilités suffisantes, dans toutes ses parties, pour les communications par chemin de fer ou par eau. Les routes sont excellentes et en bon état. Le système d'éducatinn est, je pense, meilleur que le nôtre. De fait, le pays possède tous les avantages que nous possédons ici.

Et maintenant, pour ce qui est des provinces maritimes et des Cantons de l'Est, dans la province de Québec, je ne me sens pas en état de dire beaucoup. Je n'ai fait que traverser précipitamment ces parties, et la saison était trop avancée pour permettre un examen suffisant. Les provinces maritimes ont, selon moi, un grand avantage, celui de posséder des ports d'exportation qui sont ouverts toute l'année, et les parties que j'ai visitées m'ont paru très propres à la culture et à l'élevage. J'ai été charmé du peu que j'ai vu des Cantons de l'Est. Le pays ressemble beaucoup aux meilleures parties du Galloway. Le sol est onduleux, bien arrosé et boisé, de bonne qualité et excellent pour les grains supérieurs comme pour les pâturages. J'ai trouvé aussi que la terre, vu sa qualité, était moins chère que dans les provinces voisines.

A présent venons à ces anciennes provinces elles-mêmes. Lorsque la mère-patrie ira, peut-être dans quelques années, chercher au grand Nord-Ouest des grains abondants et à bon marché, elle achètera aussi de ces provinces des quantités augmentant chaque année d'excellent bœuf, de mouton, etc., à des prix modérés.

Et maintenant, pour résumer en peu de mots, à ceux qui songent à émigrer au Canada, je dirai que la Confédération offre selon moi un avantage, qui est d'être plus rapprochée de l'Angleterre qu'aucune des autres colonies. Qu'ils aillent dans n'importe laquelle des provinces, ils trouveront le peuple le plus aimable et le plus hospitalier du monde.

Les Canadiens sont, de plus, aussi loyaux à sa Très-Gracieuse Majesté la Reine que n'importe lesquels de ses sujets répandus dans ses vastes Etats. Aller au Canada, c'est aller dans un pays dont les ressources minérales et agricoles sont immenses et non encore exploitées, dont l'avenir est des plus brillants, et qui, j'en ai la confiance, sera un jour l'un des premiers pays du monde. (Applaudissements vifs et prolongés. M. Cowan avait aussi été fréquemment applaudi pendant sa longue conférence.)

Après la conclusion du rapport qui avait été écouté avec le plus vif intérêt, le président annonça que M. Cowan serait heureux de répondre à toute question qu'on pourrait lui faire.

Aucune question ne fut posée, l'auditoire étant évidemment d'avis que M. Cowan avait donné tous les renseignements que pouvaient désirer les émigrants.

M. Rankin, de Airds, en proposant un vote de remercîments à M. Cowan, pour son éloquente conférence, dit qu'il ne voulait pas remercier M. Cowan seulement pour l'excellente et intéressante adresse qu'on venait d'entendre, mais encore pour le patriotisme qu'il avait montré en se rendant au vœu des fermiers, en laissant son foyer et ses affaires à si court délai pour se rendre dans un pays aussi éloigné et y passer un temps considérable, cela sans rémunération ni salaire. (Appl.) L'habile rapport qu'on vient d'entendre prouve la sagesse du choix qui a été fait dans la personne de M. Cowan (appl. prolongés.) Ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'il y a bien peu d'hommes dans le royaume qui eussent pu recueillir toutes ces informations et les exposer au public aussi bien que M. Cowan (appl.) Il nous a présenté ses renseignements de manière à être le plus utile possible à ceux qui pensent à émigrer au Canada, et nous avons été heureux d'entendre recommander ce pays si hautement par un homme aussi compétent que M. Cowan. (Ecoutez, écoutez.) La promptitude avec laquelle M. Cowan a présenté son rapport a ajouté considérablement à l'obligation que nous lui avons. (Appl. prolongés.)

Le vote de remercîments ayant été emporté avec enthousiasme, M. Cowan l'accepte avec plaisir et dit qu'il remercie bien sincèrement l'auditoire pour son extrême bonté. Il peut les assurer que son voyage au Canada a été des plus agréables, et qu'il s'en souviendra toujours avec

bonheur. Il aurait pu donner beaucoup plus d'informations, mais il savait qu'il les aurait ennuyés, et, ainsi qu'il l'avait dit déjà, il sera heureux de leur donner plus tard tous les renseignements qu'ils pourront désirer. (Ecoutez, écoutez.)

M. White propose un vote de remercîments au président, et la séance, qui avait duré deux heures, prend fin.

M. Cowan exhiba alors quelques spécimens merveilleux de pommes de terre et de grains du Canada qui furent examinés avec un vif intérêt.

RAPPORT DE M. R. W. GORDON DÉLÉGUÉ D'ANNANDALE.

Il y eut une assemblée de fermiers à l'hôtel-de-ville d'Annan, le 9 janvier, pour entendre le rapport de M. Robert W. Gordon, de Comlongan Mains, Ruthwell, le délégué nommé par les fermiers d'Annandale pour se rendre en Canada et faire rapport sur ce pays comme champ d'émigration pour les agriculteurs. Il y avait un auditoire considérable, la salle était pleine jusqu'à encombrement, et quelques personnes ne purent trouver place. Parmi ceux qui accompagnaient M. Gordon, on remarquait M. Johnstone Douglas, de Lockerbie ; le prévot Nicholson ; le Rév. M. Gillespie, de Mouswald ; M. Marshall, de Howes ; M. W. J. P. Beattie, de Newbie ; le Rév. W. P. Johnstone, de Kirtle ; M. Brown, de Hardgrave ; M. Crawford, de Northfield ; l'ex-prévot Batty, M. C. McLean ; M. James Bell, marchand de grains de Dumfries, etc., etc.

Sur motion de M. Marshall, de Howes, le prévot Nicholson fut appelé au fauteuil présidentiel.

Le président, en présentant M. Gordon, s'exprima en ces termes : "Je suis sûr que c'est un grand plaisir pour nous tous de souhaiter la bienvenue à M. Gordon, de retour au pays après son pénible, et—je n'en doute pas—intéressant voyage. (Applaudissements.) Il m'a fait grand plaisir de constater l'existence d'un sentiment universel de satisfaction à la nouvelle de la nomination du délégué de ce district ; tout le monde a paru penser que nous avions fait un choix très judicieux. D'après ce que je sais de l'esprit d'observation et des talents de M. Gordon, je suis sûr qu'il va nous présenter un rapport très intéressant, et, je n'en doute pas, très instructif sur ce qu'il a vu et entendu depuis que nous l'avons nommé il y a trois mois. (Applaudissements.) Je ne vous ferai pas attendre plus longtemps, et je vais inviter M. Gordon à prendre la parole.

M. Gordon, qui fut chaleureusement accueilli et fréquemment applaudi pendant son discours, parla en ces termes : Je suppose que je n'ai pas besoin de vous faire d'excuses en paraissant aujourd'hui devant vous, ni de vous faire perdre votre temps en vous relatant les circonstances dans lesquelles j'ai été désigné pour visiter le Canada ; et je vais donner sur les différents districts que j'ai visités dans les trois pro-

vinces de Québec, Ontario et Manitoba, formant partie de la grande Confédération canadienne, tous les renseignements que j'ai pu obtenir. Je terminerai par un court sommaire sur chaque province comme champ ouvert aux émigrants de notre pays. Je ne me rapporte pas trop à ce que j'ai recueilli, vu le peu de temps que j'ai eu à passer dans chaque district. La saison choisi pour ce voyage a aussi nui considérablement à mes observations ; le blé et les pommes de terre étaient récoltés, et une grande partie de cette récolte expédiée avant mon arrivée.

CANTONS DE L'EST.

En débarquant sur le sol canadien, à la Pointe-Lévis, Québec, le 21 septembre, mes compagnons et moi nous procédâmes aux Cantons de l'Est aussi vite que pouvait nous le permettre le train d'émigrants, que nous avions pris. Ces Cantons forment partie de la province de Québec, dont ils occupent la partie sud-est. Ils sont bornés au nord par le fleuve Saint-Laurent, au sud et à l'ouest par les Etats-Unis et à l'est parce qu'on appelle les provinces maritimes. Ils sont compris entre le 45e et 47 degrés de latitude nord, qui traversent aussi le sud de la France. Le climat est, en conséquence, semblable en été à celui du sud de la France ; mais l'hiver est rigoureux, et on estime qu'il dure quinze jours de plus que dans Ontario. Notre visite aux Cantons de l'Est n'a duré que deux jours ; cependant nous avons pu voir cette région assez bien pendant ce court espace de temps.

Le pays est onduleux et le sol est par suite varié, allant des riches dépôts d'alluvion au sable presque pur. L'eau est excellente, abondante, et l'œil aperçoit de tous côtés de belles sources cristallines. Les bois jouaient alors un rôle important dans le paysage, par la variété de leurs teintes. Ils contiennent du cèdre, de l'érable, de l'orme, du bouleau, du frêne, de l'épinette, etc. ; toutes ces espèces d'arbres sont, nous a-t-on dit, le signe d'une terre excellente pour la culture. Le trèfle, la luzerne, les racines, l'orge et l'avoine y poussent à merveille. On peut faire une double récolte de trèfle ; les racines sont supérieures à notre moyenne, et ne requièrent pas d'engrais. La terre restera constamment en pâturages. Les fruits sont très abondants et de qualité supérieure, depuis les pommes jusqu'aux raisins. Les habitants sont pour la plupart anglais, écossais, irlandais et français. Ceux-ci, qui sont les plus nombreux, ne font pas de bons colons en général ; mais ce sont des

voisins paisibles et tranquilles, très gais, qui ont sur nos compatriotes l'avantage de faire d'excellents travailleurs. Les gages sont à peu près les mêmes qu'ici : on peut se procurer des hommes pour £50 par année sans la pension, et pour un prix relativement moindre, lorsque la pension et le logement sont compris. La terre se vend de £2 à £10 l'acre, suivant la qualité du sol, la distance du marché et des chemins de fer, et la valeur des bâtiments, clôtures et autres constructions permanentes. Je remarquerai que les constructions sont en general inférieures et qu'il y a de grandes améliorations à opérer dans le mode de culture. La plupart des bestiaux sont du pays, et on dirait à les voir un mélange des Ayrshire et des anciennes races irlandaises. Il y a cependant plusieurs troupeaux de courtes-cornes, qui améliorent graduellement les races natives ; de fait, le premier croisement produit tout de suite un animal très présentable. Les chevaux sont légers, actifs, ont les jambes nettes et très-robustes, et sont admirablement bien adaptés pour le genre de travaux qu'ils ont à faire. Les moutons sont généralement des races leicester et cotswold, et beaucoup trop gras et lourds pour convenir aux marchés anglais. Les cultivateurs commencent à s'apercevoir de ceci et cherchent des producteurs plus maigres, comme les shropshires, les hampshires ou les southdowns. On élève beaucoup de cochons du Berkshire, qui paraissent se reproduire aussi bien qu'ici.

Les églises et les écoles ne sont pas encore nombreuses, et les chemins sont en général dans un état assez primitif. Il y a cependant tout ce qu'il faut pour les construire et leur condition s'améliorera sans doute à mesure que le pays se peuplera. Il y a de bonnes communications par chemins de fer.

ONTARIO.

Nous traversâmes la province de Québec et nous pénétrâmes dans Ontario, présentement la plus importante province de la Confédération. Elle est bornée au sud par les lacs Erié et Ontario et le fleuve Saint-Laurent, à l'ouest par le lac Huron et le grand territoire du Nord-Ouest, à l'est par la province de Québec ; elle n'a d'autre limite du côté du nord que le pôle même. La masse du pays actuellement cultivé se trouve cependant au sud de la ligne 45e. Le sol, dans les parties que nous avons visitées, n'est pas aussi onduleux que dans les Cantons de l'Est. L'hiver est court, et la neige disparaît souvent, pendant cette

saison, laissant la terre entièrement découverte, ce qui est un inconvénient dans un climat aussi froid. L'été cependant est plus chaud, on récolte le blé-d'inde, les tomates, etc., tandis que le raisin et les pêches poussent presque naturellement. Une chose frappe vivement le voyageur qui traverse Ontario, c'est l'absence presque complète de quoique ce soit ressemblant à nos brûlés écossais, qui porterait à penser que l'eau est très-rare, mais il n'en est pas ainsi, car en nous informant à ce sujet nous sûmes qu'il était facile d'avoir de la bonne eau en creusant jusqu'au lit de pierre calcaire, excepté dans quelques cas isolés, et nous pûmes vérifier ce fait en voyant les nombreux moulins à vent et les pompes tout le long du pays. Comme dans les Cantons de l'Est, il y a encore des forêts à défricher, et les champs sont semés çà et là de souches, vestiges des anciens monarques de la forêt. Le chêne, l'orme, l'érable, le cèdre, l'épinette rouge, le bouleau, l'épinette, le pin, et autres espèces de bois se trouvent partout dans le pays.

Le premier endroit où nous arrêtâmes fut à Ottawa. Nous y arrivâmes juste à temps pour voir l'Exposition fédérale, qui se tient à tour de rôle dans les principales villes. Cette exposition nous parut en somme assez bonne, en tenant compte du fait que les objets exposés venaient tous de loin, car, bien qu'Ottawa soit la capitale du Canada, elle est située dans une région rien moins qu'agricole ; elle ne possède, en réalité, aucune industrie digne de ce nom à part le commerce de bois, qui toutefois est considérable. Parmi les bestiaux, étaient représentés les courtes-cornes, les races Hereford, Devon, Galloway, Ayrshire, et autres bêtes natives provenant de croisements ; et il y avait d'excellents animaux dans chacune de ces classes, à l'exception des Galloways. Les moutons ne faisaient pas bonne figure. Les chevaux, ceux que nous considérons comme de la bonne marque, ne figuraient presque pas, les chevaux du pays étant beaucoup plus légers que les nôtres et étant élevés en vue de la rapidité de la course plutôt que de la capacité. Un des traits de l'exposition était les chevaux de course, attelés seul à seul ou à deux sur des voitures légères et courant autour de l'enclos, en faisant de leur mieux. Les racines, les légumes et les fruits étaient extraordinaires ; de fait, je n'ai rien vu de pareil ici, pour la forme, l'espèce et la qualité. Les machines et les instruments étaient d'excellente qualité, et réunissaient la légèreté, la simplicité, la solidité et une

grande adresse, tout cela joint au bon marché. De même pour les harnais.

La terre autour d'Ottawa, comme je l'ai déjà dit, est très-pauvre, tour à tour légère et sablonneuse ou trop rocailleuse pour la culture. Elle se vend de 10s. à £10 l'acre. Il y a une très-grande carrière de calcaire à environ deux milles de la ville, et un côteau de phosphate de chaux, exploité avec succès, à huit milles.

D'Ottawa nous allâmes à Toronto, franchissant presque toute la distance de nuit, et nous traversâmes le lac Ontario pour aller visiter les chutes Niagara, qui, bien que n'étant pas à proprement parler dans notre programme, ont une telle réputation par tout le monde que nous ne pouvions passer sans les voir. Et nous fûmes amplement récompensés de notre peine. Contempler cent millions de tonnes d'eau coulant à une vitesse de 26 milles à l'heure, pour tomber de 160 pieds de haut et rebondir sur les rochers d'en bas faisant jaillir des nuages de vapeur, c'est un spectacle qui ne peut s'oublier.

En laissant Niagara, nous retournâmes à Toronto, en passant à travers des houblonnières et de magnifiques vergers de pêches, de pommes, etc., dans un climat admirablement adaptéà ces produits. Après avoir passé une nuit à Toronto, nous partîmes pour London, pour assister à l'exposition locale, à la foire comme on dit en Canada. Nous trouvâmes les articles et les animaux à peu près semblables à ceux d'Ottawa, sauf les moutons qui étaient incontestablement supérieurs. Le sol, à en juger par ce que nous vîmes de la voiture du chemin de fer dans le trajet de Toronto à London, est assez rude, excepté dans le voisinage de Guelph, où se trouve un beau district agricole, bien cultivé. Les vergers abondent, et le blé nouveau, pendant que nous nous trouvions là à la fin de septembre, avait de 6 pouces à un pied de haut et trop belle apparence suivant nous. Les bêtes à cornes, les moutons et les cochons répandus dans les champs, le mangeaient sur pied : il sèche et pourrit lorsque vient la neige.

A London, on nous fit voir une grande brasserie pourvue de toutes les améliorations modernes, même de machines pour le chauffage au goudron de pétrole à la place du charbon ou du bois, système qui permet d'épargner, nous a-t-on dit, 30 pour cent sur le coût du chauffage.

On emploie le houblon canadien, et l'orge coûte de 2s. à 2s. 6d. par 48 livres.

Après London, nous passâmes à Bothwell et Chatham, puis en longeant le lac Erié, à Blenheim et Thamesville, et de là à Ingersoll. Le sol sur la route est presque de toutes les qualités, depuis les terres en bois debout à £2 jusqu'aux magnifiques et profondes marnes argileuses et sablonneuses valant de £15 à £25 l'acre. Le blé-d'inde pousse ici admirablement, et rapporte de cinquante à soixante boisseaux par acre. Le blé d'automne, le trèfle et les racines constituent les principales récoltes. Les cultivateurs tentent des expériences pour la culture de la betterave à sucre, qui, si elles réussissent, rapportera £40 de l'acre. Une compagnie leur a promis £1 par tonne pour la betterave, livrée aux fourneaux à sécher, à dix ou douze milles de là. Une fois séchée, on la transporte à la manufacture. Comme ils calculent de récolter de quarante à cinquante tonnes par acre dans cette partie, ils attendent le résultat de l'expérience avec anxiété. Les vergers sont aussi un des traits distinctifs de cette région, particulièrement sur les bords du lac Erié.

Ayant choisi Ingersoll et Woodstock pour nos quartiers-généraux, nous allâmes en voitures à Paris, Brantford, Zorra-Est, Norwich, Dereham et Simcoe. Cette vaste région est un pays laitier ; les vaches y sont presque toutes de race canadienne, bien que quelques-unes aient un léger mélange de courtes-cornes. Le district est semé de fromageries prospères, qui envoient soir et matin leurs voitures recueillir le lait. Elles appartiennent généralement à des compagnies formées de cultivateurs mêmes ; ceux-ci nomment un gérant et le paient soit en fromage soit par un percentage en argent sur le produit des ventes de l'année. A l'époque du règlement des comptes, on déduit les dépenses, et chaque cultivateur est payé en proportion de la quantité de lait qu'il a fourni à la manufacture. On s'assure de cette façon une facture beaucoup plus uniforme pour tout le district et conséquemment un prix plus élevé. Une manufacture faisant une tonne par jour, et une autre quinze quintaux. Malheureusement, quelques-uns des gérants avaient vendu le produit de leur saison à 3½d. par lb., prix très-peu rémunérateur, mais qui s'était élevé avant notre départ à 5¾d. Ceci encouragera les commerçants à donner un bon prix à la prochaine saison. On récolte

aussi des fruits en abondance, le sol étant très-variable et approprié à toutes sortes de cultures. Nous rencontrâmes une haie d'orangers Osage près du lac Erié. Ces arbustes poussent si serrés et si rapidement, et sont si étendus, qu'avec eux il semble qu'on n'aura plus à s'occuper de la question de clôtures, qui fût devenue difficile à résoudre avant peu d'années, attendu que le bois devient rare et cher dans quelques districts. Il n'y a pas de pierres ; du moins vous pouvez voyager des milles sans en voir une seule, et notre aubépine blanche ne pousserait pas.

A Brantford, nous visitâmes la célèbre ferme de Bow-Park, où se trouve le plus grand troupeau de courtes-cornes du monde, et nous vîmes un grand nombre d'excellentes bêtes. La terre est cultivée presque exclusivement pour la nourriture de ce bétail.

Je puis dire ici que pendant que nous étions dans les Cantons de l'Est nous avions visité la ferme de l'hon. M. Cachrane, avec qui votre concitoyen, M. Simon Beattie, a été si longtemps en relations. Nous vîmes une splendide terre de 1,200 acres d'étendue, très-bien cultivée, et fournissant des pâturages à un troupeau de courtes-cornes renommés dans le monde entier ainsi qu'à une jolie petite troupe de moutons Shropshire. Il nous fut donné de voir une belle vache du nom de Dairymaid ; mâle, chevalier de la Tyne, dont la femelle (Milkmaid) avait été élevée par M. Marshall de Howes, et exportée au Canada, je crois, par M. Beattie.

Dans ce district (je reviens maintenant à Brantford) c'est l'usage de semer, en même temps du riz et du blé-d'inde, que l'on emploie comme fourrage vert ou en foin. Le blé-d'inde rapporte de 40 à 50 tonnes de fourrage vert et le foin 9 tonnes par acre. On l'estime à l'égal des navets pour l'alimentation du bétail. La luzerne, l'herbe des vergers et le trèfle sont les seules graines que l'on sème dans la province. Les pâturages permanents sont, je crois, inconnus.

Notre prochaine station fut Stratford ; de là nous allâmes à Listowel, Harriston, Walkerton, Clinton et Seaforth, où nous prîmes les chars pour Guelph. Nous vîmes la même variéte dans la nature du sol et les espèces de récoltes que dans les autres parties de la province, mais nous remarquâmes que la terre, tout en étant aussi bonne, n'était pas aussi bien cultivée ; les maisons et les bâtiments, non plus, n'étaient

pas aussi bons, et les vergers pas aussi nombreux.. On nous informa que le pays était plus nouvellement ouvert, ce qui expliquerait en grande partie cette différence. Ces remarques ne s'appliquent pas au voisinage immédiat de Stratford ni de Guelph. Le collège agricole, en cet endroit, est une superbe institution, et parle éloquemment en faveur de l'esprit d'entreprise des gens d'Ontario. C'est un bel édifice à environ un mille de la ville de Guelph, sur un terrain en pente, au centre de la ferme. Il peut recevoir 91 étudiants, et il est actuellement rempli. Les élèves exécutent, en pratique, tous les travaux de la ferme et apprennent les sciences applicables à l'agriculture et à l'horticulture ; le cours d'études dure deux ans. Le gouvernement vient en aide aux particuliers par des secours en argent, et chaque étudiant paie en sus environ £20 par année. Celui-ci, cependant, est payé pour son travail, et on calcule qu'il peut épargner £7 chaque année, en faisant attention. Jugez par là de la valeur d'une institution qui enseigne ce qui sera d'une importance première aux cultivateurs de l'avenir tout en permettant à l'élève d'en tirer un profit immédiat. Il serait très-à-propos pour notre pays de suivre un tel exemple. Il y a un personnel de professeurs, dirigé par un principal, et des instructeurs dans le département des travaux et celui du bétail. Le troupeau de moutons comprend 100 brebis avec leur progéniture, des races Leicester, Southdown et Hampshire Down. Le troupeau de bêtes à cornes se compose de quatre ou cinq animaux de la race des courtes-cornes, de celles des Hereford, de Polled Angus, Galloway, Ayrshire et des races canadiennes. Le résultat actuel de la comparaison faite entre ces diverses races est favorable aux Hereford et aux Polled Angus. La ferme mesure plus de 600 acres ; le sol est une marne sablonneuse dans quelques parties et argileuse dans d'autres, sur fond de gravier. Nous sûmes que la moyenne de la récolte du blé était de 35 boisseaux.

En laissant Guelph nous retournâmes à Toronto, et nous allâmes de là à Sainte-Catherine, passant par Grimsby et le canal Welland. Nous visitâmes une fabrique de vin du pays, près de Sainte-Catherine. Le vignoble qui alimente cette fabrique a 50 acres d'étendue. Le sol est une argile dûre, de couleur rougeâtre, ce qui est considéré comme le meilleur fond possible pour les fruits. Le climat est remarquablement doux en cet endroit ; l'hiver est plus court et moins rigoureux que dans

les autres parties d'Ontario. Le canal Welland passe à Sainte-Catherine. On est en voie d'un construire un autre, qui sera assez profond pour recevoir les steamers transatlantiques, auxquels il ouvrira l'accès des grands lacs. Les environs de Grimsby sont reconnus comme le meilleur district du Canada pour les fruits.

LES MERS INTÉRIEURES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

En laissant Toronto, nous prîmes le train pour Sarnia, en route pour le Manitoba, par la voie des grands lacs. Les Canadiens se vantent de pouvoir offrir, dans le plus grand de ces lacs, un bain confortable pour notre petite île toute ronde. Et à vrai dire, si on pouvait la réduire en poussière et l'expédier ainsi par delà de l'Atlantique, je ne sais pas trop si cela serait impossible. Le lac Supérieur est le plus grand bassin d'eau douce du monde entier. Il a 360 milles de long, avec une largeur moyenne de 85 milles et une superficie de 32,000 milles carrés. Sa plus grande profondeur est de 800 pieds, et il n'est élevé que de 600 au-dessus du niveau de la mer, de sorte que, comme vous pouvez le voir, il est encore à 200 pieds au-dessous de ce niveau à sa plus grande profondeur.

Le premier point de quelque intérêt que nous rencontrâmes est le Sault Sainte-Marie, en face du bras de rivière qui joint le lac Supérieur au lac Huron, et qui est rendu innavigable par les rapides. Il y a présentement un canal qui ouvre passage aux steamers des lacs, et un autre est en voie de construction, avec des dimensions suffisantes pour assurer la connexion avec l'Atlantique à ce point de la même manière que le nouveau canal Welland fait pour le lac Erié et le lac Ontario. On parle aussi d'une compagnie qui se forme pour la construction d'un chemin de fer, du Sault Sainte-Marie au lac Nipissingue, qui se relierait au chemin de fer canadien du Pacifique lorsque celui-ci sera construit de Montréal à Winnipeg *viâ* la baie du Tonnerre.

Nous passâmes ensuite quelques jours à Prince Arthur's Landing, le port rival de Fort-William et celui d'où les marchandises seront expédiées du grand Nord-Ouest et transportées ici par le chemin de fer Canadien du Pacifique.

En nous rendant de ce point à Duluth, le terminus de la route des lacs, nous eûmes le très grand avantage de pouvoir visiter l'Ilet d'Ar-

gent, au pied du cap du Tonnerre, pic basaltique de 1,350 pieds de haut. La mine d'argent dont l'île tire son nom, est exploitée par une compagnie américaine qui a son principal bureau d'affaires à New-York. Le quartz, qui est très riche en argent, est broyé et lavé sur la terre ferme tout près de là, et l'argent qui en provient est transporté par les steamers au lieu de sa destination dans les Etats-Unis. L'une des veines a 700 pds. de profondeur, et les travaux se font dans l'intérieur de la terre par-dessous le fond du lac.

On trouve au sommet d'une île voisine, qui s'élève à 900 pieds au-dessus de l'eau, un petit lac qui est habité par des poissons différents de ceux du lac Supérieur même.

MANITOBA.

Nous étant reposés quelques heures à Duluth, nous continuâmes notre route vers Winnipeg par le chemin de fer, en passant par Saint-Vincent et Emerson. La province du Manitoba, dont Winnipeg est la capitale, est située au nord de la 49e parallèle, qui sert de ligne frontière entre les Etats-Unis et le Canada. Cette ligne traverse aussi la Belgique, l'Allemagne et l'Autriche. La province elle-même forme le centre d'un cercle imaginaire qui serait tracé autour du continent américain du nord, et que lord Dufferin décrit en ces termes, dans son éloquent langage: "Par sa position géographique et son caractère particulier, le Manitoba peut-être considéré comme la clef de voûte de cette arche gigantesque de provinces sœurs qui joint l'Atlantique au Pacifique. C'est ici que le Canada, sortant de ses forêts et de ses bois, jeta un premier regard sur ses prairies ondoyantes et son Nord-Ouest inexploré et apprit comme par une révélation inattendue, que ses territoires historiques des deux Canadas, ses côtes atlantiques du Nouveau-Brunswick, du Labrador et de la Nouvelle-Ecosse, ses lacs et ses vallées laurentiennes, ses terres à blé et ses pâturages, plus grands eux-mêmes qu'une demi-douzaine de royaumes européens, n'étaient que le vestibule et les anti-chambres de ce domaine jusque-là ignoré, dont les dimensions sans fin confondent également les chiffres de l'arpenteur et les expériences de l'explorateur."

Telle est l'opinion exprimée par le dernier gouverneur général, lors de son voyage à Winnipeg en 1877, sur un pays qui à venir jusqu'à

ces dernières années servait de chasse aux sauvages et de pâturages aux bisons. La première pensée du voyageur, en apercevant ces vastes terres des prairies, est qu'elles méritent le nom qui leur a été appliqué, en même temps qu'à tout le Nord-Ouest, par lord Beaconsfield lorsqu'il les a appelés " une solitude sans fin." Mais en examinant plus attentivement, il s'aperçoit qu'au dessous de cette surface d'herbe séchée ou de cendres, produit des incendies répétés, il y a un trésor caché dans la fertilité de ce sol capable de nourrir des millions d'êtres humains lorsqu'il sera ouvert à la culture. Toute la terre des prairies est, on pourrait dire, presque à niveau égal, et la province ne fait pas exception à cette règle. On voit cependant, ici et là, des ronflements ou crêtes, et aussi ce qu'on appelle la prairie ondulée, dont la surface ne montre pas plus d'indices d'irrégularités que beaucoup de nos plaines d'Angleterre avant le temps du drainage, alors qu'on se servait de la charrue pour niveler le sol. Sur le bord des rivières et sur les côteaux, le bois abonde, les espèces dominantes étant le chène et le peuplier, et dans les bruyères nous avons aussi remarqué la framboise, la groseille, et une aubépine ressemblant beaucoup à l'aubépine blanche d'Ecosse et d'Angleterre. Les routes n'existent pas, l'indien, le commerçant et le colon les ont ignorées jusqu'ici. On remarque ici la même absence de sources que j'ai signalée déjà dans Ontario, mais cet inconvénient est encore aggravé par le fait que l'eau des puits est en beaucoup de cas imbuvable. Les animaux s'en trouvent bien, cependant, et on nous a assuré qu'il n'y aurait qu'à creuser plus avant pour obtenir de l'eau excellente. Nous vîmes pourtant un de ces puits, qui avait 90 pieds, et dont l'eau était encore mauvaise. On venait, toutefois d'attteindre le roc, et on espérait réussir enfin. Comme tout cela entraîne des frais considérables, les colons feront bien de se placer là où ils seront sûrs de se procurer de la bonne eau à meilleur marché.

Le climat varie d'une chaleur presque tropicale à un froid polaire, le thermomètre marquant parfois jusqu'à 70 degrés de froid. Les anciens habitants nous ont dit que bien qu'ils eussent à souffrir du froid de temps à autre, la température était aussi supportable que celle d'Ontario, par suite du calme de l'atmosphère et de son extrême limpidité. La neige atteint rarement plus de vingt pouces d'épaisseur.

Le fléau des sauterelles, bien que terrible, n'apparaît que rarement;

on dit, en effet, qu'il n'a pas sévi plus de cinq fois depuis cinquante ans. Les maringouins sont aussi une grande calamité, mais ils disparaissent avec la colonisation.

De Winnipeg nous allâmes en voiture à Selkirk, Niverville, Otterburne, Cook's Creek, Mooseknowe, et à la montagne des Oiseaux. Ces deux dernières places forment partie d'un soulèvement de gravois qui commence à environ vingt milles de la ville, c'est le seul endroit que nous ayions vu où l'on puisse se procurer les matériaux pour la construction des chemins. Le sol est presque partout de la même formation, bien qu'il y ait parfois une grande variété dans la profondeur; comme la terre était gelée, nous ne pûmes constater ce fait aussi aisément que nous l'aurions désiré. Néanmoins, nous n'avons pas vu le sous-sol labouré, et là où il y avait des cours d'eau ou des creux, nous avons vu jusqu'à quatre pieds de couche. On nous a dit que cette épaisseur allait jusqu'à neuf pieds. Le sous sol est formé en grande partie par une argile profonde, friable, et si riche qu'il nous a semblé que le blé y pousserait aussi bien qu'à la surface. Le prix de la terre varie, si achetée des spéculateurs, de 4s. à £2.10s, l'acre; mais les colons peuvent obtenir du gouvernement, à la condition de résider et de cultiver, 160 acres pour rien, et ils peuvent avoir, s'ils le veulent, 160 acres de plus en payant de 4s. à 10s. l'acre, 4-10e du prix d'achat, avec l'intérêt à 6 pour cent, payable au bout de trois ans, et le reste annuellement ensuite en six paiements égaux, avec l'intérêt comme susdit sur chaque versement dû. C'est ce qu'on appelle préemption, et l'acheteur s'oblige à commencer à travailler sur ce dernier lot en même temps que sur le premier, qu'on appelle *homestead*, dans les trois ans. On peut aussi acheter du gouvernement ce qu'on appelle les terres de chemins de fer, sans condition de résidence ni de culture, de 4s. à 20s. l'acre.

Le bétail du pays, qui est bien supérieur à celui des autres provinces (je ne parle pas des animaux améliorés,) semble se trouver bien des pâturages de la prairie en été comme de l'alimentation au foin en hiver. Tous les bestiaux étaient en bon état; ils engraissent promptement avec un peu de grain ajouté à leur aliment ordinaire. On n'élève encore que peu de moutons, à cause des loups d'un côté et du chiendent de l'autre, qui ravagent les troupeaux. Nous n'avons pas vu cette es-

pèce de chiendent, mais on nous a dit qu'il pénètre dans les chairs et tue l'animal. Ces deux ennemis de l'espèce moutonnière disparaîtront dès que la terre sera toute établie et cultivée ; cependant, je suis d'opinion que, malgré tout, Manitoba n'est pas un bon pays pour l'élevage des moutons ; le terrain est trop plat et trop mou. Les chevaux sont importés des Etats-Unis et du Canada pour la plupart, et ils souffrent d'une fièvre débilitante pendant les premiers temps de leur séjour dans le pays. La cause de cette maladie est attribuée par quelques-uns au climat, par d'autres à l'eau, ou au foin des prairies. Mais pourquoi les bœufs, qui se trouvent bien, dont l'entretien coûte peu, qui font aussi bien le labour, ne remplaceraient-ils pas les chevaux en attendant que ceux-ci soient acclimatés ?

Le blé, l'avoine, l'orge et les pommes de terre sont les principaux produits ; les navets, les choux, etc., sont aussi très bien venus là où on les a plantés. Je puis dire ici que les échantillons que nous avons vus à l'exposition d'Ottawa, comme aussi sur notre route, prouvent hors de tout doute que le pays produit les meilleures racines, pour la quantité et pour la qualité, qu'il est parfaitement propre à la culture du blé, que l'orge et l'avoine, bien que rapportant beaucoup, mûrissent trop vite, et sont par conséquent maigres et leurs grains légers.

En laissant Winnipeg nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest. Nous passâmes en voiture par Morris et Nelsonville, nous traversâmes la rivière Pembina à Crystal City et nous allâmes de là au lac à la Roche, où nous changeâmes encore de direction pour nous diriger sur Emerson, en passant par Mountain City et par un fort établissement de Mennonites.

Les Mennonites, quoique allemands d'origine, sont venus de la Russie. Le gouvernement canadien leur a alloué deux grandes réserves, pour lesquelles ils ne paient rien, je crois. Ils ont aussi été exemptés des taxes et du service militaire. Ce sont des hommes paisibles, laborieux, sobres, ayant un peu du caractère de nos Quakers, et très près de leurs pièces.

Les villes dont j'ai parlé ne le sont encore que de nom, car, quoique le terrain qui les environne ait été divisé en lots par des arpenteurs, les villes actuelles ne se composent elles-mêmes que de quelques maisons. On croit qu'un chemin de fer passera avant peu par cette

région, partant de Winnipeg, passant par Rock Lake, et atteignant la région à charbon de la rivière Souris. On nous apprit, à Winniprg, qu'une compagnie était déjà formée pour mettre ce projet à exécution ; et qu'on aurait plus tard le charbon dans la capitale du Manitoba pour quatre ou cinq piastres—soit 16s. à 20s. par tonne. Lorsque les dépôts de charbon de la grande Saskatchewan seront aussi accessibles, on peut s'attendre à ce que ce prix baisse encore.

Je ne vous fatiguerai pas davantage par le récit de notre voyage, si ce n'est pour vous dire qu'en laissant Emerson nous nous rendîmes à New-York, arrêtant un peu sur la route dans les villes suivantes: Minnéapolis, Saint Paul, Milwaukee, Chicago, Washington, Philadelphie et Boston, toutes villes américaines, comme vous le savez.

ÉCOLES

Le système scolaire du Canada est établi sur la base suivante : toutes les écoles publiques sont libres et administrées par des commissaires élus par les contribuables. Les fonds se prélèvent en imposant les habitants du district. Au Manitoba, on sera longtemps avant d'être obligé de recourir à une taxe scolaire, le gouvernement ayant réservé une grande étendue de terre qui devra être vendue uniquement pour cette fin, l'éducation dans les écoles publiques de la province sera absolument libre et gratuite pendant nombre d'années. Dans les autres provinces, dans les districts ruraux, la taxe est très-légère, et comme l'élection des commissaires a lieu périodiquement et est entièrement entre les mains du peuple lui-même, il y a peu de vraisemblance qu'elle devienne jamais lourde. Dans Ontario, le nombre des écoles publiques est très-remarquable, et l'enseignement très-efficace ; à Québec elles sont moins nombreuses, tandis qu'au Manitoba elles sont encore rares, bien que le système éducationnel en opération soit aussi parfait que dans les autres provinces. Les principales villes de la Confédération possèdent toutes des écoles supérieures en grand nombre, où l'on donne une instruction parfaite à meilleur marché qu'ici. Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici que le Canada, et surtout les petites villes de la province d'Ontario, est un bon pays pour les familles trop nombreuses et peu favorisées de la fortune qui veulent émigrer. Elles auraient l'avantage d'une éducation excellente et à bon marché, la vie leur coûterait beaucoup moins qu'ici, et elles pourraient placer leur ar-

gent plus avantageusement. On peut faire de sept à neuf pour cent en toute sécurité, suivant l'habileté du prêteur, et on calcule qu'une famille qui dépense ici £300 peut vivre tout aussi bien là pour £200. Il y a aussi plus de perspectives pour les jeunes gens. La Canada est un pays où personne ne prétend qu'il ne peut pas travailler, et où chacun dit : " J'aurais honte de mendier." C'est peut-être ce qui explique qu'il n'y ait pas une seule maison des pauvres dans toute la Confédération.

REMERCIMENTS AUX CANADIENS.

Notre visite au Canada a été doublement agréable pour nous à raison de la bonté et de la politesse qui nous furent témoignées par toutes les classes de la société canadienne. Les canadiens sont un peuple libéral, éclairé, courageux, et surtout hospitalier. Ils rivalisaient les uns les autres pour nous rendre service. Nous devons des remercîments à tous et chacun de ceux avec qui nous sommes venus en contact. Je voudrais en même temps détruire l'idée que j'entendais exprimer sur notre compte par un de leurs orateurs dans une assemblée publique, savoir : que de ce côté de l'Atlantique nous sommes un peuple froid et inhospitalier, et leur rappeler plutôt que, bien que plus réservés et moins empressés peut-être, nos cœurs ne sont pas moins chauds et nos mains moins prêtes à se tendre vers l'étranger qui visite nos parages.

COMPARAISON DES PROVINCES ENTRE ELLES.

J'arrive maintenant aux questions importantes. Le Canada est-il un pays où l'on doive émigrer ? et, si oui, quelle province est préférable ?

Je réponds à la première affirmativement, (1) à cause des terres immenses, fertiles, et à bon marché que le Canada nous offre ; (2) à cause de la proximité où il se trouve de notre marché, qui est le meilleur du monde ; (3) à cause de la ressemblance presque parfaite qui existe entre son peuple et le nôtre, et (4) à cause de sa loyauté et de son attachement pour le drapeau britannique.

Je vous laisserai à répondre vous-même à la seconde question, après que je vous aurai indiqué brièvement les avantages et les désavantages de chaque province tels que j'ai pu les découvrir.

Le capital requis varie naturellement selon le système qu'on adopte et le district qu'on choisit, et peut être fixé en gros de £3 à £30 l'acre. Ceci comprend le coût même de la terre. Après cela, comme de raison, il n'y a pas de loyer à payer. Cependant, on peut acheter de la terre payable en un certain nombre d'années, avec intérêt sur la partie du montant dû. Dans ce cas, il faut un capital moindre, mais il reste un fardeau annuel sous la forme de l'intérêt à payer, qui contitue virtuellement un loyer pour un temps limité.

Le rapport du blé dans Québec et dans Ontario varie de 10 à 40 boisseaux par acre, mais je crains que la moyenne ne puisse être de plus de 17 boisseaux de 60 lbs. Cette proportion restreinte provient de la mauvaise culture du passé. Les cultivateurs, néanmoins, comprennent maintenant qu'ils doivent s'occuper d'élever et d'engraisser des bestiaux pour l'exportation sur les marchés anglais plutôt que de cultiver du blé. Le rapport de l'orge peut être évalué à 35 boisseaux de 48 lbs; celui de l'avoine à 50 boisseaux de 32 lbs., et celui du blé-d'inde dans les endroits où il pousse, à 50 boisseaux de 60 lbs. Le blé donnait 5s., l'orge, 2s 4d., et l'avoine, 1s. 4d., par boisseau. Les fruits constituent aussi une bonne source de revenu dans ces provinces. Les navets et les pommes de terre rapportent comme ici dans les années ordinaires. Le bœuf se vend en détail 5d. la livre, le mouton à peu près le même prix, le pain de 4 lbs. de $4\frac{1}{2}$d à 5.; le fromage se vendait $3\frac{1}{2}$d. la livre lors de notre arrivée et 6d. lors de notre départ.

D'après tout ce que j'ai pu savoir, une terre peut être exploitée à meilleur marché qu'ici; car, bien que les gages soient plus élevés, d'un autre côté il faut moins de bras. Le coût de la main-d'œuvre peut être évalué, tout compris, à 10s. ou 15s. l'acre. Le total des taxes à payer ne dépasse pas 15s. pour £100 de capital investi. Comme presque toutes les fermes appartiennent à leurs occupants, on comprend que cette taxe équivaut à celles du propriétaire et de l'occupant réunis dans notre pays. Je puis dire qu'en général on n'emploie pas d'engrais artificiel.

Le capital, pour le Manitoba, n'a pas besoin d'être aussi élevé, puisque la somme ne saurait en aucun cas excéder £5 par acre; mais, d'un autre côté, personne ne devrait partir d'ici pour cette province sans avoir au moins £500, pour entreprendre la culture de 160 acres de

terre. Il peut facilement commencer et prospérer avec la moitié de cette somme, pourvu que tout aille bien, mais il y a des éventualités, telles que les sauterelles et le froid, qu'il est bon de prévoir. On peut estimer sûrement que le blé rapporte, avec une culture raisonnable, 30 boisseaux de 60 lbs. et l'avoine 60 boisseaux de 32 lbs. Je ne me suis pas assuré du rapport de l'orge. On ne croit pas que le grain ait beaucoup à s'écouler au dehors d'ici à quelques années, vu que les nouveaux colons en ont besoin pour leurs semences et pour se nourrir, ainsi que leurs animaux, jusqu'à ce que leurs récoltes soient mûres. Les entrepreneurs de chemin de fer en font aussi une grande demande, et d'ici à ce que ces marchés manquent les communications se seront améliorées. Le blé vaut de 2s. 6d. à 3s. par boisseaux, et l'avoine de 1s. 8d. à 2s. Les pommes de terre et les navets poussent bien, ainsi que je l'ai déjà dit précédemment, et le bétail se trouve bien de l'herbe des prairies en été et en hiver du foin, qu'on peut encore se procurer en quantité suffisante sur les terres incultes du voisinage. Il n'y a rien que la main-d'œuvre à payer pour cela. On peut faire faire le premier labour de la terre de prairie pour 12s. l'acre, et la seconde année et les suivantes pour 8s. Le hersage n'est qu'une bagatelle après la première année, et les travaux de la récolte, grâce au climat sec et au sol plat, ne coûtent presque rien.

Dans la province de Québec (lorsque je parle de cette province je veux dire les Cantons de l'Est) vous avez l'avantage d'être à proximité de la mer ; le prix du transport aux marchés européens est en conséquence assez bas. Vous avez besoin de moins de capital que dans Ontario, la terre, de qualité égale, étant à meilleur marché. Les gages sont plus bas. L'eau est meilleure et plus abondante, et on trouve des pâturages perpétuels. D'un autre côté, vous avez un meilleur choix et de meilleures terres dans Ontario, les chemins sont meilleurs, les écoles plus nombreuses, l'hiver plus court, et les habitants en général ont plus de ressemblance avec nous. Ceci provient de l'absence relative d'un élément étranger qui se trouve à Québec.

La fièvre existe encore dans quelques parties d'Ontario, tandis que Québec et Manitoba en sont exemptés. Manitoba a un désavantage sur les deux autres provinces dans son éloignement des marchés, sa population restreinte, la rareté des écoles et des églises, ses chemins, le

manque d'eau, la longueur et la rigueur des hivers. D'autre part, son sol vierge est de qualité bien supérieure, on peut l'acheter à des prix relativement bas, il est besoin de moins de main-d'œuvre, quoique les gages soient plus élevés (les travailleurs de chemin de fer recevant de 6s. à 8s. par jour,) et il n'y a pas de taxes.

Québec et Manitoba auront de meilleurs chemins, plus d'églises et plus d'écoles, à mesure que la colonisation avancera. On peut se faire une idée assez juste de la rapidité avec laquelle Manitoba se peuple par le fait que le nombre des bureaux de poste de la province s'est élevé en un peu plus d'une année de 58 à 120. Un seul bureau de terres a établi 900 colons et vendu 400,000 acres dans le cours de l'année dernière. Les communications entre cette région et l'ancien monde seront bientôt considérablement améliorées par la concurrence de la route de la baie du Tonnerre et la construction de nouvelles voies ferrées présentement projetées. On se propose aussi d'ouvrir une nouvelle route par la rivière Nelson et la baie d'Hudson ; cette route mettra Winnipeg aussi près de Liverpool que l'est actuellement New-York. Les sauterelles et les maringouins diminueront ou disparaîtront entièrement, comme ils ont fait dans les anciennes provinces, et les feux de prairie, qui sont la terreur du nouveau colon, ne peuvent lui causer aucun dommage que par son extrême négligence. Les émigrants qui vont dans ce pays, cependant, doivent être robustes et actifs, attendu que la vie actuellement est encore celle du pionnier, tandis que s'ils vont dans les anciennes provinces ils peuvent s'établir tout de suite aussi confortablement qu'ici.

CONCURRENCE POUR LE COMMERCE DES PRODUITS AGRICOLES DANS LE PASSÉ ET DANS L'AVENIR.

Maintenant, il vous intéressera peut-être, avant de finir, d'entendre parler de l'importation agricole qui s'est faite dans le Royaume-Uni pendant le cours des cinq dernières années, et des raisons qui font croire que cette importation va probablement augmenter encore. Le tableau suivant montre la quantité—beaucoup plus grande qu'en 1873-74, cinq ans auparavant—de produits agricoles qui a été importé en ce pays de toutes les parties du monde en 1877-78, (indiquant le nombre de tonnes en chiffres ronds.)

Blé..............	550,000	Bœuf..............	23,000
Farine..........	75,000	Lard..............	650,000
Orge..............	275,000	Beurre............	26,000
Avoine............	60,000	Fromage..........	15,000

Ces chiffres ne comprennent pas les animaux vivants, les moutons et les cochons arrivant chaque jour dans nos ports. Ils ne vous donnent pas non plus, une idée de l'augmentation beaucoup plus grande que j'aurais pu indiquer si j'avais calculé pour les dix dernières années, au lieu de cinq.

On estime que la population du Royaume-Uni est actuellement d'un peu moins de trente-cinq millions d'âmes, tandis que celle de l'Amérique du Nord est d'environ cinquante millions, et cependant ces cinquante millions occupent un pays cinquante fois plus grand que celui qui devrait, n'étaient les importations, suffire aux trente-cinq millions. Imaginez-vous ce que ces cinquante millions d'individus peuvent produire en excédant de leurs besoins, avec des centaines de milliers de milles carrés de sol vierge à cultiver, avec des chemins de fer déjà faits ou qui peuvent se faire à peu de frais dans ces régions, et avec des milliers de milles de rivières navigables et de mers intérieures pour leur faire concurrence. Voyez ensuite l'Inde, qui vient elle aussi de l'avant comme pays à blé. En 1870, la quantité de blé exporté de Calcutta était de 17,000 boisseaux, tandis qu'en 1878 elle atteignait le chiffre énorme de 7,369,772 boisseaux. Nous voyons l'Australie, qui en 1877 exporte 3,400,000 boisseaux de blé et un total de 5,000,000 en 1878, dont près de la moitié à destination de notre pays. Et elle aussi menace aujourd'hui de nous envoyer des bêtes à cornes et des moutons vivants. On estime que l'augmentation dans la semence du blé d'automne, aux Etats-Unis, cette année, comparée à l'année dernière, est de 12 par cent; tandis que la quantité de blé semée en Canada aussi est considérable, et jamais la récolte n'a paru aussi belle.

M. J. W. Barclay, M. P., parlant de l'Amérique l'autre jour, dans les colonnes de la *Fortnighly Review*, numéro de janvier, dit ce qui suit : "Au milieu de la crise agricole que nous traversons, je remarque qu'on nourrit des espérances en certains quartiers parcequ'il est bruit que la contribution agricole de l'Amérique va faire en partie défaut; on s'attend en conséquence à ce que le prix du transport s'élève, et à ce que

le producteur américain, en face d'une demande plus pressante dans son propre pays, devienne incapable de produire du blé à aussi bon marché que par le passé. Il me paraît que pendant quelques années encore, à tout évènement, ces espérances seront trompées. On ne saurait douter que le blé ne puisse se produire, dans les Etats de l'ouest, en grande abondance et à un prix contre lequel il est impossible pour le producteur anglais de lutter, en continuant à payer les loyers actuels." L'écrivain poursuit ensuite, au sujet des prix de transport, qui devront aussi d'après quelques-uns, augmenter dans l'avenir : " si l'on considère les améliorations auxquelles on doit s'attendre dans la construction des steamers, ainsi qu'au redoublement de concurrence par l'ouverture de nouvelles lignes de transport par terre et par eau, la seule prédiction raisonnable à faire c'est que les prix de transport seront moins élevés dans l'avenir qu'ils n'ont été dans le passé. C'est pourquoi je ne puis me résoudre à penser que nous avons entendu le dernier mot de la concurrence américaine, ou que la dépression a atteint ses dernières limites."

M. John Clay, l'un des commissaires anglais actuellement en Amérique, s'exprimait de la même manière l'autre jour à Chicago dans une entrevue qu'il avait avec un journaliste. Et je suis certain qu'aucun voyageur impartial ne pourrait en rapporter une impression différente. Des hommes bien renseignés regardent l'augmentation récente du prix des produits comme temporaire, et ils en attribuent la cause aux agissements d'une bande de spéculateurs américains qui exploitent le besoin que plusieurs pays européens sont supposés éprouver.

UN MOT AUX PROPRIÉTAIRES ET AUX TENANCIERS.

Et maintenant (je m'adresse à mes confrères agriculteurs), en face de cette rude concurrence, et avec l'alternative pour vous d'émigrer dans un pays où la propriété est libre et sans entraves, ne croiriez-vous pas devoir vous remuer un peu et secouer le joug qui a pesé sur vos épaules par le passé ? Est-ce que vous ne devriez pas, par l'émigration ou autrement, vous débarrasser de lois aussi injustes que celle de l'hypothèque et autres semblables, vous assurer une sécurité plus grande pour vos capitaux, et pour vous-mêmes un peu plus de liberté que ne vous en accordent vos contrats d'affermage rédigés il y a 50 ans par des agents légaux ? D'autre part, est ce que les propriétai-

res ne devraient pas se relâcher quelque peu de droits stricts établis dans des conditions qui ont cessé d'exister? Ne feraient-ils pas bien de voir de plus près et par eux-mêmes à ce qui est leur intérêt? Ne devraient-ils pas (bien qu'il y en ait de généreux et sur le lot de sages exceptions qui l'ont déjà fait), tendre une main secourable aux tenanciers et aider ainsi à enlever un fardeau qui menace de paralyser, s'il ne le detruit pas entièrement, la première des industries du royaume? —En négligeant de le faire, ils vont soit chasser de son pays un fermier patient, industrieux et frugal, qu'ils voudront peut-être retenir lorsqu'il sera trop tard, ou le condamner, s'il reste, à une ruine d'où il lui faudra toute sa vie pour se tirer ensuite.

CONCLUSION.

Donc, messieurs, si quelqu'un d'entre vous peut se résoudre à laisser les rives de son pays natal pour aller chercher un foyer sur le sol canadien, si vous pouvez vous décider à faire face aux inconvénients et aux difficultés que j'ai essayé de vous dépeindre—et si vous en venez à la conclusion après mes remarques, et sur les informations que vous avez obtenues ou que vous pourrez obtenir d'autres sources, que vous pouvez améliorer votre sort en y allant, je puis vous dire que vous allez résider au milieu d'un peuple dans les veines duquel coule le sang de vos ancêtres—un peuple qui a foi dans la haute destinée qui l'attend—un peuple paisible et observateur des lois—un peuple qui a les mêmes aspirations que nous au point de vue social et intellectuel, et qui vous tendra la main comme à des compatriotes avec un empressement et une sincérité qui vous feront peut être tressaillir de plaisir.

M. Brown, de Hardgrave, dit que quelques semaines auparavant il avait eu le plaisir de proposer l'envoi de M. Gordon en Canada comme délégué d'Annandale. Je l'ai fait, dit-il, connaissant bien les aptitudes de M. Gordon peur cette mission, et je crois que l'habile rapport qu'on vient d'entendre prouve absolument la justesse de ce choix. (Appl.) Je vous demande de donner un cordial vote de remercîments à M. Gordon pour son excellent rapport. Si les vieux pays sont jamais ruinés, comme quelques-uns le pense, il y a un grand pays au-delà des mers prêt à recevoir nos populations, et un pays où, ainsi que M. Gordon l'a dit, il n'y a pas lieu de construire de maison des pauvres. (Applaudissements.)

L'ex-prévot Batty, en secondant la motion, dit que le rapport est parfait et montre qu'il y a un vaste champ ouvert aux agriculteurs en Canada, un pays où leur sort serait grandement amélioré, et où la terre coûte bien moins cher qu'ici. (Applaudissement.)

Le président, en transmettant le vote de remercîments à M. Gordon, exprime le plaisir avec lequel il a écouté ce rapport lucide et fidèle sur le pays en question. (Applaudissement.)

M. Gordon, en recevant le compliment, dit que son voyage au Canada avait été des plus agréables, et qu'il serait heureux s'il avait pu leur être de quelque utilité en les aidant à se former une opinion sur le sujet de l'émigration. J'ai, dit-il, beaucoup d'autres notes dans mes cahiers, chez moi; je n'ai pas cru nécessaire de vous les lire, mais je serai heureux d'en donner communication à quiconque désirerait de plus amples informations. (Applaudissement.)

Le révérend M. Gillespie propose un vote cordial de remercîments au président, à qui l'auditoire devait être reconnaissant pour le zèle qu'il a montré et la part active qu'il a toujours prise dans ce qui cencerne les intérêts du Bas-Annandale. (Applaudissements.)

Le président ayant remercié pour le compliment, l'assemblée se sépara après une séance d'environ une heure.

RAPPORT DE M. LOGAN.

M. Logan—qui est accueilli par des applaudissements—lit le rapport suivant :

Le gouvernement canadien m'ayant demandé pour aller en Canada avec d'autres délégués afin de faire rapport ensuite sur les avantages et les ressources de ce pays, et renseigner à notre retour nos amis et la presse, il fut réglé que nous partirions de Liverpool le 11 septembre 1879. Nous prîmes passage à bord du steamer *Peruvian*, (ligne Allan), capitaine Smith, et nous arrivâmes à Québec le dimanche, 21 septembre. Nous nous rendîmes en chemin de fer à Richmond, où notre troupe se divisa, quelques-uns se dirigeant vers Ottawa, et d'autres, parmi lesquels je me trouvais, vers Sherbrooke, où nous trouvâmes un guide qui nous fit voir le pays.

De Sherbrooke, où nous arrivâmes le lundi matin, nous allâmes à Compton visiter la ferme de l'honorable M. H. Cochrane, qui est très belle. Après nous avoir fait les honneurs de sa demeure, il nous fit visiter sa terre, qui comprend 1,000 acres, presque tout en pâturages, à l'exception de 50 acres de grain, et de 25 en navets de Suède et en mangou. La récolte de grain avait été excellente, à en juger par l'apparence du chaume ; la moisson était terminée lors de notre visite. Les navets étaient les meilleurs que j'eusse encore vus à cette saison. M. Cochrane nous dit qu'ils continueraient à profiter jusqu'en novembre, où on les récolterait. Il a sur sa ferme 400 bestiaux, dont la plupart sont des courtes-cornes pur sang. C'est assurément un beau troupeau, qui provient des espèces les plus pures que l'Angleterre ait produites. M. Cochrane obtient un haut prix de ses animaux pour l'élevage, même lorsqu'ils sont renvoyés en Angleterre. Il élève aussi pendant l'hiver un grand nombre de bêtes à cornes, qui lui rapportent £10 chaque de profit. Les moutons sont de la race de Shropshire, et M. Cochrane vend les agneaux de £5 à £6 chaque pour l'élevage. Outre le grain et les navets, il récolte une immense quantité de foin, qui est consommée entièrement pendant l'hiver par les bêtes à cornes et les moutons. Il sème au milieu du grain 2 lbs. de trèfle rouge, 2 lbs. d'alsike et 8 lbs. de luzerne; il fauche deux fois par année pendant trois ans consécutivement ($4\frac{1}{2}$ tonnes par acre—proportion énorme). Cette ferme est en

très bon état et est parfaitement bien administrée. M. Cochrane paie ses ouvriers au taux de 12 piastres par mois avec la pension.

Nous visitâmes plusieurs autres fermes, dans les Cantons de l'Est, variant en étendue de 400 à 600 acres, avec du bois en abondance, de bons bâtiments et des cours d'eau pure. Ces fermes peuvent s'acheter pour 25 à 30 piastres l'acre. La terre ici est plus propre à l'élevage du bétail et à la culture des racines qu'à la culture du grain. Il y a aussi une grande abondance de fruits, tels que pommes, etc., de la meilleure qualité. Nous fûmes tous d'accord pour reconnaître que les Cantons de l'Est sont un excellent pays agricole.

Des cantons nous nous rendîmes par le chemin de fer à Ottawa, où nous rejoignîmes les autres délégués et où nous eûmes une entrevue avec l'honorable J. H. Pope, ministre de l'agriculture. Comme l'exposition régionale avait lieu dans le moment, nous allâmes la voir, et nous inspectâmes avec soin le bétail. C'est là que les animaux de Bow Park, obtinrent tant de prix. Cette partie de l'exposition était excellente, et aurait fait l'étonnement de nos éleveurs anglais. Les chevaux et les moutons ne répondirent pas à notre attente, mais les racines et les grains du Manitoba, d'un autre côté, faisaient l'admiration de tous les visiteurs. Il y avait foule chaque jour dans le bâtiment du Manitoba pour voir ces merveilleux échantillons de racines et de grains. Nous visitâmes aussi quelques fermes dans le voisinage d'Ottawa, mais nous n'avons rien vu de bon depuis les Cantons de l'Est.

Ottawa a surgi durant les trente dernières années. Les édifices du parlement sont très beaux, bâtis, comme ils sont, en pierre grise sur une élévation d'où ils ont une apparence très imposante. Il y a plusieurs autres édifices publics et privés construits avec la même pierre, mais la plus grande partie de la ville est bâtie en bois. Des ours ont été tués sur le site actuel des édifices parlementaires par des hommes qui vivent encore.

Etant partis d'Ottawa le soir, nous ne pûmes voir le pays avant d'arriver à Toronto, où la terre s'améliore de nouveau. Comme nous avions un peu de temps, nous allâmes aux célèbres chutes de Niagara, que nous vîmes de jour et de nuit, à la lumière des torches. Je n'ai jamais rien contemplé de plus magnifique, et de fait ce spectacle vaut à lui seul qu'on fasse 3,000 milles pour le voir. Nous vîmes aussi la

source enflammée qui se trouve tout près des chutes, et a été découverte par des Sauvages qui avaient campé près de là. Le feu de campement se communiqua à la vapeur, qui contient de l'hydrogène sulfureux, et brûle en produisant une lumière très brillante. Cet endroit est maintenant enclos, et le gaz est retenu par un tube d'où il ne s'échappe qu'à environ quatre pieds du sol.

Après avoir vu tout ce qu'il y avait à voir, nous revînmes pour varier à Toronto par le chemin de fer Grand-Occidental, au lieu de revenir par le lac Ontario. La rive sud est plutôt un pays à fruits ; le raisin, les pommes, les poires et les pêches y viennent en abondance. De Hamilton à Toronto, la terre nous a paru bonne ; nous ne pouvions pas en juger aisément, cependant, d'une voiture de chemin de fer. Le jour suivant, nous allâmes au marché des grains, où le blé se vendait $1.16 le boisseau de 60 lbs.; l'orge 1 cent par lb., 48 lbs. au boisseau ; le foin 9 piastres par tonne de 2,000 lbs. Ce foin était un mélange de trèfle et de luzerne. Au marché des viandes, le bœuf se vendait 5 cents la lb., l'agneau 6 cents, en gros. Le pain de 4 lbs. coûtait alors 12 cents, la farine par quart de 200 lbs., $5.25.

30 septembre—Nous partons pour le Manitoba, en passant par Brampton, Guelph et Stratford. La terre est belle, les navets ont bonne apparence et le pays en général parait très beau. Nous remarquâmes à plusieurs reprises le petit nombre des bestiaux qui du reste n'étaient pas de bonne qualité. Les cultivateurs s'occupent davantage maintenant d'élever de bons bestiaux. Autrefois on tuait tous les veaux dès leur naissance, tandis qu'aujourd'hui on les élève pour les expédier en Angleterre.

Nous nous embarquâmes à Sarnia le 1er octobre, et nous atteignîmes Goderich le même jour, à 11 heures ; nous y restâmes trois heures, pour prendre un chargement de sel. Le sel se prépare à cet endroit en immenses quantités. Il est de première qualité. On tire la saumure de puits de 800 pieds de profondeur, on la fait bouillir, puis on la met en barils et on l'envoie dans les différentes parties du pays, à 75 cents le baril.

Le spectacle, sur le lac Huron et le lac Supérieur, est grandiose. Nous visitâmes aussi les mines de l'Ilet d'Argent, qui sont les plus riches du monde. Nous arrivâmes à la baie du Tonnerre, aujourd'hui

Prince-Arthur's-Landing, le samedi, 4 octobre, avec l'intention d'y rester jusqu'au lundi matin.

Deux des membres du gouvernement canadien, l'honorable Mackenzie Bowell et l'honorable M. Aikins, nous proposèrent d'aller inspecter avec eux le chemin de fer canadien du Pacifique, dont le gouvernement fait faire la construction en ce moment jusqu'à Winnipeg. Nous fîmes 130 milles le long de la ligne, qui est très-belle ; tout nous a paru bien conditionné et bien exécuté. La terre, sur tout le parcours, est pauvre ; une grande partie de la forêt est brûlée, et les souches sont encore debout. On croit que le chemin sera en opération d'un bout à l'autre de la ligne d'ici à un an.

Nous continuâmes notre route dans l'après-midi par la voie de Duluth, où nous arrivâmes à midi, le jour suivant, après avoir fait 900 milles sur les lacs. Nous remontâmes de là les rives de la rivière Saint-Louis, en chemin de fer. Cette vallée est très-accidentée, très-rude et très-boisée, mais la nuit étant venue bientôt, il nous fut impossible de voir beaucoup le pays. Au lever du jour nous nous trouvions en pleine prairie, ne voyant pas d'arbres et très-peu de culture. La prairie continue jusqu'à Winnipeg, le capitale du Manitoba, où nous arrivâmes le vendredi matin, ayant fait 500 milles depuis Duluth. Le maire et les autorités civiques vinrent au devant de nous à la station et nous accompagnèrent jusqu'à l'hôtel. Ils prirent aussi des mesures pour que nous puissions reprendre notre voyage à travers le Manitoba de bonne heure le lendemain matin. Ce programme fut abandonné cependant, et nous ne laissâmes Winnipeg qu'à trois heures pour le Portage-la-Prairie. Nous ne fîmes que 34 milles cet après-midi-là, et nous arrêtâmes à une petite taverne appelée Habitation du lac aux Tourtes.

A partir de Winnipeg la terre est noire, d'une marne adhérente et très-marécageuse, pendant sept à huit milles le long des rives de l'Assiniboine ; elle s'améliore ensuite. Il n'y a pas beaucoup d'indices de culture à venir jusqu'à un endroit appelé High Bluff, où la terre est excellente et le blé abondant, à en juger par le chaume et par les monceaux de grains, dont aucun n'est lié—ce qui ne paraît pas nécessaire non plus, mais leur donne une apparence particulière.

Tout ce district est excellent ; le sol, une marne noire, à quatre pieds d'épaisseur, comme nous avons pu le voir par un éboulement.

L'eau que nous bûmes aux criques est bonne. Les champs sont semés en blé depuis 50 années consécutives, et rapportent de 25 à 40 boisseaux par acre; le boisseau pèse 60 lbs. et se vend 60 cts. Les propriétaires l'avaient vendu trop tôt cette fois, et le prix avait beaucoup monté. On ne sème pas beaucoup d'avoine, mais le rapport ordinaire est d'environ 70 boisseaux par acre.

Nous arrivâmes au Portage-la-Prairie le samedi après-midi. La terre est bonne sur tout le parcours, depuis High Bluff. De Winnipeg au Portage il y a 60 milles. En nous promenant, dans l'après-midi, nous eûmes une conversation avec un homme qui labourait. Sa terre comprenait 320 acres. Il nous dit qu'il récoltait du blé sans interruption depuis dix-sept ans, et que la terre était déjà en blé depuis treize ans lorsqu'il l'avait achetée. Elle donnait un excellent rapport, à une moyenne de 32 boisseaux de 60 lbs. par acre. Il nous dit aussi qu'il pouvait labourer deux acres par jour avec deux chevaux médiocres. Celui-ci avait aussi vendu son blé trop vite. Il y a environ 40 cents de différence entre la valeur du blé au Manitoba et à Montréal. Cette différence sera réduite à 20 cents ou environ lorsque le chemin de fer canadien du Pacifique sera construit jusqu'à Winnipeg, et de là au Portage-la-Prairie. La culture du blé, au Manitoba, peut coûter 55 cents par boisseau et laisser un profit. Un acre de terrain coûte 8 piastres pour le labour, les semailles, les grains de semence, le fauchage, l'engerbement, le transport et le battage—ceci en faisant usage de la charrue Sulkey. Avec cette charrue, un seul ouvrier peut remuer 5 acres par jour. C'est une charrue à double soc, tirée par quatre chevaux ou mules: le laboureur se tient assis et conduit l'instrument au moyen d'un levier.

Les délégués se séparèrent encore une fois, ici, trois allant vers l'ouest dans la direction de Rapid-City, et les autres, parmi lesquels j'étais, revenant à Winnipeg par le nord, où la terre est également bonne. Nous arrêtâmes le soir à une auberge de la route, à environ mi-chemin de Winnipeg. En continuant notre route le lendemain, nous rencontrâmes un individu qui venait d'Ontario et s'en allait à Rapid-City, à environ 100 milles à l'ouest du Portage. Il nous dit qu'il avait acheté 1,920 acres de terre pour lui et ses cinq fils, 320 acres pour chacun, savoir: 160 acres dits de *homestead* qu'il avait obtenus gratuite-

ment, et 160 acres dits de préemption, pour lesquels il avait payé 960 piastres. Il s'applaudissait vivement de son acquisition et paraissait préférer à toute autre la terre des environs de Rapid-City et des montagnes de Pembina.

Nous rencontrâmes aussi un grand nombre d'émigrants anglais qui se rendaient aux environs de Rapid-City. L'un d'eux était tombé dans une fondrière (suivant l'expression du lieu), et nous dûmes l'aider à en sortir; cet accident était dû à l'état des chemins et à leur manque de solidité. Ces gens avaient deux bœufs par chariot, payés en moyenne 135 piastres, et 85 piastres pour chaque chariot; et ce prix était considéré comme très élevé. Un autre nous dit qu'il n'aurait pas laissé l'Angleterre si son propriétaire avait été plus libéral à son égard. Il avait perdu beaucoup d'argent sur sa ferme, et le propriétaire, au lieu de lui accorder une réduction, lui avait enlevé sa ferme. Il se croyait sûr que le propriétaire y perdrait et serait obligé, dans un an ou deux, de la louer à quelque autre fermier à moitié prix. Il y a beaucoup de feux de prairie à cette époque de l'année, en conséquence de la grande sécheresse. Quelques colons ont perdu toutes leurs propriétés pour n'avoir pas pris les précautions nécessaires; cependant, il est facile de prévenir ces malheurs en labourant une certaine étendue de terrain autour des homesteads. Il y a beaucoup de bêtes à cornes dans cette région, mais elles sont médiocres; les prix sont de 16 à 20 piastres et 40 piastres par tête, et d'environ 100 piastres pour les chevaux. Nous vîmes un troupeau de bisons des prairies qui paissaient avec des vaches natives appartenant à l'honorable James MacKay, qui a une propriété près de Winnipeg.

Octobre, 14—Nous partons pour une inspection en haut de la rivière Rouge, du côté sud.

En partant de Winnipeg, le sol est marécageux pendant quelques milles, puis il commence à s'améliorer, et il est quelque peu cultivé dans les endroits habités. En arrivant à Morris, sur la rivière Croche, et sur une étendue assez considérable autour de cet endroit, la terre est bonne, le pays a bonne apparence et la récolte était très belle. Nous passâmes toute la nuit à Morris. Pendant le trajet, le lendemain matin, quelques-uns de nos compagnons firent une excellente chasse aux

poules de prairies, dont ils tuèrent un grand nombre dans l'espace d'une heure. Ces volatiles sont très abondants dans certaines parties du pays. Ils ressemblent un peu à notre coq de bruyère, mais sont de couleur moins foncée. La chasse nous amusa tous beaucoup, sans nous faire perdre de temps, puisque nous profitions du moment où les chevaux mangeaient et se reposaient. Nous eûmes bientôt repris notre route.

L'herbe des prairies, à l'ouest de Morris, était entièrement brûlée, ce qui donnait à la campagne un air des plus tristes. Le sol est excellent toutefois, c'est une marne noire ; mais il n'y a que peu ou point de signes de culture avant d'arriver à la ferme de Lowe. Cette ferme est la propriété conjointe de M. James Lowe, de Manchester, et de M. John Lowe, d'Ottawa, (secrétaire du département de l'agriculture), dont les deux fils sont au Manitoba. Elle est administrée par le colonel Westover, qui a commencé l'exploitation sur une très vaste échelle. La terre est de 12,000 acres. On a commencé à la labourer l'été dernier, et 500 acres seront semés en blé le printemps prochain ; on ira ensuite augmentant chaque année, jusqu'à ce que la plus grande partie soit en blé. Le colonel Westover a actuellement 25 chevaux, mais il se propose d'acheter plutôt dorénavant, des bœufs et des mules en grand nombre. La ferme sera magnifique dans quelques années. Le sol est excellent et la couche épaisse. Nous pûmes en juger à un endroit où M. Lowe faisait creuser un puits. Il y avait certainement deux pieds d'une marne épaisse. Il avait eu du malheur avec ses chevaux cependant, onze étant morts depuis peu. Nous lui conseillâmes de ne pas les nourrir trop au sec, et de leur donner de la graine de lin ou du tourteau de graine de lin.

Ayant passé la ferme Lowe, nous fîmes plusieurs milles à travers la prairie, mais sans voir de bestiaux. Notre opinion fut qu'on pourrait en élever des millions annuellement, si les éleveurs des vieux pays voulaient y aller pour tenter la chose. Ils feraient des fortunes, car il y a des milliers, bien plus, des millions d'acres de terre en vente.

Nous tuâmes encore quelques poules de prairie. Elles sont en grand nombre, ainsi que les canards sauvages. Je puis ajouter à ce propos, qu'il n'est exigé aucune licence de port d'armes ou de chasse en Canada, et qu'il n'y a pas non plus de garde-chasse pour ennuyer les

gens, comme en Ecosse. Il est de fait que ces gens-là ont souvent servi à faire naître des difficultés entre le propriétaire et le fermier. Tout le monde s'étonne que les propriétaires d'Ecosse ajoutent foi si facilement à leurs rapports ; car les gardes-chasse ne représentent que trop fréquemment les faits dans leur propre intérêt. Dans mon propre cas, je puis dire que je n'ai pas eu à souffrir de ce côté, mon propriétaire ayant eu la bonté de me donner la chasse de ma ferme.

Pour revenir au sujet qui nous occupe, nous décidâmes de visiter une autre ferme, de 4,000 acres sur la crique au Tabac, propriété de MM. Riddell, fils de M. Riddell, de Hundalea, Roxburghshire, ancien président de la Chambre écossaise d'agriculture. Nous nous rendîmes à leur résidence, où ils nous firent un gracieux accueil. Nous venions d'entrer lorsqu'éclata une forte tempête de tonnerre et de pluie. Le lendemain matin, la pluie avait cessé, mais le temps restait couvert. Il s'éclaircit cependant dans l'après-midi, et nous visitâmes la ferme, qui est très belle, et pleine de rosiers sauvages, ce qui est l'indice d'une terre excellente au Manitoba. MM. Riddell ont fait preuve de beaucoup de tact en choisissant un aussi bon endroit. Ils ont une grande étendue de terre labourée et y récoltent du blé de première qualité, qu'ils vendent aux habitants du pays comme grain de semence. Le rapport du blé de MM. Riddell est généralement d'environ 32 boisseaux de 62 lbs. par acre. Ils se proposent de se livrer à l'élevage des bestiaux, et nous les avons approuvés. Ils en ont un grand nombre déjà, et se proposent d'en acheter davantage cet automne. Je n'ai aucun doute que ces messieurs vont faire une grande fortune en peu d'années. Ce sont des jeunes gens très industrieux, et je souhaite qu'ils réussissent.

Le Manitoba est un pays très salubre ; son sol est très fertile. Le temps est généralement sec en été, et en hiver le froid n'est pas plus grand, et la neige est rarement aussi abondante que dans l'Ontario. On peut se procurer du bois de construction en abondance à Winnipeg, comme aussi à Rapid-City. Il y a deux scieries en construction présentement. Les billots descendent par la rivière Saskatchewan, de la rivière à la Vase Blanche et du lac Blanc, où il y a du bois en quantité. On trouve aussi du charbon sur la rivière Saskatchewan par couches de 2½ pieds, et de 7 pieds sur la rivière Pembina. De fait, ce

combustible abonde partout, de sorte qu'il n'y a pas à craindre d'en manquer. Un moulin à moudre est aussi en construction à Rapid-City. On parlait beaucoup, il y a quelque temps, des dommages que les sauterelles causaient au blé, mais il y a trois ou quatre ans qu'on n'a pas vu de ces insectes, et on espère être encore de longues années sans les revoir. Sur ce point, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire.

Le Manitoba diffère beaucoup d'Ontario. Il n'y a pas d'arbres pour gêner la charrue; l'herbe des prairies est la seule végétation, et il faut qu'elle soit labourée en juin et en juillet à deux pouces de profondeur et sur un sillon de 12 ou 14 pouces de large. On constate que le sol est plus malléable à cette saison par suite de la grande chaleur. On laboure de nouveau à l'automne ou au printemps, et ensuite une fois par année, sans qu'il y ait besoin d'engrais. De fait, toute la paille, qui en Angleterre servirait comme fumier, est brûlée.

Les taxes sont légères, et le gouvernement canadien réserve dans chaque canton deux sections pour les fins de l'éducation. Chacune de ces sections contient 640 acres, et il y a trente six sections en tout par canton.

A mon avis, c'est vers ce pays que les fermiers anglais doivent se diriger ; car si nous restons tous ici encore quelque temps, bientôt nous n'aurons plus de moyens. Chaque année nos ressources diminuent, et les propriétaires ne font pas de concessions. Nous savons tous qu'un contrat est un contrat ; mais si les propriétaires voulaient tenir un peu compte de la crise que nous avons eue depuis quelques années, ils n'y perdraient pas en fin de compte. Nous n'avions pas d'idée, en prenant nos loyers actuels, que nous devions avoir une pareille succession de mauvaises récoltes, combinée avec l'augmentation dans les gages et dans le coût des choses de la vie. Il y a peu de fermiers qui soient en mesure de renouveler leurs baux. Dans leurs exigences pour percevoir tous leurs fermages, les propriétaires ne font que tuer la poule aux œufs d'or. Mon opinion est que ceux qui ont des capitaux doivent en placer une partie dans ce pays de par delà l'Atlantique, où l'on peut acheter autant de terre qu'on veut du gouvernement canadien pour une piastre de l'acre, équivalant à 4s. 2d. en argent anglais.

Depuis que j'ai laissé le Manitoba la compagnie de la Baie d'Hud-

son a fait annoncer la vente de 500,000 acres de terre, sur 7,000,000 qu'elle possède dans le Nord-Ouest, pour trois à six piastres l'acre. Ils ont deux sections de 640 acres chacune par township. La terre ne requiert aucun défrichement ni engrais, et peu ou point de drainage, étant en grande partie sèche et malléable. Il suffit de la labourer, et elle produit tout de suite de bonnes récoltes.

Nous fîmes ensuite une tournée dans l'Ontario. Ayant pris des arrangements avec l'honorable George Brown pour voir le fameux troupeau de bêtes à courtes-cornes de Bow-Park, nous prîmes le chemin de fer Grand-Occidental, passant par Hamilton. Le paysage est magnifique sur tout le parcours jusqu'à Harrisburg. Le blé était luxuriant, mais il nous a paru trop avancé pour la saison. Quelques cultivateurs avaient mis leurs animaux dedans, et c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. C'est ce que l'on faisait autrefois dans le Berwickshire lorsque le blé était trop avancé (ce que l'on appelait devenir fier.) Dans ce comté on mettait les animaux dehors en avril et mai; mais cela ne se fait plus maintenant, parce qu'il n'y a que peu ou point de blé d'automne.

Nous fûmes reçus, en arrivant à Brantford, par M. Clay, jun., fils de M. Clay, de Kerchesters, Roxburghshire, ancien président, lui aussi, de la Chambre d'agriculture d'Ecosse, qui nous conduisit en voiture à Bow-Park. C'est une magnifique ferme. Nous examinâmes les célèbres bêtes à courtes-cornes, qui sont l'étonnement des Canadiens et de tout le monde. Il est rare de voir un aussi beau troupeau. Les animaux sont nourris en grande partie avec les produits de la ferme—du riz le printemps, du trèfle en été, et du blé-d'inde en hiver. Ces produits sont passés au crible et mêlés aux navets, au mangou, à un peu de biscuit de graine de lin, qui est à très-bon marché en Canada. Le blé-d'inde, je puis le dire, atteint jusqu'à 10 pieds. On le laisse sur pied tout l'hiver, le cueillant jour par jour et suivant les besoins. Les animaux paraissent se bien trouver de ce mélange, car ils étaient en bon état, et ceux qui sont vendus obtiennent les plus hauts prix comme bestiaux d'élevage. Je considère que les Canadiens sont grandement redevables à l'honorable George Brown, comme aussi à l'honorable M. Cochrane, de Compton, pour avoir introduit dans ce pays un aussi beau troupeau de bêtes à courtes-cornes. Si ces messieurs vivaient en Angleterre, on les aurait portés aux nues.

Laissant Bow-Park, où nous fûmes traités avec la plus grande bienveillance par M. Clay, nous nous rendîmes à Woodstock, où nous visitâmes plusieurs fermes. Quelques cultivateurs faisaient alors leur récoltes de navets de Suède, qui était de 600 à 700 boisseaux de 60 lbs. par acre. Ils coupent la tête avec une faucille et leur donnent un second tour avec la bêche qui les extrait, après quoi on les transporte au caveau. La culture se fait sans aucune difficulté lorsque les navets sont semés vers le milieu de juin. On paie la bonne terre, dans le district, de 60 à 90 piastres l'acre, suivant les endroits, les bâtiments compris. Nous visitâmes aussi une manufacture de fromage, regardée comme la plus considérable du Canada. On y fait, par jour, 46 meules de 60 lbs. chaque, qui se vendent 12 cents la livre. Trois mois avant notre visite on ne pouvait en avoir 6 cents, soit 3d. de notre argent, par livre. Les cultivateurs du district envoient tout leur lait à cette manufacture.

A Guelph, nous allâmes voir le collège d'agriculture. Cette institution a été établie par le gouvernement d'Ontario pour y faire enseigner l'agriculture théorique et pratique aux fils de fermiers de la province et autres. Chaque étudiant est obligé de travailler cinq heures par jour, et est payé aux taux de 10 cents par heure : enseignement gratuit, pension et blanchissage payés. Les élèves font tout le travail manuel de la ferme, sous la conduite d'un surveillant dans chaque département. La ferme comprend 550 acres, dont 400 sont défrichés. On y garde des bêtes à cornes et des moutons, des cochons et des volailles, tout en cultivant le blé.

Nonobstant les beautés d'Ontario, il me faut donner la préférence au Manitoba, comme le pays où nous fermiers, nous devons tous émigrer. Quiconque se rend au Manitoba avec £160 peut prendre une demi-section (320 acres de terre,) soit 160 acres comme *homestead*, qu'il obtient gratis du gouvernement en s'engageant à résider sur sa terre et à la cultiver pendant trois ans ; et il peut en outre prendre un autre lot de 160 acres (préemption) qu'il paie une piastre l'acre, par versements dont le premier n'est payable qu'au bout de trois ans et l'intérêt ne comptant qu'à partir de ce terme. Comme de raison, le colon peut prendre de la terre près des chemins de fer, en payant $2\frac{1}{2}$ piastres par acre de préemption. Ceci serait à meilleur marché, suivant moi.

On doit comprendre, lorsque je dis qu'un homme possédant £160

peut réussir, que celui qui aurait £300 ou £400 réussirait beaucoup mieux, les gages des ouvriers étant de 1¼ à 2 piastres par jour, ceux des servantes de 5 à 6 piastres par mois avec pension, et ceux des laboureurs de 1¼ par jour.

Voici l'estimation des dépenses d'un colon allant au Manitoba pour y prendre un quart de section:—

Provisions pour un an	$200
Une paire de bœufs	130
Un chariot	80
Une vache	30
Une charrue	30
Chaînes, bêches, fourches, etc	20
Poéle et litterie	35
Grain de semence	120
Maison et étable	155
	$800

équivalant de £166 13s. 4d. d'argent anglais. Cette somme pourra peut-être étonner quelques-uns dans ce pays, mais des colons se sont établis ainsi pour moins que cela.

Je ne puis terminer mes remarques sans exprimer toute ma reconnaissance pour la bienveillance dont j'ai été l'objet de la part des Canadiens pendant mon séjour au milieu d'eux. C'est un peuple des plus hospitaliers comme aussi des plus industrieux. Les délégués ont à remercier également le gouvernement canadien pour l'extrême bonté qu'il leur a témoignée, comme pour les excellentes dispositions prises par lui pour assurer leur confort pendant toute leur tournée à travers le pays.

Imprimé et relié au Bureau du "PIONNIER," Sherbrooke, P. Q.

TABLE DES MATIERES.

APPENDICE.

RAPPORTS DES DÉLÉGUÉS ANGLAIS SUR LEUR VISITE AUX CANADA.

COLONISATION DANS LES PRAIRIES.—PREMIÈRE ANNÉE.

COLONISATION DANS LES PRAIRIES.—AU BOUT DE SIX ANS